

PLUMETA

Léonce ANDRÉ

(Lieutenant d'Infanterie Coloniale)



LA
TAUROMACHIE
MODERNE



1913

— Imprimerie Régionale —
NIMES

En vente : Aux bureaux du *Torero*, 2, Rue Bernard-Aton
et à la librairie DEBROAS-DUPLAN,
TEISSIER-NOURRIT, successeur, 11, rue Régale, à Nimes

PLUMETA
(Léonce **ANDRÉ**)
LIEUTENANT D'INFANTERIE COLONIALE

LA

Tauromachie Moderne

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS d'après nature

LA CORRIDA ESPAGNOLE

EXPLICATION ET ORIGINE DES DIVERSES PASSES OU SUERTES
TOREROS CÉLÈBRES — STATISTIQUES RÉCENTES

QUESTIONS D'ACTUALITÉ

MATADORS DE CARTEL — LES VICTIMES DU TORO

Les Courses de Toros Portugaises, Françaises et Malgaches

GRAND VOCABULAIRE

de la Langue Taurine

COMPRENANT PLUS DE SIX CENTS MOTS OU EXPRESSIONS

Ganaderias d'Espagne

HISTOIRE DE LA TAUROMACHIE MODERNE

1913



Dédié aux excellents revisteros
Mosca et Nemo
qui m'initierent à la technique et à l'esthétique
du grand art de la Corrida



(Léonce ANDRÉ) PLUMETA

Léonce André
PLUMETA.

Mon cher Plumeta,

Tu nous a dédié, à «Nemosito» et à moi, le remarquable *Traité de Tauromachie* que tu viens d'écrire.

Fatigué des luttes de vingt années, celui qui fut le poète de la *Corrida* et le brillant propagandiste du spectacle lumineux se retire, aspirant au repos bien gagné.

Il m'a prié d'être son interprète auprès de toi pour te remercier de l'exquise délicatesse du geste adressé aux deux vétérans de l'aficion militante.

A toi qui, tout adolescent, pratiquas le *toréo* avec une passion qui ne s'est jamais démentie et qui veille encore au fond de ton cœur de soldat, il appartenait d'expliquer les règles de cet art si complexe.

Tu l'as fait avec cette qualité vraiment française : la clarté du style.

Je relirai souvent avec plaisir et profit ces pages pleines pour moi de souvenirs et ma pensée se reportera souventes fois aussi vers l'enfant que j'ai connu qui, maintenant, dans le bled marocain, combat pour notre France bien-aimée à l'ombre de son glorieux drapeau.

Cordialement à toi,

MOSCA.

NIMES, LE 6 JUILLET 1913.

Introduction

Avertissement au Lecteur

« *Faire comprendre la Corrida,
c'est la faire aimer.* »

INTRODUCTION

—«(O)»—

Le bon écrivain, Louis Ulbach, écrivait ce qui suit, il y a déjà bien des années, dans ses *Notes et impressions sur l'Espagne et le Portugal* :

« Je ne dissimulerai pas que, sans me croire sanguinaire, ni Romain de la décadence, je n'ai pas pour les combats de taureaux l'horreur qu'il est de bon goût de professer en France et qui commence même à devenir à la mode en Espagne ; ce qui, par parenthèse, ne diminue en rien la curiosité des Français qui voyagent dans la Péninsule, ni l'assiduité des Espagnols.

« L'agilité, l'adresse, la grâce, la bravoure, le sang-froid de tous ces toréadors qui vivent d'un péril continu me paraissent mériter autant d'applaudissements que l'essoufflement de jockeys maigres, pesés au plus juste poids, pour faire galoper, sans leur briser l'échine, des chevaux maigres, sortis de leur flanelle, et pour courir la chance de se casser le cou, sans autre but que celui de billets de banque à atteindre.

« Je ne sais si les courses de chevaux améliorent notre cavalerie. J'affirme qu'elles n'améliorent d'aucune façon l'espèce humaine. Elles introduisent dans le langage un argot, dans les allures et le costume des façons et des insignes de jockey, dans les mœurs des

habitudes d'écurie qui ne me semblent pas hausser le niveau de la politesse et de l'esprit.

« En Espagne, les courses de taureaux ne nuisent ni à la galanterie, ni à l'imagination, ni à la fière allure nationales. Je crois même que ces intrépides petits gendarmes espagnols, qui courent avec tant d'entrain à l'assaut d'un repaire de bandits et que le devoir héroïque transporte, ont fait leur éducation de courage et d'agilité dans le cirque et tiennent à honneur d'être de la même race que les espadas infailibles.

« Le grand argument de la sensibilité française, c'est l'éventrement des chevaux. Cette vivisection donne des nerfs aux plus féroces partisans de la guillotine. Les Espagnols répondent qu'un véritable amateur ne voit pas le sang. Il est tout entier aux prouesses du capeador, du banderillero, de l'espada ; il suit l'homme vivant, agile, supérieur, vainqueur et ne s'occupe pas de la rosse immolée, malgré les efforts de son cavalier.

« J'ajoute que j'ai plus de terreur et de dégoût, quand j'assiste dans un autre cirque, au travail de dislocation de certains enfants de saltimbanques, et que je comprendrais une société protectrice de ces petits êtres, parallèlement aux sociétés protectrices des animaux.

« Deux anglaises d'une loge voisine partirent au troisième éventrement. L'une, était devenue verte comme un bronze du musée de Naples. L'autre, baissait les yeux en frémissant. Je crois qu'il se mêlait un peu de pudeur à son effroi. Elle trouvait indécent qu'on dévêtît les chevaux de leur peau naturelle.

« Trois Français, qui me parurent des pédagogues en vacances, dissertaient savamment sur la barbarie de ces spectacles et auguraient mal de l'avenir de l'Es-

pagne, estimant que le goût de l'opérette, des bastrinques et des ordures imprimées relève mieux un peuple.

« Mais de fort belles Andalouses, très élégantes, dissipaient ce bruit et ces nausées de l'entourage, en agitant leurs éventails et en riant aux vainqueurs.

« Donc, si je fus ému de cette belle course de Pâques, je ne fus point mortifié dans ma dignité d'homme humain et sensible. Je sortis impénitent et prêt à revenir... »

*
**

Nous ajouterons peu de chose à ce bref et vigoureux plaidoyer. Nous savons que la corrida a eu et aura toujours des ennemis : les ignorants, les grincheux ; ceux qui ont vu des courses mal organisées, mascarades infâmes données par des entreprises louches, ceux à qui il manque le sens du beau et de l'héroïsme ; ceux qui n'ont pas compris le spectacle de l'arène et se sont complu à exagérer ou à dénaturer certaines de ses défauts contre lesquelles protestent, plus fort qu'eux, les amateurs des courses de taureaux...

La corrida ne sera jamais abolie, car, comme l'a dit le célèbre philosophe Edgard Quinet : « La corrida si fortement enracinée dans les mœurs espagnoles n'est pas un amusement ; c'est une institution. Elle tient au fond même de l'esprit du peuple. Elle fortifie, elle endure peut-être ; elle ne corrompt pas... De combien de jeux dissolus, ce jeu robuste ne l'a-t-elle pas préservée ? Le taureau a toujours combattu avec l'Espagne. Ornez son front d'une devise d'or et d'argent ; il a vaincu Mahomet, Philippe II, Napoléon ».

Si, comme le clament nos détracteurs, nous sommes vraiment des barbares, consolons-nous d'être en bonne compagnie. Des écrivains comme Théophile Gautier,

Alexandre Dumas, Prosper Mérimée, Jean-Jacques Rousseau, Jules Simon, Jean Richepin, Edouard Drumont, Jules Claretie, Jean Carrère, pour ne citer que ceux-là qui appartiennent à toutes les classes, toutes les opinions, ont dit leur enthousiasme pour les courses de taureaux. Toute une élite intellectuelle de moralistes, de philosophes, de littérateurs, d'artistes, se sont crânement rangés du côté des torophiles ; ils ont réduit à néant les arguments servis par des journalistes à court de copie et les sottises écloses des cerveaux chagrins de quelques plumitifs. Plaignons ces pauvres diables payés périodiquement par la Société protectrice des animaux pour insulter tout un peuple épris de la beauté des gestes héroïques du torero. Relevons les injures des snobs qui se déclarent antitauromagues, car leur indignation est jouée (1).

La corrida a traversé les Pyrénées et s'est définitivement implantée dans le Midi de la France depuis 1892. Rien ne la fera disparaître. C'est en vain que l'on brave le sentiment populaire. En 1894, les populations méridionales, par leur attitude énergique, surent faire respecter ce qui fait désormais partie de leurs libertés provinciales et communales et qu'elles ne se laisseront pas arracher impunément. Nous avons l'assurance que les pouvoirs publics ne voudront pas faire tuer des Français pour éviter la mort fatale de quelques toros féroces et sauvages, et la mort accidentelle et brève de quelques haridelles lasses de souffrir. Le sang humain vaut plus que celui des bêtes.

Le Midi ne serait pas seul, cette fois, à se lever pour la défense de ses libertés et de ses droits. Bien des

(1) Il existe un excellent et complet plaidoyer des courses de taureaux. Ceux qui luttent contre les ennemis de la tauromachie le consulteront avec fruit dans le livre de D. Caldine ; *Corridos de Toros*.

Parisiens, depuis 1894, ont appris à connaître et à aimer la corrida, et leur vaillant appui ne manquerait pas aux Méridionaux.

Nous ne tenons pas à ce que la corrida se propage dans les pays septentrionaux. Elle ne peut subsister que dans son cadre naturel, sous le soleil et l'azur ; elle ne peut être contrôlée dans son intégralité traditionnelle, être aimée et comprise que par les vibrantes populations latines...

*
**

S'il est moral de prohiber tous les jeux sanglants, nous pensons qu'avant d'interdire la corrida, les moralistes voudront, avant, abolir les spectacles suivants : la chasse à courre, où chiens et hommes coalisés forcent un cerf sans défense ; la chasse aux oiseaux et aux bêtes inoffensives ; les courses de chevaux, où jockeys et coursiers se brisent les reins aux sauts d'obstacles ; le foot-ball, où des jeunes gens pleins de santé se cassent souvent bras et jambes ; les combats de coqs, si en honneur dans les pays du Nord ; la boxe, importation anglo-saxonne, où deux hommes s'assomment sous les yeux d'hommes moins préoccupés de la science des boxeurs que du résultat de leurs honteux paris ; les *looping the loop* ; les sauts de la mort ; les courses de bicyclettes et d'automobiles, etc..., toujours pleins d'accidents. Et l'aviation ? Les aviateurs ont raison de battre monnaie de leur héroïsme réel et de leurs triomphes, mais peu n'ont en vue que le progrès de la science. Nous les admirons néanmoins.

En vérité, nous laissons les autres s'amuser tranquillement chez eux. Qu'on nous laisse en paix chez

nous ! Nous ne voulons subir aucune tyrannie, et nous préférons la corrida au théâtre libre.

Si le Midi aime d'ailleurs ses corridas, il n'aime pas moins les autres manifestations artistiques de toutes sortes. Les spectacles du théâtre d'Orange, de l'amphithéâtre de Nîmes, de Béziers..., en sont une preuve. Mais à quoi bon plaider encore pour une cause gagnée.

L'arène est une école de vaillance et de dévouement. Par la corrida intègre, l'Homme, une fois de plus, affirme sa royauté sur la nature.

Non seulement il soumet les éléments, arrache à la Terre ses secrets, mais encore il asservit les bêtes à ses besoins et vient à bout des fauves les plus redoutables.

La corrida est la glorification de son empire sur les êtres, comme la science est le domaine où sa souveraineté s'exerce sur les choses.

Les courses de taureaux magnifient sa puissance morale, résultante de trois forces : intelligence, volonté, courage.

PLUMETA.



AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Certains amis, ardents aficionados, nous ont demandé d'écrire un traité de tauromachie. Venant après de nombreux ouvrages écrits en français, sur le même sujet, il était à craindre qu'un pareil traité ne fût qu'une répétition de ses devanciers.

Or, s'il faut rendre hommage aux bonnes intentions de ceux qui apportèrent l'appoint de leur plume à la cause taurine, si l'on doit reconnaître chez la plupart des écrivains tauromachiques de notre pays des connaissances sérieuses, les aficionados ont trouvé dans leurs manuels des lacunes qu'il importait de combler et des inexactitudes qu'il fallait relever.

Ce n'est pas que nous ayons ici la fatuité naïve de parler de tout et d'anéantir les sophismes émis ou les erreurs propagées dans le public : nul n'est infallible en toreo et le dogme tauromachique — nous aurons l'occasion de le répéter — n'existe pas. Au surplus, qui peut se vanter d'avoir tout dit sur une matière aussi vaste que les courses de taureaux.

Mais, exprimer nos idées sur des sujets peu ou point traités et raisonner sur les controverses actuelles, c'est susciter les discussions, sources perpétuelles de lumière. Nous avons tenu, non pas à faire un traité seulement énumératif ou descriptif, mais un livre, où, à côté des règles immuables du toreo, le raisonnement des diverses suertes et des grands principes de l'art taurin, fut notre

idée directrice ; car « faire comprendre la corrida, c'est la faire aimer ».

Le progrès, dans les connaissances taurines dépend, en effet, de la discussion et du raisonnement. L'aficion, au reste, n'est plus en lisière. Elle a besoin d'une autre nourriture que celle avec laquelle elle a longtemps vécu en France. Si on ne rompt pas avec les procédés habituels, c'est l'arrêt, et qui s'arrête, recule.

Parmi les multiples raisons de la décadence artistique de la tauromachie, il faut citer les errements routiniers de certains revisteros qui ont dévoyé les esprits, fourroyé le goût des foules et métamorphosé les toreros en ultra-modernistes. Il y a décadence artistique, et pourtant, les corridas sont plus que jamais répandues.

Aussi avons-nous cru bon de réunir divers articles écrits par nous, autrefois, sur la technique spéciale du toreo et sur maints sujets d'actualité pour en faire un tout homogène. Nous avons pensé ainsi intéresser nos lecteurs, fortifier les convictions, ouvrir les esprits, détruire les erreurs grossières répandues dans le public en matière de toros, en un mot, satisfaire la curiosité des aficionados et initier le néophyte, sans avoir eu l'idée de faire cependant un Vade Mecum taurin.

Ces prétentions sont peut-être exagérées... D'aucuns trouveront que des écrivains français ont parlé d'une façon plus littéraire et beaucoup plus longuement des sujets traités dans ce livre : ceci est possible. Mais leurs dissertations sont malheureusement répandues ici et là. Feuilletter les collections des périodiques taurins pour les retrouver, est, on l'avouera, peu pratique.

L'œuvre soumise au public est, nous le répétons, personnelle. Elle se trouvera parfois en contradiction avec les opinions émises dans les « Tauromaquias », ou « Arte de Torear », de Pepe-Hillo, de Montès et de Guerrita, ces

colosses du toreo, et avec celles de Pena y Goni, José Sanchez de Neira, Pascual Millan, ces illustres critiques tauromachiques. Mais ces maîtres de l'épée et de la plume, n'ont pas toujours été d'accord entre eux et n'ont souvent exprimé que des avis.

On a dit que pour parler de toros avec toute l'autorité désirable, il fallait avoir vu beaucoup de corridas, beaucoup coup lu, beaucoup discuté sur les choses de l'arène. Ceci est commun chez les aficionados. Ce n'est pas, croyons-nous, suffisant : il faut encore avoir descendu dans le redondel. Là, on se rend vraiment compte qu'il y a loin de la théorie à la pratique, non point seulement parce qu'il y a du danger, mais « parce que la chose la plus simple y est difficile ».

La corrida a de l'analogie avec la guerre. « Les difficultés s'y accumulent, déterminant le FROTEMENT ÉNORME, « dont parle le général Clausewitz, facteur invisible, toujours agissant, qui différencie la corrida réelle de la « corrida sur le papier ».

Peut-être pensera-t-on qu'ayant autrefois pratiqué effectivement les diverses suertes de la tauromachie, nous avons pu acquérir dans les combats de l'arène, l'expérience suffisante pour parler de toros...

L'AUTEUR.

LA CORRIDA ESPAGNOLE

— «(0)» —

*Les Éléments de la Corrida
Toros et Toreros. — La Cuadrilla. — L'Alternative
Préliminaires. — Paseo*



CHAPITRE PREMIER

Les Éléments de la Corrida

LE TORO ESPAGNOL

Les éléments de la corrida sont, d'une part, le *toro de lidia* ou taureau du combat, et, d'autre part, le *torero*, ou homme qui lutte à pied ou à cheval contre le toro.

Il vit en troupeau dans de vastes pâturages, souvent sans enclos, séparé des vaches s'il ne doit par servir d'éta- lon.

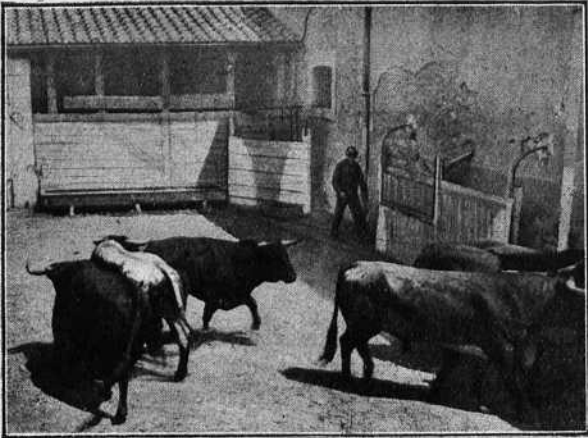
L'ensemble des troupeaux constitue la *ganaderia*, propriété d'un riche éleveur appelé *ganadero*. Celui-ci a sous ses ordres des gardiens et des intendants. Le gardien-chef est le *mayoral*, les autres sont les *vaqueros*. Pour les aider dans leur tâche, les gardiens ont avec eux des bœufs dressés, fort intelligents et d'humeur pacifique, qui connaissent leurs maîtres et font accomplir aux toros des mouvements qu'ils ne feraient certes pas de bonne volonté. Ces bœufs sont appelés *cabestros*.

Ils agissent avec les toros comme les éléphants apprivoisés avec les éléphants capturés dans les *jungles* de l'Hindoustan.

Le toro est un animal sauvage, belliqueux par nature, surtout lorsqu'il est isolé ou se voit dans un champ clos.

Il est dangereux cependant d'approcher très près des troupeaux malgré la présence des *cabestros*,

Des accidents nombreux témoignent de cette assertion. Souvent même des toros ont échappé à la surveillance de leurs gardiens, hommes ou cabestros, et sont allés semer la terreur dans les localités voisines. C'est dans les rencontres inattendues de ces fauves terribles que certaines vocations toreras se sont révélées.



TOROS ESPAGNOLS DANS LE CORRAL DE NIMES

Diverses personnes croient que le toro a besoin d'être excité par divers procédés (coups de fer, boissons spéciales...) pour se ruer contre ce qui se présente à lui dans l'arène. C'est une erreur. Rien n'est employé dans ce but.

Si l'on place une *divisa* armée d'un harpon sur le garrot du fauve, au moment où il pénètre dans l'arène, c'est dans le but de distinguer les couleurs de l'éleveur.

D'autre part, si l'on enferme les toros dans un local sombre (quatre heures avant la course en général) c'est afin de les laisser reposer. On doit éviter tout bruit à leur entour, bruit qui précisément les exciterait et les rendrait inquiets.

Il faut cependant reconnaître que la détention dans un local sombre (*chiquero*) permet de ménager au toro une

sortie brillante, qui produit grand effet sur la masse du public.

Enfin, certains prétendent que l'on prive les toros de nourriture la veille d'une course pour les rendre plus féroces. Rien n'est plus faux. Ce serait affaiblir les toros que de les faire jeûner. Et d'ailleurs, le toro n'est pas un carnivore ; il frappe pour frapper ; il tue par plaisir, et non pour se nourrir, comme le lion et le tigre.

*
* *

Le toro de combat n'est pas davantage dressé à la lutte comme les coqs ou les ours de combat.

Il naît foncièrement méchant. Les éleveurs se contentent de faire une sélection, parmi les plus braves de l'espèce, dès leur plus tendre jeunesse. C'est ce qu'on appelle la *tienta* ou essai des jeunes veaux.

Elle se pratique de diverses façons en Espagne :

Tantôt on incite le *becerro* (veau) à foncer sur des picadors, soit en champ clos, soit à champ ouvert. Tantôt on lui présente un mannequin (*dominguillo*) sur lequel il se précipite à diverses reprises. Cette dernière façon est peu usitée néanmoins, car elle apprend aux toros à distinguer l'homme du leurre. Tantôt, ce sont des *aficionados* conviés par l'éleveur qui affrontent à la cape les petits animaux aux cornes naissantes.

La vigueur, la bravoure manifestées par les *toretas* (petits toros) permet de les classer en premier, deuxième, troisième... choix. Ceux qui n'ont pas reçu en apanage la bravoure paternelle, sont voués au couteau du boucher. D'autre part, ceux qui ont démontré de la valeur, mais qui sont affligés d'une tare physique quelconque (cornes mal plantées, défectuosité des yeux, etc.) constituent les toros de rebut (*desechos de tienta*).

Ces derniers ne paraissent que dans les *corridos* de seconde importance ou dans les *novilladas*, courses de débutants.

*
**

On profite de la tiente des jeunes animaux pour les marquer du fer du propriétaire.

A la fin de la *capea*, lorsque les veaux sont épuisés, on les terrasse, et sur leurs flancs, au fer rouge, est apposée la marque distinctive de l'éleveur. Lorsque ce dernier désire honorer une personne de l'assistance, il lui passe le fer et l'invite à procéder à l'opération en question. Il lui fait en quelque sorte les « honneurs du pied ».

La ferrade (*herradero*) est l'occasion de fêtes splendides données par le ganadero. La présidence technique des fêtes est généralement offerte à un torero compétent : matador, banderillero ou picador.

*
**

Le transport des toros vendus pour une corrida se fait le plus souvent aujourd'hui par chemin de fer. Les fauves sont enfermés dans des cages étroites, après avoir été capturés par divers procédés dans les pâturages où ils vivaient.

Autrefois, la conduite des toros se faisait par voie de terre ; le troupeau, entouré par les bœufs apprivoisés, marchait sous la conduite et la surveillance des *vaqueros* à cheval et des *zagales*, armés de frondes. Cette façon d'opérer n'était pas sans danger et l'*encierro* est devenu, de nos jours, l'exception.

On ne le voit plus guère pratiqué qu'avec les taureaux français de la *Camargue*, qui sont moins sauvages, moins féroces et moins puissants que leurs congénères de la Péninsule. Ce n'est pas, du reste la même race.

Pour les longs trajets, nos taureaux français sont transportés en groupe dans des *chars* organisés à cet effet.

*
**

Un toro est dit de *buen trapio* lorsqu'il réunit toutes les conditions extérieures exigées pour la corrida. Il doit être

beau, fort, de poids, bien encorné ; son poil doit être luisant, ses jambes courtes et nerveuses, le sabot petit, son œil vif, ses oreilles mobiles, la queue longue et fournie, les reins parfaitement droits, l'aplomb excellent ; ses mouvements doivent être rapides, les organes des sens très sensibles.

Il est dans toute sa puissance à l'âge de cinq ans. Les toros de quatre ans sont considérés comme étant un peu jeunes, les toros de six ans comme un peu vieux. Les animaux plus jeunes sont destinés aux *novilladas*, et, il faut le dire, ceux de plus de six ans aussi. Les *reses* (bêtes) trop âgées sont lourdes, peu fougueuses, vite décomposées et dangereuses. Avec elles, le travail est plus périlleux, mais moins brillant, quoique aussi intéressant pour le véritable aficionado.

Le bétail, selon les âges, reçoit des appellations distinctes : à un an, l'animal est appelé *añojo*, à deux ans *eral*, à trois ans *utrerò*, à quatre ans *cuatreño*, à cinq ans *toro*.

*
**

Le connaisseur parvient à distinguer par la robe, par les caractères extérieurs et la façon de combattre des toros, la provenance de ceux-ci : soit la terre d'origine, soit même quelquefois la *ganaderia*.

Cette distinction ne s'obtient qu'après avoir vu maintes et maintes corridas.

Voici quelques aperçus sur diverses races de la Péninsule :

Les toros *navarrais* sont braves, volontaires, fougueux, de poil généralement roux ou noir, mais très petits de taille : aussi, malgré leur ardeur au combat, sont-ils peu prisés du public.

Les toros *andalous* sont plus grands, ont le même caractère de vivacité et de noblesse que les navarrais, mais sont plus vigoureux. Leurs robes sont assez variées en raison des nombreux croisements.

Les toros de la *Vieille Castille* sont vifs et puissants, mais ils se décomposent vite si les toreros ne savent pas les lidier.

Les toros qui sont élevés dans les *ganaderias madrilénes* sont braves, surtout contre les picadors ; mais ils ont le défaut de passer aux autres tiers sans force dans les jambes. Ils demeurent nobles jusqu'au dernier moment. Robes prédominantes : roux, blanc sale, ou mélange des couleurs blanche, noire ou fauve.

Les toros *colmenarenos* sont les plus élevés, les plus puissants ; ils ont le poil roux foncé très souvent. Ils offrent une *lidia* difficile, poursuivent les toreros jusqu'aux barrières qu'ils sautent parfois avec eux ; de plus, ils se décomposent vite, deviennent sournois, prêts à bondir au dernier moment.

Tout ce qui précède n'a que la valeur d'une argumentation générale. Les croisements opérés en ces dernières années ont bien changé l'aspect des grandes races de jadis : les *ganaderias* renferment dans un seul troupeau des types tout à fait dissemblables comme extérieur et caractère.

D'une façon générale, on peut dire que le toro de combat est un animal qui a pour caractéristiques : la *vallance*, la *force*, la *noblesse*.

C'est grâce à ces trois éléments que le toréo est devenu ce qu'il est aujourd'hui : une science et surtout un art.

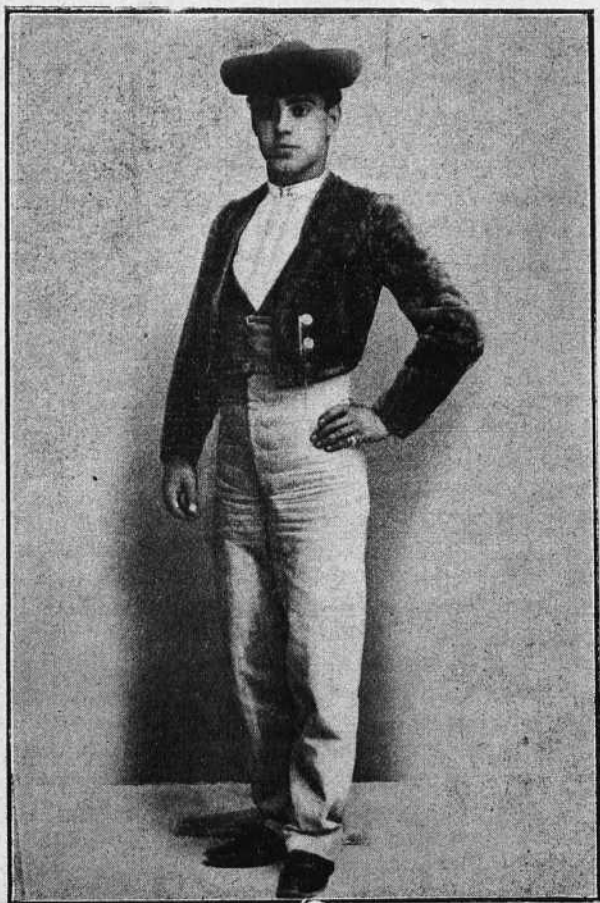
A la vaillance fougueuse de la brute, l'homme a opposé son courage tranquille ; à la force, son adresse intelligente ; à la noblesse, son astucieuse finesse.

LE TORERO

Les *toreros* forment, en Espagne, comme une classe spéciale, qui a ses coutumes, ses traditions, un costume particulier, voire même sa langue.

On les reconnaît à leur visage rasé, à leur chapeau à larges bords le (*sombrero*), à leur pantalon collant, à leur veste courte appelée *chaquetilla*, à leur chemise jabotée, exempte de cravate. Cependant, beaucoup, aujourd'hui, aiment à revêtir le costume anglais. Même avec cette tendan-

ce à se moderniser, ils continuent à porter comme marque distinctive de leur profession, la *coleta*. La *coleta* est une petite touffe de cheveux, tressée, que les toreros portent derrière la tête. Tantôt apparente, tantôt dissimulée sous le *sombrero* de ville ou la casquette de voyage, la fine



LE MATADOR MINUTO EN COSTUME DE VILLE
coiffé de l'antique calañés

tresse n'en constitue pas moins la note originale de la *toreria*.

Autrefois, les toreros la portaient plus épaisse, renfermée dans une résille attachée au mouchoir voyant qui entourait la tête des habitants de la Péninsule. En ce temps, les *lidiadors de toros* s'habillaient comme le commun des mortels : veste courte en velours, ceinture large, culotte voyante, guêtres, espadrilles ou gros souliers jaunes.

A mesure que le costume se modernisait, les *toreros* conservaient le cachet spécial de l'habit antique, l'enjolivaient pour l'arène, le couvrant de broderies d'or ou d'argent, ou de perles noires ; pour la ville, ils prenaient la chaqueta, mais celle-ci devenait sombre ainsi que la culotte : cette dernière, enfin, faisait place au pantalon actuel.

La *montera* andalouse, coiffure actuelle, devenait traditionnelle pour la *plaza*.

Le sombrero cordobès, chapeau à larges bords, remplaçait le mouchoir et le *calañé* (chapeau à bords ronds), en costume de ville.

La cape de ville s'assombrissait ; celle de la *plaza* devenait d'un luxe inouï, tandis que celle du travail se conformait aux besoins de la lidia nouvelle.

Sans compter la *cape de luxe*, prise par le défilé préliminaire de la corrida, et qui est d'un prix très variable, ni la *montera* (qui vaut de 50 à 100 francs), ni les autres accessoires, un costume d'arène vaut de 100 à 3.000 francs. Il y a de la marge entre ces deux chiffres, comme l'on voit.

Le costume des picadors diffère, à la *plaza*, de ceux des gens à pied.

Une cuirasse articulée au genou, protège la jambe et la cuisse droites ; la jambe gauche est protégée de la cheville au genou par une jambière métallique. Le pantalon est en cuir jaune et recouvre la cuirasse. Les souliers sont à triple semelle.

Un chapeau de feutre gris, le *castoreño*, aux bords larges, protège leur tête.

*
**

Lorsque le *toreo* moderne prit naissance, la profession de *lidiador de toros* fut mal considérée.

La noblesse, enthousiaste autrefois des combats de l'arène, déserta la lice, et les premiers toreros à pied sortirent du petit peuple.

Les nombreux accidents dûs à l'ignorance et à la témérité des néophytes déterminèrent les pouvoirs publics d'alors, le Roi et l'Eglise, à prendre des mesures contre un spectacle considéré comme inhumain. Il fut interdit par certains princes. Le Pape excommunia les toreros. Les Espagnols n'en continuèrent pas moins à admirer les prouesses des toréadors.

Les progrès accomplis dans l'art taurin ayant diminué le nombre des victimes et la nation espagnole, devenant de plus en plus éprise de la corrida, le gouvernement demanda au Souverain Pontife de lever l'excommunication, ce qui fut enfin accordé.

Depuis, le prestige des toreros n'a fait que grandir. Les sommes fabuleuses que reçoivent les princes de l'arène, la vie fastueuse menée par certains d'entre eux, les succès dûs à leur science, à leur bravoure, à leur élégance, les ont fait recevoir dans les salons aristocratiques. Leur popularité est extraordinaire en Espagne. Leur mort est presque une calamité publique ; leur retraite est un événement.

Lorsque *Frascuolo* agonisait, la reine d'Espagne envoyait, d'heure en heure, un officier du palais prendre des nouvelles de l'illustre malade.

Quand *Espartero* fut tué, la consternation fut grande, et on lui fit des funérailles quasi nationales. On a chanté la folle vaillance des *Reverte*, des *Dominguin*, des *Pepete*. Les poètes leur ont dédié des vers. Dans les plus humbles cabanes, comme dans les palais les plus grandioses, les portraits des toreros à la mode voisinent avec les portraits de famille. Un grand-duc de Russie se vante d'être

l'ami de *Guerrita*, le chevalier *Pini* d'être celui de *Minuto*, un prince français d'être l'intime de *Machaquito*...

Les grands d'Espagne se croient honorés en les recevant à leur table ou en les reconduisant dans leurs carrosses. Le fameux *Mazzantini* s'est vu offrir la députation ; il est aujourd'hui conseiller municipal de Madrid, adjoint au maire même.

C'est, en somme, un véritable engouement.

Les toreros se recrutent dans toutes les classes de la société, mais surtout dans le peuple. On cite un docteur en droit, un officier d'artillerie démissionnaire, des universitaires, des millionnaires, qui ont embrassé la profession. C'est assez dire la considération dont elle jouit en Espagne. Pourquoi, d'ailleurs, en serait-il autrement ?

Une nation civilisée qui refuserait sa considération à telle ou telle profession, ferait preuve d'une mentalité inqualifiable. A cet égard, nous avons fait des progrès en France, puisque l'on décore, et avec raison, les artistes qui honorent notre pays de leur talent ou de leur génie. L'estime doit s'attacher, au caractère et à la valeur de l'homme, pris individuellement. Il est absurde, arriéré, d'englober une caste, quelle qu'elle soit, dans un dédain affecté. Si nous devons mépriser quelqu'un, ce n'est pas en tout cas celui qui joue sa vie pour l'honneur, pour subvenir à ses besoins aussi ; celui dont l'art noble, tragique, grandiose nous transporte, celui qui est la plus éclatante personification du génie latin, opposé aux barbaries anglo-saxonnes qui nous envahissent.

*
**

Lorsqu'un directeur d'arènes veut organiser une corrida, il s'adresse aux *matadors*, chefs des troupes toreras, ou à leurs représentants appelés *apoderados* (fondés de pouvoirs).

Le directeur (*empresario*), engage une, deux, ou plusieurs troupes, qui portent le nom de *cuadrillas*.

Chaque *cuadrilla* comprend ordinairement : un *matador*, chef, torero à pied, chargé de tuer le toro ; deux ou trois *banderilleros*, à pied ;

Deux *picadors*, à cheval ;

Un *puntillero*, à pied, chargé de donner le coup de grâce au toro.

Très souvent, un des *banderilleros* remplit en même temps les fonctions de *puntillero*.



LE MATADOR MINUTO, EN COSTUME D'ARÈNE
(Auteur d'une pièce de théâtre et d'un original *Traité de Tauromachie*)

Le matador qui est engagé pour faire une course à lui seul, prend souvent avec lui un *sobresaliente* ou *media espada*, destiné à le remplacer en cas d'accident et à l'aider dans la corrida. Sur la demande du public et l'autorisation du président de la course, le sobresaliente peut se voir céder le dernier toro de la corrida par le matador, il peut encore estoquer le toro supplémentaire accordé quelquefois par un empresario aimable : c'est le *toro de gracia*.

Enfin, il y a ordinairement un ou deux *picadors de réserve*, qui ne font pas partie intégrante d'une cuadrilla, mais sont, la plupart du temps, engagés directement par les empresarios pour suppléer un cavalier blessé ou le remplacer momentanément, s'il est désarçonné.

* * *

Les matadors se divisent en deux classes :

1° Les matadors de *cartel* ou *d'alternative* ;

2° Les matadors de *novillos-toros* ou *novilleros*.

Les premiers sont appelés quelquefois *matadors de toros*, par opposition aux *matadors de novillos*, ces derniers étant supposés ne combattre que des toros de moins de quatre ans. Mais, en général, à part quelques matadors des cuadrillas de *Ninos* (enfants), les novilleros estoquent des toros âgés ou défectueux.

Les matadors estoquent en alternant ; s'il y en a deux, par exemple, le plus ancien estoque le premier *bicho*, le plus jeune le deuxième et ainsi de suite.

L'ancienneté est déterminée par la date de la corrida *formelle* dans laquelle le matador a estoqué son premier adversaire.

Pour avoir le droit d'alterner avec les matadors des corridas de cartel, il faut avoir reçu l'investiture spéciale, appelée *alternative*.

Voici comment cela se passe : le novillero qui se sent apte à alterner avec les maîtres, après quelques années de succès constants, s'entend avec un matador de cartel en renom et un empresario d'une des grandes plazas d'Espagne, afin de recevoir l'alternative.

Au jour dit, après autorisation des pouvoirs publics, et le public étant prévenu par voie d'affiches, le néophyte, quand « sonne » la mort du premier toro, s'avance vers son parrain, et, tête découverte, reçoit l'épée et la muleta. Le maître lui adresse quelques paroles pour l'engager à se servir vaillamment et noblement des armes toricides, et le nouveau matador de cartel va s'entendre avec son premier adversaire. Cette cérémonie très simple est véritablement impressionnante.

L'ancienneté dans le nouveau grade, compte de ce jour. Si un matador prend l'alternative le même jour, c'est le sort qui décide des droits à l'ancienneté.

Le droit d'alterner avec les espadas de cartel, se perd, si on alterne avec des novilleros (1). Si un torero estoque après un matador plus jeune que lui, son ancienneté est considérée désormais comme postérieure à celle de son collègue.

*
**

Les picadors se divisent aussi en *picadors de cartel* et de *novillos-toros*. L'alternative est encore moins cérémonieuse que celle des matadors. Elle consiste simplement dans le fait du picador le plus ancien, cédant son tour à son collègue plus jeune.

*
**

Cette question de l'alternative *a fait couler des flots d'encre*, suivant le cliché connu. Certains estiment qu'elle n'est valable que dans les *grandes plazas d'Espagne* et lorsqu'elle est donnée par un matador ayant une certaine *notoriété* et une ancienneté de services assez *longue*. C'est notre avis. Ces conditions, sont, en effet, une garantie pour nous que l'alternative ne dégénérera pas en comédie.

D'autres disent que ce ne sont pas les *plazas* qui don-

(1) Cette tradition n'est malheureusement pas suivie en France et dans quelques plazas d'Amérique, où des matadors de cartel ont consenti à alterner avec des novilleros, parce qu'ils savent qu'en Espagne tout ce qui a lieu hors frontières est considéré comme non avenu.

nent l'alternative, mais les matadors. C'est vrai ; mais n'y a-t-il pas à craindre que l'alternative soit donnée abusivement par des diestros complaisants à des *maletas* quelconques dans un village obscur ? On se plaint déjà des alternatives prématurées. Ce n'est pas là le moyen d'augmenter le prestige de cette traditionnelle cérémonie, vénérable à tous égards.

Enfin, certains intransigeants veulent que seule la plaza de Madrid compte pour la validité de l'alternative. Or, il suffirait d'une cabale ou d'influences méchantes pour interdire à tout jamais à un novillero de grand talent l'entrée de cette plaza et, par suite, de recevoir l'alternative ! Rien ne milite d'ailleurs en faveur de cette prérogative de la capitale.

Il faudrait un règlement ayant force de loi pour trancher la question de l'alternative. Actuellement, il n'y en a pas.

PRÉLIMINAIRES

La corrida espagnole se divise en trois actes :

la *pique*,
la *banderille*,
l'*épée*...

Dans le premier tiers, paraissent les picadors. Une sonnerie de trompette indique le changement de tercio : les banderilleros remplissent leur office. Au troisième tiers (*tercer tercio*), le matador engage la lutte suprême avec le toro. Tout s'opère sans arrêt depuis l'instant où l'animal est lâché dans l'arène, jusqu'à l'instant où le train de mulets vient chercher son cadavre.

La corrida est précédée du *paseo*, défilé ou présentation des cuadrillas au public et au président chargé de diriger la course, conformément aux règlements et aux coutumes.

En tête du *paseo*, marchent les *alguazils* à cheval, vêtus de noir. Ce sont des agents de police à la disposition du président.

Sur un rang, les matadors, par ordre d'ancienneté : le plus ancien est à gauche (1) ; s'il y en a trois ou plus, les plus jeunes sont au milieu, dans le même ordre.

Derrière les espadas, marche seul le sobresaliente, s'il y en a un, ce qui est rare. Viennent ensuite derrière leurs chefs de file, les banderilleros, puis les picadors.

Fermant la marche, les serviteurs de plaza et les trains de mulets. Le salut fait, les toreros à pied échangent leurs capes de luxe contre les capes de travail ; les picadors s'arment de leur pique, chacun prend sa place de combat. Le président de la course agite un mouchoir blanc ; les trompettes sonnent ; la porte du toril s'ouvre alors livrant passage au premier toro.

*
**

Nous ne pouvons résister au plaisir d'insérer ici le beau sonnet de Louis Feuillade, qu'on a souvent appelé le poète de la corrida :

LE PASEO

*Un long frisson par tout le peuple ressenti
Passe sur les gradins comme un vent de démence.
Sous le soleil ardent des juillets de Provence,
Les cuivres déchirant l'azur, ont retenti.*

*Des ombres du vieux cirque un cortège est sorti.
Sur l'arène de sable il scintille et s'avance,
Le paseo fastueux se déroule en cadence,
Etincelant d'or fin et de gemmes serti.*

*La foule, de clameurs et de vœux, accompagne
Les chevaux andalous et les hommes d'Espagne.
La gloire ou bien la mort peut-être les attend.*

*Et devant les vaillants, le front nu dans l'arène,
Un souvenir me vient que je chasse à grand'peine.
« Ave Cæsar ! morituri te salutant ! »*

(1) A gauche en sortant du toril, c'est-à-dire à droite, si on regarde le paseo de la présidence.

CHAPITRE II

LA CAPE

Différentes Suertes. — Les Grands Capéadors

LA CAPE

La cape est d'un usage constant dans la corrida espagnole ; elle est, de plus, indispensable.

Elle sert à amener le toro à un endroit déterminé de l'arène, à le mettre dans une position favorable, à le préparer pour une suerte, à aider un homme dans l'exécution de cette suerte, à sortir l'animal de *querencia*, *l'ouvrir* et le *fermer*, c'est-à-dire l'éloigner ou le rapprocher des barrières ; on l'emploie, en un mot, pour *courir le toro*. C'est là le rôle du banderillero dans ses fonctions de *peon de brega* (piéton de travail).

Pour courir le toro, le peon de brega emploie des *capotazos* appelés à *punta de capote* : le torero ramasse dans une main la cape en plis réguliers et la lance au mufle du toro, en la retenant toutefois par une extrémité. Si le toro a peu de facultés, l'homme doit le courir droit (*correr por derecho*), et régler sa course sur l'allure de

l'encorné de façon à ne pas perdre le contact tant qu'il est nécessaire. Si le cornupète a beaucoup de jambes (*muchas piernas*), le peon doit le courir obliquement, pour retarder sa poursuite. Il ne fera jamais de *recortes*, coups de cape secs et brutaux qui brisent la puissance du toro et le décomposent ; mais si l'animal gagne de vitesse sur lui, le peon fera décrire à sa mante de longs zigzags, non brusques : le bicho, suivant l'évolution de l'étoffe, accomplit ainsi un double trajet et laisse l'avantage au torero. Enfin, le peon peut terminer par une *larga*, passe de large envolée qui ne produit pas le *destronque* du recorte.

Pour sortir d'une *querencia obstinée* un toro, le lidiador emploie de préférence la méthode suivante : il tient les deux bouts de la cape dans chacune de ses mains et replie convenablement le reste de l'étoffe dans l'une des mains ; il s'approche sur un côté de la bête, l'appelle et ouvre alors la cape dans toute sa largeur, en ayant soin qu'elle vienne effleurer le muflle du toro pour l'irriter davantage et l'obliger à foncer.

La cape sert à accomplir les *quites*, c'est-à-dire à détourner la brute d'un homme en danger, et c'est là son plus bel usage. Elle est, en outre, prétexte à des jeux quelquefois inutiles, mais à coup sûr, brillants et méritoires. C'est l'œuvre du maestro que de caper à *proprement parler* et de faire les *quites*.

LA VERONICA

La passe la plus usitée est la véronique. Il est probable que ce nom, un peu singulier, a été donné à cette suerte parce que la position des bras et de l'étoffe a quelque analogie avec celle de *Sainte-Véronique* tendant à Jésus le linge qui essuya la Sainte-Face.

Pour exécuter cette passe, le capeador se place en face de l'animal, à une distance appropriée aux conditions du

toro, les pieds réunis, le corps cambré, mais légèrement tourné du côté présumé de la sortie du toro. L'homme cite, le toro accourt. A *jurisdicción* (point précis de la rencontre), le torero porte la cape à droite (ou à gauche) du corps par un mouvement latéral et en arrière des bras, tout en écartant un de ses pieds du côté de la sortie qu'il indique, car ce mouvement du pied facilite l'exécution de la véronique. Le toro donne son coup de tête (*hachazo*) dans l'étoffe, et lorsqu'il a passé, le diestro pivote sur les talons de façon à se retrouver en face de la brute, prêt à une autre attaque, les bras revenus à la position primitive.

Le mérite de cette suerte consiste, surtout dans l'action des bras ; il faut remuer les jambes le moins possible ; mais si le toro coupe le terrain ou cherche l'homme, ce dernier doit avoir soin d'attendre que la tête du toro soit bien dans la cape, afin de s'échapper sur le côté pour améliorer son terrain (*amendar el terreno*), ou même changer les terrains (*veronica cambiando los terrenos*).

La sortie à donner doit être plus large si le toro est *revoltoso* (très vif et très prompt à se retourner), afin que le capeador ait le temps de se préparer à une nouvelle suerte.

Enfin, la véronique doit se faire très haute, afin de corriger le toro qui a des tendances à humilier.

Quelques écrivains donnent le nom de passe de *costado* à la véronique dans laquelle le torero tient la cape sur le côté de son corps, au lieu de la tenir bien en face du toro ; ces mêmes écrivains, amateurs de dénominations bizarres, donnent encore le nom de passe *en redondo* (en rond), à la véronique dans laquelle le torero tourne sur lui-même pour faire tourner le toro autour de lui. Mais ce sont des dénominations non usitées par les toreros ; la véronique varie dans ses détails, suivant le tempérament de la bête à toréer, et suivant le style de l'homme.

La véronique est dite *limpide*, lorsqu'elle est bien dessinée. La finale d'une série de véroniques prend le nom de *remate de suerte*, remate que les toreros varient suivant leur caprice en l'agrémentant parfois d'un *adorno* (fioriture).

Leopoldo Vasquez attribue l'invention de la véronique à *Costillarès*, qui vivait en 1730.

Les véroniques de Cayetano Sanz, d'Angel Pastor, de Lagartijo, de Cara-Ancha, d'El Gallo, de Lagartijo-Chico, de Fuentès, ont été souvent citées. De nos jours, Gaona et Cocherito de Bilbao exécutent de belles et classiques véroniques.

LA NAVARRA (Navarraise)

Dans la véronique, la cape était soutenue par les deux mains rapprochées du collet et à hauteur d'épaules ; dans la navarraise, au contraire, les bras sont plus bas et la cape touche terre. Pour exécuter la navarraise, le torero se place comme pour la véronique, et fait la suerte de la même façon ; mais au moment où le toro va quitter la mante, l'homme tire brusquement l'*engaño* (leurre) par dessous le muflle du bicho, virevolte sur lui-même *en sens contraire* de la sortie marquée, et doit se retrouver face à son adversaire.

Quand le toro tient obstinément la tête haute, la navarraise répétée convenablement peut l'amener à porter la tête horizontalement.

Il ne faut pas confondre la navarra avec la *veronica de molinete* : dans celle-ci l'homme accomplit bien un tour-niquet sur lui-même, mais la cape s'enroule autour de son corps et ce n'est qu'un enjolivement, un ornement ; tandis que dans la navarraise le manteau est brusquement tiré *au-dessous* du muflle. La première est une passe d'agrément, *adornado*, suivant le terme technique ; la navarra peut être considérée comme une passe de châtiment (*de castigo*), parce qu'elle sert à corriger un défaut du toro.

Martincho, qui vivait en 1800, est l'inventeur de cette curieuse suerte dans laquelle *Cucharès* (1840), est resté inimitable, paraît-il. Les navarraises de Cara-Ancha sont célèbres aussi.

LA LARGA ET SES VARIÉTÉS

Cette passe est ainsi nommée, parce que le torero étend sur le sol la cape, dans toute sa *longueur*, en en gardant une seule extrémité dans la main. Dès que le toro a tâté l'étoffe, le diestro tire brusquement en arrière la cape que le toro suit dans son évolution. Le cornupète qui était *à priori* devant l'homme, se trouve derrière lui, la suerte achevée.

Cette suerte varie extrêmement dans ses détails suivant les caprices du capeador. Tel lance la cape au muflle du toro, et à son *acometida* (attaque), passe sur son flanc pour occuper son terrain. Tel autre lui donne un remate fleuri, comme *Bienvenida*. Tel autre change de main à *jurisdiccion*. Tel autre change les terrains et fait passer la cape par dessus sa tête dans une envolée de haute fantaisie en se mettant à genoux (1) : cette dernière suerte est exécutée fréquemment avec brio par le fils d'El Gallo, *Gallito* qui l'a inventée. Mais ce sont des passes peu classiques quoique brillantes, et que certains écrivains ont baptisées, un peu abusivement, du nom de *galleos*. Nous parlons plus loin des véritables *galleos*.

Les largas de *Cayetano Sanz*, de *Lagartijo le Grand*, d'El Gallo, de *Guerrita*, de *Mazzantini*, sont restées célèbres à juste titre.

On appelle très souvent *larga*, la suerte à *punta de capote*, exécutée par les banderilleros et dont nous avons parlé plus haut.

DE TIJERAS ou bien A LO CHATRE

Le capeador tenant ses bras croisés peut exécuter dans cette position difficile une véronique, une navarraise ou même un farol.

(1) *Larga cambiada de rodillas*. La larga changée s'exécute souvent debout et sans farolillo.

C'est une passe en désuétude qui fut autrefois une spécialité des célèbres matadors Julian Casas, *El Salamantino* et Cucharès. Bienvenida, de nos jours, l'exécute fort bien.

LE FAROL

Le torero exécute le début de la véronique, et au moment où il charge la suerte, il passe la cape par dessus sa tête, en même temps qu'il fait la pirouette décrite à la navarraise. La suerte terminée, il doit se retrouver face au bicho, prêt à une autre suerte, véronique, farol ou passe por detrás. Quelquefois, il termine en laissant la cape sur ses épaules ; mais c'est plutôt là un demi-farol, si l'on peut dire. Cara-Ancha était très goûté dans ses faroles. Ricardo Bombita et Pouly fils exécutent souvent ces jolies passes.

PASSE ABANICANDO (en éventail)

Guerrita paraît être l'inventeur de cette suerte dont il se servait avantageusement aux quites pour changer de terrain l'animal. Il se laissait poursuivre par le toro dont il retardait la course par des évolutions en *zigzags* du manteau largement ouvert.

Ricardo Bombita et Cocherito de Bilbao emploient souvent cette suerte de nos jours.

PASSE PAR DERRIÈRE ET SES VARIÉTÉS

(en ciseaux)

Goya, dans un de ses célèbres tableaux sur la « Tauro-machie », a peint un Maure exécutant une passe par derrière. Est-ce une fantaisie d'artiste ? L'a-t-il vue pratiquer ? Nous n'en savons rien. *Pepe-Hillo* prétend être le créateur de cette suerte, que les uns ont appelée : *de frente por detras*, de *espalda*, *al costado y por detras*, etc... Pour éviter toute confusion avec la passe ci-dessus décrite, nous lui donnerons le nom d'*aragonaise* (*aragonesa*), qui lui a été souvent appliqué.

L'*aragonaise* s'exécute de la manière suivante :

La passe s'engendre comme le *farol*, généralement. Le torero laisse en fin de suerte ses mains à hauteur des reins profilant l'étoffe perpendiculairement au toro, le buste tourné vers le centre du cirque, à *jurisdiccion*, le capeador pivotant sur un seul pied et soulevant l'autre complètement (celui du terrain de dehors), développe la cape vers le terrain du toro, donne la sortie, puis virevolte dans le sens de la sortie indiquée, de manière à présenter à l'animal sa hanche gauche, en supposant qu'il ait débuté par la présentation de la hanche droite. Il recommence deux ou trois fois la suerte et termine par une *larga* ou recorte quelconque.

En résumé, le toro passe *derrrière* l'homme dans l'*aragonaise*. Le grand Montès s'était fait une spécialité de cette suerte, vers 1830.

Cayetano Sanz créa une variété de cette suerte. Il tenait bien la cape par derrière, mais le toro passait, non plus derrière l'homme, mais devant sa poitrine, comme dans la *véronique*. C'était la passe de face en tenant la cape derrière le dos, ou *suerte de frente con el capote por detras*.

Cette dernière nous paraît plus difficile à exécuter que l'*aragonaise*, parce que dans celle-ci, les pieds donnent surtout la sortie et la cape est interposée entre la bête et le torero, tandis que dans la passe de l'admirable *Cayetano*, les bras sont tout, la fuite presque impossible,

l'homme à découvert. Aussi, la « cayetanera » tomba-t-elle vite dans l'oubli.

Gaona, le jeune et déjà célèbre torero mexicain, sur les instances de son savant maître *Ojitos*, qui avait vu pratiquer Cayetano, a ressuscité cette suerte. Il l'exécute avec un grand brio et d'aucuns, croyant qu'il l'a inventée, ont donné à cette passe le nom de « gaonera », que nous lui conserverons pour éviter toute logomachie.

La cape tenue par derrière, le torero se place face au toro, cite et quand la bête entre en suerte, il avance l'étoffe et la jambe contraire, donne la sortie en portant vers l'arrière la cape et en pivotant sur la pointe des pieds, de manière à ne jamais perdre de vue son adversaire. Il joint ensuite les pieds, change le manteau de côté et répète la suerte comme il convient. Parfois aussi, tenant la cape comme dans l'aragonaise, il fait passer le toro sous les plis de la mante, sans perdre de terrain.

Quoi qu'il en soit, l'*aragonesa* et la *gaonera* ne doivent être essayées qu'avec les toros francs.

AL ALIMON (1)

ou bien **Capeo entre dos** (passe à deux)

Deux toreros tiennent la cape chacun par une extrémité, avec une seule main, et font passer l'animal dessous ; la mante se relève et s'abaisse alternativement « à l'instar d'un rideau de théâtre ». *Cucharès* inventa cette suerte qui est facile et presque sans danger à exécuter. Le grand diestro et son frère l'exécutèrent pour la première fois, à Barcelone, le 3 août 1850, au toro *Sereno*.

(1) Dans la Tauromaquia de Guerrita l'orthographe adoptée est à *la limon*.

GALLEOS

Deux façons classiques de les exécuter

1° Le capeador place le manteau sur ses épaules, se laisse poursuivre par le toro, en zigzaguant et en remuant de droite à gauche les bras qui soutiennent l'étoffe ; ou bien, il exécute un recorte cape mise sur l'épaule.

2° L'autre suerte est une véritable passe de *frente por detras*, avec cette différence que le torero tient la cape sur les épaules, au lieu de la tenir à hauteur des reins. C'est le *galleo à lo bu*.

Curro-Guillen, le grand *Montès* et les deux *Frascuolo* savaient s'attirer l'ovation des foules par leurs galleos admirables. *El Tato* était également une notabilité dans cette suerte que nous avons vue pratiquer par *Minuto* et par quelques novilleros.

RECORTES CAPOTE AL BRAZO

(Cape au bras)

Ces suertes ressemblent assez à certaines passes de muleta, surtout aux passes hautes, en rond ou de poitrine. Néanmoins, il en est une qui se différencie de celle-là : c'est le fameux *cambio en la cabeza*, pareil au *cambio de muleta*, qu'exécutait si magistralement l'infortuné *Reverte*. Tous les aficionados français, connaissent l'*écart landais*, avec sa pirouette caractéristique.

Or, c'est un véritable écart que *Reverte* faisait, avec cette différence que la cape, pliée sur le bras, marquait la sortie plus que le mouvement du corps et des pieds. *Reverte* avait vu exécuter cette suerte par les *vaqueros* et l'avait importée dans l'arène.

CAMBIO DE RODILLAS

(Changée à genoux)

Cette merveilleuse suerte, inventée par *Gordito*, a rendu immortel « ce bijou de torero » que fut *El Gallo*.

Elle a coûté la vie à plusieurs toreros et en a inutilisé bien d'autres, entr'autres *Bebe-Chico* — (le seul élève de *Frascuelo*) — qui eut la jambe amputée et *Chufero*, qui succomba à Barcelone, à la suite d'une blessure reçue en accomplissant cette dangereuse passe, en plaza de Saragosse.

Voici comment elle s'exécute :

Le diestro s'agenouille face au toro ; la main gauche, à hauteur et dans le prolongement de son épaule, tient la cape largement étalée vers la gauche ; la main droite, à hauteur de ceinture et face à la cuisse gauche. Quand le toro entre en suerte comme pour passer vers la gauche, le capeador porte vivement la main gauche vers la droite sans bouger la main droite. Le toro, qui semblait devoir tout d'abord passer du côté gauche du torero, *change de direction* et passe sur le côté droit.

L'explication ci-dessus paraîtra un peu confuse à la première lecture, mais nous conseillons à l'aficionado de s'exercer avec une étoffe à faire les mouvements indiqués ci-dessus ; il s'apercevra aussitôt de la facilité — théorique — qu'il y a à dessiner cette passe.

LE QUIEBRO DE RODILLAS

Le *quiebro de rodillas* est une flexion ou feinte-écart, exécutée à genoux, mais sans cape.

Le torero incline fortement le buste vers la sortie qu'il désire marquer au toro, et à *jurisdicción*, il se relève brusquement.

Ces deux dernières suertes — *cambio et quiebro de rodillas* — s'exécutent quand l'animal est sorti du toril depuis peu, qu'il court vite et paraît très franc.

Bombita exécute fréquemment et avec succès le *cambio de rodillas*. Quant au *quiebro de rodillas*, nous ne l'avons vu faire que par l'espada *Ecijano*, tué au Mexique. Nous l'avons personnellement exécuté, modestie mise à part.

CAMBIO DERECHO

(Passe changée, l'homme debout)

Cette passe s'exécute comme le *cambio de rodillas*, mais cette fois le torero est debout.

On l'emploie avec les bichos francs comme avec les difficiles, en particulier avec ceux qui coupent le terrain.

Le capotazo admet les variantes ou fioritures dont il a été parlé à la suerte de *lijeras*. Ne pas confondre le *cambio de pie* avec la passe les bras croisés.

PASSES A MEDIO CAPOTE

Certains toreros, pour varier leur capeo et lui donner plus de mérite, ne donnent pas à la cape toute l'envergure, tout le déploiement possible. Ils saisissent la plus grande partie des plis ramassés du manteau, dans la main gauche par exemple, et en retenant de la main droite, un coin de l'étoffe.

Dans cette position, ils exécutent des passes naturelles, de poitrine et des *cambios*. *Machaquito* est un fervent de ces passes qu'il ne faut pas confondre avec les *recortes de cape au bras* de *Reverte*, dont les suertes-a medio capote — à demi-cape — sont des *dérivés*.

LES GRANDS CAPEADORS

Sans citer à nouveau les créateurs des passes de cape, il convient d'indiquer les toreros qui ont mérité le nom de maestros, dans cet art délicat du capeo.

Dans les suertes vives, variées, imprévues et ornées, on note, en particulier, Francisco Montès, Cucharès, Gordito, Guerrita, Emilio Bombita...

Dans le style fin et classique, d'abord le grand maître de la cape, Cayetano Sanz, le majestueux Cara-Ancha, l'impeccable Lagartijo, les délicats Angel Pastor et El Gallo, Paco Frascuelo (frère de l'immortel Salvador), Lagartijo-Chico, neveu du célèbre Rafaël.

De nos jours, on aime à citer comme excellents capeadors : Antonio Fuentès, Rodolfo Gaona, Gallito aîné, Ricardo Bombita, Cocherito de Bilbao, Bienvenida, Saleri, Bonarillo, etc...

CHAPITRE III

LE PEON DE BREGA

LE PEON

S'il est un torero dont le nom soit modeste dans la lidia, c'est bien *le peon de brega*. Théophile Gauthier et Alexandre Dumas, enthousiastes de la corrida, donnèrent au peon le nom de *chulo* dans leurs « voyages en Espagne ». Cette appellation est tombée en désuétude. Elle a été remplacée par la dénomination générale de *banderillero*, car ce dernier joint, à ses fonctions spéciales, celles de *capeador* subalterne, parfois de *puntillero*, en un mot d'auxiliaire général du combat ; le chulo capait et faisait office d'aide, et le banderillero et le puntillero n'intervenaient que dans leurs missions spéciales. Le picador même combattait pour son propre compte et ne faisait pas partie intégrante de la cuadrilla.

Aujourd'hui, le matador est le chef ; sous ses ordres, fantassins et cavaliers, manœuvrent en vue d'un but commun.

La suerte de banderilles attire un instant l'attention sur le peon ; puis, elle se reporte sur le héros éternel de la lidia, *l'espada*. Les actes de ce dernier, en effet, forcent la considération depuis la sortie du toro jusqu'à l'*arrastre*,

C'est lui seul qui a le droit de caper à *deux mains*, de faire les *quites* ; c'est lui qui se réserve les *adornos* et leur cortège habituel d'ovations. C'est lui qui dirige le deuxième tercio et emplit enfin de toute sa personnalité l'ultime phase du combat.

Mais à côté de lui, *comparse indispensable*, se trouve le peon de brega. A lui toutes les fatigues sans les récompenses qui reposent. A peine parfois, l'applaudissement isolé du connaisseur véritable.

Le peon court presque constamment, change le toro de terrain, l'attaque, l'amène au picador, le place devant le banderillero, le conduit vers le matador. L'animal en suerte, il tient la cape, prête à intervenir pour tirer un camarade d'un mauvais pas. C'est encore lui qui empêche le toro de prendre *querencia* ou le tire de son poste favori de défense.

Le rôle du peon acquiert une très haute importance dans le duel suprême engagé entre l'espada et la brute. Il dirige le bicho sur le point désigné par le diestro, à l'ombre ou au soleil, vers les *tercios*, sous un *tendido* particulier... Si le cornupète est trop coureur, il le fixe rapidement par deux ou trois *capotazos* ; s'il coupe le terrain, il met la cape avec opportunité au moment où son chef fait la passe de muleta, afin de le dégager et de lui donner le temps de se remettre en position ; s'il fuit, il le ramène vers le matador.

De quelle besogne laborieuse, fatigante, ne décharge-t-il pas le matador. Souvent, c'est le peon qui a mis l'animal à point ; il ne reste plus au diestro qu'à porter le coup d'épée ; et c'est encore le peon qui veille sur son chef à cet acte décisif ? Le peon de brega, sagement, coiffe le toro que la muleta ignorante ou inerte n'a pas écarté.

Il y a peon et peon.

L'un est pareil à la mouche du coche, agité, remuant, courant à tort et à travers, sans principes. C'est celui qui brise les reins ou affaiblit les pattes de l'animal par ses *recortes*. C'est celui qui cause des accidents par son inopportune intervention. C'est celui qui décompose le toro en dansant à ses côtés. En un mot, c'est le *brouillon de la corrida*, et malheureusement, c'est le type de la majorité des peones de nos jours.

A qui la faute ? — Evidemment, aux matadors qui ne leur apprennent pas leur métier, demandent d'eux quelquefois de la vile besogne, ou ne sent pas assez énergiques pour les confiner dans leurs attributions propres.

Le bon peon ne *recorte* pas ; il *court droit* les toros, les torée avec *une seule main* quand ils ont toutes leurs facultés (*a punta de capote*). Il n'emploie les deux mains qu'avec les *querenciosos* acharnés. Dans ce dernier cas, il s'approche de très près, *jusqu'à empapar*, et persiste tant qu'il n'a pas obtenu de résultats.

Il est discret, attentif aux ordres, intervient à son tour et à son temps, diminue le travail de course du matador par une préparation rapide. C'est au matador à réduire son rôle et à ne pas se laisser dominer par lui, de crainte que les aficionados ne s'écrient : « C'est le peon Fulano de Tal qui a tué le toro et non pas le maestro Chiquita ! »

Un bon peon est presque toujours un bon banderillero. La réciproque n'est pas vraie : tel qui banderille excellemment est fort médiocre dans la brega.

Voici l'explication de cette contradiction : *Pour clouer les fuseaux* — suerte dangereuse — il faut beaucoup de vaillance, chose commune aux toreros. *Pour courir les toros* — art difficile — il faut être très intelligent et très instruit des choses du toreo, qualités plus rares à trouver.

Aussi voyons-nous les matadors en vedette s'attacher à prix d'or les bons peones. C'est que, souvent, leurs succès dépendent de leurs subordonnés.

Juan Molina et *Tomas Mazzantini* furent, tout près de nous, les maîtres du genre.

Juan, frère du grand Lagartijo et père de l'infortuné Lagartijo-Chico, passa dans les *cuadrillas* du Calife de Cordoue, de Cara-Ancha, de Mazzantini, de Guerrita. Il fut, pour les derniers surtout, le peon précieux qui donna quelquefois, sans en avoir l'air, à ces princes de l'arène des leçons ou des conseils qu'ils suivirent à la lettre. Il se retira le jour où Rafaël II *se coupa la coleta*.

Tomas, frère de Mazzantini, sauva souvent de la *cogida* ou du désastre le roi du volapié, grâce à sa *vista torera* et à sa connaissance parfaite de la *brega*. Si Don Luis fut un maître de l'épée, il mania toujours médiocrement la muleta, et, privé de son cadet — qu'il avait pourtant

dressé, — il est probable qu'il ne serait pas arrivé au pinacle.

Ces deux modèles des peones surent rester à leur place, et si Tomas, comme Juan d'ailleurs, tenta de prendre les *trastos*, il eût tôt fait de lâcher son épée de novillero de second ordre pour reprendre une des premières capes d'Espagne. Comme Juan, il quitta le toreo le jour où Don Luis se retira.

Ils avaient lié leur fortune à celle de leurs maîtres, dont ils étaient comme la seconde âme, et ils prirent part à leur apothéose finale.

Certes, nous avons de bons peones aujourd'hui.

Ils ne sont pas légion, sans doute ; mais, si au point de vue technique, ils valent les Juan Molina et les Tomas Mazzantini, nous remarquerons souvent qu'ils n'ont point leur discrétion, qu'ils se permettent trop souvent de caper à deux mains pour s'amuser et se faire applaudir, ou de *destroncar* les toros dont les facultés effrayent certains matadors.

CHAPITRE IV

Des Caractères du Toro *Comment on combat les Toros à la Cape*

DES CARACTÈRES DU TORO

Frascuolo discourait un jour avec son ami, l'illustre acteur espagnol *Gayarre*. Ce dernier cherchait à lui prouver la supériorité de son art sur le *toreo*, Salvador ne voulait rien entendre, et comme argument final, dit à son interlocuteur :

« Avant de jouer, tu répètes, et tu sais parfaitement ce que tu feras sur la scène. Avec les toros, point de *répétition*, et nul ne peut dire en entrant dans l'arène : J'en sortirai ».

Sans doute, nous sommes persuadés que l'intelligence de l'homme viendra à bout de la brutalité et de la force du fauve ; sans doute, on ne peut comparer l'*aficionado* au Romain de la Décadence qui accourait au cirque pour voir des êtres humains s'entretuer et pour admirer des bêtes féroces dévorer des chrétiens, ou des gladiateurs mal armés pour la lutte ; sans doute, nous désirons la victoire du combattant, mais la corrida laisse une part à l'imprévu, et qui peut jurer que le torero sera vainqueur. Le toro est la victime *fatale*, le lidiador est la victime *accidentelle*.

C'est qu'en effet, il n'y a pas de répétition du spectacle qui permette d'augurer de sa fin.

Les manœuvres du temps de paix apprennent bien à un général à conduire une armée ; mais qui peut dire qu'elles sont absolument vraisemblables, qui peut certifier que le chef aura devant l'ennemi le sang-froid, le courage, la valeur, le caractère nécessaires pour combattre ? Le torero, lui, n'a même pas à sa disposition les manœuvres préparatoires. Il faut toujours devant lui un ennemi qui combatte ; il n'apprend à toréer que dans la lice : c'est pour lui la seule école. Sans doute, le raisonnement, l'étude de cas concrets, les conseils, lui permettront de parer à certaines éventualités du combat ou plutôt lui éviteront la *surprise de l'esprit*. Mais avant la corrida, il n'y a pas de répétition.

Ce qui rend la répétition impossible, ce sont les états physiques et moraux des fauves, c'est-à-dire les différences multiples que l'on trouve dans le tempérament et le caractère des toros.

L'état physique de l'animal, les aficionados le connaissent suffisamment : au début de la course, le toro est *levantado* ; il devient *parado*, et enfin *aplomado*. A chacun de ces états, correspond un travail particulier. La caractéristique de ces variations, c'est qu'on les retrouve successivement à chaque toro, presque toujours. Rien d'absolu cependant.

Au début de la course, par exemple, on trouve des toros *aplomados*, à la suite d'un mauvais coup de pique, et, à la fin, parfois, des toros encore *levantados*.

A ces états bien connus, il faut joindre les fatigues anticipées, les blessures aux membres, etc..., toutes choses qui exigent l'adoption d'une *autre méthode* de combat.

Quant au moral du toro, il est essentiellement variable. Non seulement, il est dissemblable d'un cornupète à un autre, mais, même pendant la corrida, avec le *même animal*, il subit des transformations nombreuses qui obligent le torero à adapter son jeu à chacune d'elles. C'est là le difficile, c'est là où se révèle le véritable maestro.

Le toro est un être essentiellement émotif. Tout l'impressionne. Il est rare de lui voir conserver pendant toute la course le caractère qu'il a montré en pénétrant dans le redondel.

Il *change* suivant les péripéties de la lidia. Il entre

brave, devient lâche à la suite d'un mauvais coup de pique, craintif quand on frappe la barrière, redevient brave après une série de capotazos ou sur l'aiguillon des banderilles, passe du caractère sournois au caractère noble et inversement. A *fortiori*, on ne peut pronostiquer avant la course ce que sera tel ou tel toro.

Le pronostic préalable est absurde. Est dans l'erreur celui qui prétend ce que sera un toro dès son apparition



PASSE DE CAPE A UN TORO REVOLTOSO

dans la lice. Personne, entendez-vous bien, personne ne peut deviner à l'avance ce que sera son adversaire cornu. Il est impossible d'adopter, avant le début de la course, une tactique fixe de combat.

Ce qui est possible, c'est la divination, aux divers moments de la lidia, de l'état moral du toro : c'est ce qu'on appelle *ver llegar los toros* (voir venir les toros), ou avoir la *vista taurina* (vue taurine). Tous les toreros n'ont pas,

ou ne possèdent pas au même degré cette faculté précieuse. C'est ce qui différencie les talents : il ne faut pas l'oublier.

Quels sont donc les caractères principaux des toros qui obligent l'homme à modifier ainsi ses suertes, soit pour éviter simplement la *cornada*, soit pour jouer avec le fauve, soit encore pour corriger les vices remarqués. Les voici :

- Toro boyante, noble* ou *claro* (franc) ;
- Revoltozo, pegajoso* ou *voluntario* (vif) ;
- Inciertio* (incertain) ;
- Abanto, cobarde* (peureux, couard) ;
- Bravucon* (brave par à coups) ;
- Manso*, ou *buey* (au caractère de bœuf) ;
- Temeroso* (craintif, genre de bravucon) ;
- Huido* (fuyard) ;
- Que se ciñe* (qui serre l'homme) ;
- Que corta terreno* (qui coupe le terrain) ;
- De sentido* (de jugement).

Mais entre ces caractères nettement déterminés, il y a place pour une multitude d'intermédiaires ou de caractères combinés. On peut même dire que chacun des toros qui paraît dans l'arène a un caractère particulier, comme chaque homme a le sien.

Aussi la tactique de la corrida varie-t-elle à l'infini. Il n'y a pas de *modèle-type* ou *uniforme* de faenas. La lidia est faite d'inconnu. Pour le connaisseur, une course est toujours intéressante, parce qu'elle est toujours *nouvelle*. Une pièce de théâtre, rejouée par les mêmes acteurs, offre les mêmes gestes, les mêmes sons. Avec d'autres interprètes, elle est plus ou moins bien rendue : c'est toujours la même *scénario*, les mêmes airs, les mêmes paroles. Le dénouement est connu. La première ressemble à la répétition générale. Dans la corrida, il n'y a ni répétition, ni première. C'est l'éternel changement dans l'éternel duel.

COMMENT ON COMBAT LES TOROS A LA CAPE

Chaque toro ayant son caractère particulier, le travail du torero doit s'*adapter* à chaque caractère rencontré. La corrida est donc très variée dans ses diverses manifestations, bien qu'il paraisse toujours aux profanes que toutes les corridas se ressemblent, précisément parce qu'ils ne savent rien de la *tactique* du combat.

Cette tactique varie non seulement avec chaque toro, mais encore à la cape, à la pique, aux banderilles, à la muleta et à l'épée.

C'est le *capeo* qui permet aux diestros de jouer avec les fauves nobles, de travailler avec les fuyards, de se défendre avec ceux qui cherchent l'homme, de briller dans une suerte particulière.

Envisageons, à présent, chacun des grands caractères qui distinguent entre eux les bichos et voyons la tactique qu'il convient d'employer :

1° Avec le toro *boyante* ou *claro*, c'est-à-dire avec l'animal noble, qui prend bien les sorties indiquées et accourt franchement au cite, il est relativement facile de toréer ; on exécute la passe comme l'art l'exige théoriquement.

Quand la franchise de la bête tourne à la niaiserie (*toro sencillo*), il suffit à n'importe qui d'avoir le courage de se présenter devant les cornes pour être sûr que l'animal passera.

Les *adornos* les plus stupéfiants peuvent être exécutés ; mais il ne faut pas en abuser, car ils décomposent la brute et lui apprennent où est l'homme.

On doit exiger, avec les toros francs, des passes *serrées*. A cet effet, donner juste la sortie suffisante avec les bras, les pieds restant immobiles, depuis l'instant où le toro entre à *jurisdiccion*, jusqu'à l'instant où il a pris son terrain.

2° Avec les toros *revoltosos*, c'est-à-dire très vifs et qui se retournent avec une prestesse excessive, il faut donner

une sortie large en levant légèrement et en *étirant* bien les bras, les pieds cloués au sol. De cette façon, l'animal est envoyé loin du torero et ce dernier a le temps de préparer une nouvelle passe. C'est avec ces toros collants, francs, volontaires, qu'on peut exécuter une belle *série* de capotazos.

Se méfier des *recortes* (ou fin brusqué des passes), d'abord, parce qu'ils risquent de briser les reins ou les pattes à ces fougueux animaux, ensuite pour la raison que les *revoltosos* se reprennent vite et ne donnent guère le temps aux toreros de *fioriturer* devant les cornes.

3° Avec les *inciertos* — incertains — ne pas tolérer autour de soi le *peonage*, citer brusquement, de près, de manière à leur enlever toute hésitation.

4° Avec les *abantos* ou *cobardes* (peureux, lâches), agir comme avec les *inciertos* ou les *bravucones*, en dessinant en outre, la sortie un peu à l'avance, car la crainte fait dévier brusquement l'animal du voyage, et il peut rencontrer, à son insu, l'homme sur son nouveau trajet. Parfois, au contraire, il ne faudra dessiner la sortie que lorsque le bicho sera très près, de crainte de l'effrayer trop tôt.

5° Avec les *bravucones* et les *temerosos*, toros braves et craintifs par à-coups, faire un cite énergique, les tenir de près en lançant vivement la cape sur eux après une passe, de façon à leur infuser du courage.

6° Avec les *mansos* — aux allures de bœufs de labour — peu courageux, sans volonté, fuyant la lutte, sans effroi véritable cependant, il suffira de s'écarter de leur chemin, sans indiquer de sortie, en laissant la cape tendue sur leur trajet.

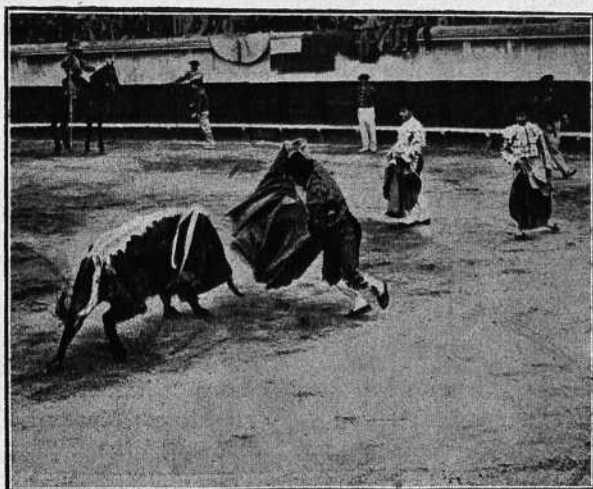
7° Avec les *huidos* — fuyards, ou toros n'insistant pas sur le leurre, — des passes en rond et donner peu de sortie afin de les retenir sur soi.

8° Avec les toros *que se ciñen*, c'est-à-dire qui serrent l'homme, bien les *empaper*, ce qui veut dire leur donner le leurre largement, de très près, et ne pas le retirer tant qu'ils n'ont pas pris leur terrain.

Si l'animal entre dans le terrain du lidiador, passer sur son flanc en faisant deux ou trois pas en avant et de côté.

9° Avec les toros *que cortan terreno* — qui coupent le terrain — les attendre de près, de façon qu'ils n'aient pas le temps de voir où l'homme veut aller, et les *empaper* comme les toros qui *serrent* les capeadors.

Il faut se tenir prêt à *changer les terrains*, si le fauve ne prend pas la sortie. Ainsi, si après avoir dessiné la



DEMI-VÉRONIQUE

sortie à gauche par exemple, le toro prend la droite et va saisir le torero qui s'y trouve, ce dernier porte vivement les bras à droite en se jetant à gauche pour éviter la *cogida*.

10° Avec les toros de *sentido* — qui sentent l'homme sous le drapeau et le distinguent nettement du leurre — ramasser la cape en plis serrés, s'approcher de près, et, à *jurisdiccion*, la déplier vivement, bien empaper, marquer la sortie et terminer la suerte en se portant vers la queue de l'animal avec toute la rapidité possible. C'est ce que les toreros appellent *salir por piés*, sortir avec les jambes.

11° Avec les toros qui, outre les caractères sus-énoncés, sont *presbytes*, faire le cite de loin ; avec les *myopes*, de près. Avec les *borgnes* ou avec les *bichos* qui sont presbytes d'un œil et myopes de l'autre, faire un *capotazo d'essai* et se baser ensuite sur la façon dont ils donnent leur coup de corne pour faire une passe appropriée. Avec les borgnes, faire d'une façon générale la passe du côté de l'œil sain.

12° Avec les toros de *muchas piernas* — de beaucoup de jambes — les citer de loin, de façon qu'ils n'arrivent pas en trombe, comme des fous (*guasones, tontos*), dans la cape ; au contraire, avec les bichos peu agiles (*tardos*), les citer de près, afin qu'ils répondent et ne s'arrêtent pas en route, laissant le torero embarrassé.

13° Enfin, avec les toros qui *s'arrêtent au centre de suerte*, le torero sera obligé de finir lui-même la passe avec ses jambes.

*
**

La tactique est encore différente avec chaque suerte de cape. Ainsi il ne faudrait pas faire la *navarraise* ou le *farol* avec un toro revoltoso, de crainte d'être saisi dans la volté que fait le torero sur lui-même ; il ne faudrait pas non plus faire une passe basse à un toro qui porte la tête basse ou une passe haute à un animal qui a la tête dans les nuages, ce qui ne corrigerait pas ces vices. Il ne faudrait pas davantage faire un *cambio de rodillas* ou une *frente por detras* à un toro de sentido, sous peine d'être *cogido* inévitablement.

La *véronique*, enfin, convient à tous les toros, avec de légères variantes ; les *galleos* ou les *passes adornadas*, aux seuls toros francs.

À la cape toutefois, il faut se garder d'attribuer une importance exagérée aux passes hautes ou basses, visant une action sur la tête du toro, pendant le tercio de piques. Elles n'ont une action réelle qu'employées au dernier tiers, concurremment avec les passes de muleta.

*
**

Il y a lieu de considérer, enfin, que dans les *tauronomies écrites*, on ne peut parler de tous les détails, à première vue sans importance, mais qui sont indispensables



UNE VÉRONIQUE : début de la passe, par R. Bombita

pour l'exécution correcte des suertes : telles sont les positions des bras, des jambes, du buste, les mouvements des doigts et des poignets. Comme on l'a souvent dit : « cinq minutes de pratique valent plus que deux heures de théorie ».

CHAPITRE V

Premier Tercio : LA PIQUE

Considérations Générales. — Bons Picadors

LA PIQUE

La *suerte de vara* constitue le premier acte du drame vécu qu'est la corrida. De son exécution régulière dépend la bonne marche des deux autres actes de la course qui sont : les *banderilles*, la *mort*.

Il importe tout d'abord de détruire, dans l'esprit du gros public et de certains écrivains taurins, cette idée fâcheuse à tous égards, que les piques ont pour mission de *fatiguer* le fauve, de façon à le livrer inerte, à demi-mort, à l'épée du matador. Cette conception avilirait le spectacle grandiose et noble de la course espagnole. Elle est, d'ailleurs, aussi fautive qu'illogique, comme nous allons le montrer.

Le but poursuivi dans la première partie de la course, est de *fixer le toro* et de lui *amener la tête à composition*, par un nombre proportionné de piques :

1° LE FIXER (*parar los piés*). — Au sortir du toril, le fauve ne fixe son attention sur aucun objet ; il part comme un fou sur toute chose éloignée ou rapprochée, sans autre désir que de humer l'air et de se livrer à des ébats au soleil de la liberté, dont, pendant quelques heures, il a été privé dans les sombres *chiqueros*. La lutte avec lui est, dès le début, *facile* et *presque sans danger*. Aussi est-ce à ce moment que les suertes les plus difficiles et les plus dangereuses sont tentées : *cambio de rodillas* (passe à genoux), *quiebro à cuerpo limpio* (écart à corps découvert), sauts divers, banderilles avec un homme entre les jambes, etc.... Il faut donc obliger le toro à une lutte *plus égale* avec l'homme et partant *plus difficile*, où le torero aura à opposer toutes les ressources de son intelligence à l'instinct peu à peu raisonneur de la brute. En effet, à la suite du châtiment infligé par le picador, le toro devient plus circonspect ; il attaque de près et avec une idée fixe, et c'est ici que se révèle, non plus seulement un torero brillant, mais un vrai torero : vaillant, calme et réfléchi.

2° AMENER LA TÊTE A COMPOSITION (*ahormar la cabeza*). — L'état du toro, en entrant dans la lice est celui de *levantado* (portant haut la tête). Or, si toutes les suertes sont, dès cet instant, relativement aisées, il faut cependant reconnaître que le coup d'épée devient *peu commode à porter* avec un animal au garrot couvert par le croissant élevé des cornes. Il importe donc d'opérer des efforts suffisants sur l'encolure du toro, de manière que son dos et sa tête soient amenés à une position sensiblement *horizontale*.

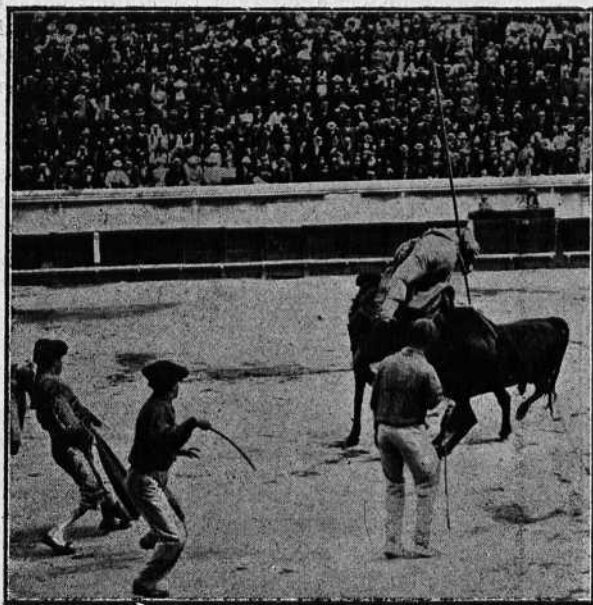
Le diestro pourra ainsi *mettre plus facilement le bras* ; sa sécurité n'en sera cependant pas plus garantie : en effet, les péripéties diverses de la lidia ont beaucoup appris au toro qui, de noble et coureur au début, est devenu méfiant et réservé à la fin de la corrida.

Néanmoins, il convient de faire remarquer qu'il n'est pas impossible de tuer le toro à la sortie du toril. Nous en connaissons des exemples, dont deux particulièrement frappants.

C'est d'abord *Martincho*, un des pères du toréo moderne, qui tuaît, assis sur une chaise et les pieds attachés avec

des fers, le taureau au moment où il franchissait la porte de sortie. *Candido* et d'autres imitèrent cet exemple.

C'est ensuite l'aventure arrivée à *Frascueto*, il y a une trentaine d'années. Le célèbre matador était un jour occupé à *cuadrar* un toro pour le tuer, lorsque, soudain, la porte du toril tomba avec fracas et un énorme bicho fit irruption dans le cirque. Au milieu des cris d'effroi de la multitude, il se dirigea vers l'espada en position.



ATTAQUE DU TORO CONTRE LE PICADOR

Avec une imperturbable sérénité, *Frascueto* se tourna vers l'intrus et le terrassa par une grande estocade *recibiendo à la carrera*. Quelques secondes après, son premier adversaire mordait à son tour la poussière dans les acclamations d'une foule en délire...

L'utilité de la vara apparaît, aux gens avisés, comme incontestable ; cette suerte ne peut être remplacée par

aucune autre : cape ou suerte de *rejonear* (1). Voilà bien la preuve que l'« éreintement » de la brute par les piques n'est pas le but cherché. Il peut en être, c'est possible, et cela arrive, la résultante, si les varas ont été données en nombre trop grand et par de mauvais piqueros, ou bien à l'aide de la *vara*. Mais à qui la faute ? Non aux espadas, mais à cette catégorie de spectateurs réclamant toujours les picadors pour un toro volontaire, mais de peu de puissance, et au président de la course qui obtempère aux injonctions ignares de cette poignée de *villamelones* que le doyen des revisteros français, *Mosca*, appelle les *Philistins* !

Or, le président de la course doit gouverner, non au nom d'une masse fantaisique, mais suivant les lois consenties par l'*élite aficionada* et les règles imposées par la *logique* et la *tradition*. Nous ne cesserons jamais de le répéter : la corrida ne doit pas être livrée aux passions bizarres du peuple, mais être dirigée sagement par un homme énergique, compétent et consciencieux, élu par une assemblée intelligente des choses du grand art, en dehors de toute question de personne ou de clans rivaux.

Nous disions que la vara ne peut être remplacée par aucune autre suerte : en effet, avez-vous vu estoquer des toros non piqués et simplement passés de cape ? — Si oui, vous avez dû remarquer le mauvais résultat ordinairement obtenu.

Tout toro qui refuse absolument la pique est réintégré au corral. Celui qui ne prend pas les trois piques réglementaires subit le châtement des *banderilles à feu*, excitant pour le toro poltron, et marque réprobative pour l'éleveur.

Tout toro inutilisé par une vara malheureuse, doit, d'après les principaux règlements des plazas espagnoles, être remplacé, mais il doit être achevé dans le redondel, par la *puntilla*, en règle générale.

Cependant, certains empresarios préviennent par voie d'affiches le public, que « tout toro inutilisé durant la lidia

(1) Jeux tauromachiques usités en Portugal et dans les courses royales espagnoles. La suerte est exécutée à cheval dressé et agile par les caballeros en plaza qui clouent des javelines sur le toro en l'évitant à la course.

ne sera pas remplacé ». Cette précaution est bonne à prendre afin d'éviter les scènes scandaleuses qui ont surgi dans maintes arènes de France, au sujet du non-remplacement par des toros de réserve des bichos inutilisés, c'est-à-dire mis hors de combat avant l'heure par un coup maladroit ou irrégulier.

Les picadors tiennent la pique de la main droite et sous le bras droit. Ils ne peuvent piquer du côté gauche, sauf en cas de surprise, ni piquer plus d'une fois à tour de rôle, excepté si le toro recharge brusquement.

*
**

Une *desgarradura* est un coup de pique très mauvais, qui déchire la peau du toro. Le *marronazo* est une pique ratée.

Une *pique de refilon* est un coup de vara pris au passage par un toro qui ne se fixe pas en suerte. Les premières piques sont souvent des *refilones*. Lorsque le picador juge que le toro passera trop loin de lui, il doit relever sa pique afin d'éviter le *marronazo*, la *desgarradura* ou l'inutile *refilon*.

* * *
* * *

Ci-après quelques expressions usitées pendant le premier tiers de la course :

Boyante, toro franc, noble ;

Blando, douillet, mou ;

Seco, sec dans l'attaque et prenant bien la sortie ;

Duro, dur à la pique ;

Codicioso, acharné ;

Bravo, *voluntario*, brave, volontaire ;

Pegajoso, collant ;

Recargando, rechargeant ;

Cresciendose al hierro, s'allumant au fer ;

Abanto, manquant de courage ;

Bravucón, brave par à-coups ;

Huido, fuyard ;

Manso, toro couard, caractère du bœuf.

PICADORS CÉLÈBRES

Ortega Laureano, picador de Pepe-Hillo.

Luis Corchado, piqua quelquefois en bas de soie.

Sebastian Miguez, fit plusieurs corridas avec le même cheval.

Francisco Sevilla, dont Théophile Gautier a narré maintes prouesses.

Juan Gallardo, *Charpa*, *Andrès Hormigo*, *Pablo de la Cruz*, *Coriano*, *Cristobal Ortiz*.

De l'époque de Montès à celle de Guerrita, s'illustrent : les *Calderones*, *José Trigo*, *Carlos Puerto*, *Antonio Pinto*, *Artillero*, *Poquito Pan*, *Onofre*.

A l'époque de Guerrita et de Mazzantini, se font remarquer : *Cirilo Martin*, *Juan de los Gallos*, *Parrao*, *Sastre*, d'abord. Plus tard, se font un nom populaire : *Pegote*, *Beao Molina*, de la cuadrilla de Guerrita ; *Chato* et *Badila*, de celle de Mazzantini ; *Cantarès* de celle d'Espartero ; *Inglès* et *Cigarron*, de celle d'Emilio Bombita ; les frères *Carriles*, de celle de Fuentès ; *Pepe el Largo*.

De nos jours, on cite comme bons picadors : *Agujetas*, le doyen des picadors actuels, qui a vu les trois dernières générations de la *toreria*, *Zurito*, *Chano*, *Melones*, *Veneno*, *Chanito*, *Arriero*, *Felipe Salsoso*, *Cachiporro*, *Cipriano*, *Moreno*, etc...

CHAPITRE VI

Différentes Suertes de Vara

Les Erreurs du Public. — La Pique sans citron

DIFFÉRENTES SUERTES

Il y a quatre suertes principales de piques ; il en existe d'autres, mais elles ne varient que peu dans les détails, ou bien sont des dénominations adoptées par des écrivains en mal de néologismes tauromachiques. Mais ces quatre suertes ne s'exécutent pas semblablement à tous les toros. Elles doivent être appropriées à leur état physique, à leurs caractères si dissemblables (voir expressions citées plus haut), à la position du moment, c'est-à-dire sur le *chemin des querencias*, en *querencia*, dans le *terrain de l'homme* ou du *toro*. En général, le meilleur terrain pour piquer est constitué par les *tercios*.

1° A TORO LEVANTADO. — On exécute cette suerte, lorsque le toro sort du toril. Il est alors en possession de toutes

ses facultés et facile à tromper. Le picador le laisse arriver à lui par sa droite, pique, et faisant dévier son cheval vers la gauche appuie sur la vara pour forcer le toro à passer presque parallèlement au flanc de son cheval. Il est rare que le toro recharge ; dès le début de la course, il prend ordinairement bien la sortie qu'on lui donne.

2° EN SU RECTITUD (en droite ligne). — La tête et le corps du toro et du cheval sont placés sur la même ligne. Le cavalier pique à l'instant où le toro humilié, et forçant sur le bois, oblige l'animal à passer par la gauche devant la tête du cheval qu'il fait dévier aussi à gauche.

Dans les deux premières suertes décrites, le toro passe par devant la tête du cheval. Dans celle dont l'explication va suivre, le toro passe vers l'arrière-train du cheval.

3°. — PICAR A TORO ATRAVESADO. — Le cheval et le toro sont placés en travers, la tête du toro à la droite du picador. L'homme cite et attend bien que le toro entre en suerte. A cet instant, il pique, forçant le toro vers l'arrière, tandis qu'il fait avancer son cheval et l'oblige à pivoter vers la droite sur ses pieds de derrière pour éviter les cornes.

4° A CABALLO LEVANTADO (à cheval cabré). — On ne voit plus guère exécuter cette fameuse suerte si souvent pratiquée par les anciens picadors. Les cavaliers d'aujourd'hui n'ont pas, en général, la constitution herculéenne qui distinguait les *piqueros* du temps passé ; ils sont aussi moins bons écuyers, moins connaisseurs de leur art et n'ont ordinairement qu'une qualité, celle de savoir tomber sans se rompre les os. Ces conditions d'infériorité ont deux sources : 1° la suerte de vara, autrefois plus goûtée que la suerte de matar, est tombée en discrédit, par suite de la *corruption facile* de picadors mal payés par les matadors, devenus maîtres absolus des cuadrillas ; 2° la *mauvaise qualité des montures* fournies par les *contratistas de caballos* (fournisseurs des chevaux de la corrida), bien rarement consciencieux.

Ceci dit, décrivons cette sensationnelle suerte : le pica-

dor reçoit le toro par la droite, presque perpendiculairement à l'axe de son cheval et vers l'avant de sa monture. A *jurisdiccion*, il pique et fait brusquement cabrer le cheval sur les pieds de derrière. Emporté par l'élan et repoussé par la pique, le toro passe sous le ventre du cheval, pour ainsi dire, tandis que le picador fait pivoter sa monture vers la droite pour consommer la suerte. Un matador aide la finale par un *capotazo* opportun.

LES ERREURS DU PUBLIC

à la suerte de pique

PREMIERE ERREUR. — Il faut donner beaucoup de piques, surtout si le toro les prend volontiers. (Ignorance du public, faiblesse du président de la course).

LA VÉRITÉ. — Avec l'horrible pique sans citron, en usage depuis 1906, il faut peu de piques, sinon l'animal passe aux tercios suivants *manso*, ou en défense, ou presque épuisé : d'où travail fastidieux et monotone. Il faut que les coups de pique soient proportionnés, non seulement à la *volonté*, mais à la *vigueur* du fauve.

DEUXIEME ERREUR. — On veut obliger le picador à piquer partout. (Ignorance des terrains).

LA VÉRITÉ. — Le picador ne peut guère piquer que dans les *tercios* (1), et la tête du cheval tournée vers les *medios* (centre de l'arène).

Agir autrement, c'est laisser tout l'avantage du terrain au toro. En tous cas, le picador a le droit de choisir son terrain, pourvu qu'il ne s'éternise pas à ne pas le trouver, afin d'éviter le choc d'un toro redoutable.

TROISIEME ERREUR. — On crie : *pica corta* ! quand l'animal est très volontaire, coureur et qu'il s'élance de loin. (Ignorance des conditions de la lidia).

LA VÉRITÉ. — La pique doit être prise à *mi-hampe* avec les toros ordinaires, jamais longue, car tenue ainsi elle

(1) *Tercios*, terrain situé entre le terrain touchant aux tablas et le terrain central de l'arène.

favorise les *marronazos* (coups de pique manqués) et les déchirures de la peau du bicho ; de plus, elle n'est d'aucun effet sur la tête du toro, le picador n'ayant pas le point d'appui nécessaire pour faire effort sur le *morillo*.

Le cavalier ne doit raccourcir sa vara qu'avec les toros de peu de jambes, *tardos* (lents à s'élaner), et à ceux qui ne répondent à la provocation que de très près.

QUATRIEME ERREUR. — Le coup de pique doit être donné dans l'épaule, ou sur le dos, ou *en la cruz*. (Les mauvais picadors ont répandu cette erreur par leurs actes).

LA VÉRITÉ. — Le *varazo* porté dans l'épaule estropie le toro et le décompose. Sur le dos, il risque de l'abîmer. *En la cruz*, il n'est d'aucun effet.

Il faut porter le *puyazo* sur la bosse qui surmonte le cou du toro (*morillo*). Ainsi : 1° la pointe frappe dans un tissu adipeux sensible, et a une action marquée sur l'encolure de l'animal : ce qui est le but de la suerte de vara ; 2° la *cogida* du cheval est plus difficile.

CINQUIEME ERREUR. — On croit que le picador doit résister à l'attaque du toro et le repousser en sens inverse de l'attaque. (Ignorance de la suerte à cheval, gêne du caparaçon, impression laissée par le toro *douillet* qui se retire ou ne force pas sur le fer, par le toro trop jeune également).

LA VÉRITÉ. — Il est absolument impossible à un homme aussi fort qu'il soit, de résister à un toro digne de ce nom par l'âge, la puissance et la bravoure. Cette masse formidable qui accourt avec élan et vigueur ne peut être retenue, arrêtée, par le bras d'un homme *immobile* sur sa monture, et armé d'un instrument à pointe si courte.

Tout ce que le picador peut, et doit faire, c'est dévier l'attaque directe du toro par un coup bien appliqué, et éviter la *cogida* du cheval en faisant pivoter celui-ci à gauche (avec la main gauche qui seule tient les rênes) et de laisser, de ce fait, la sortie libre au cornupète.

Lorsque toutes ces vérités s'imposeront à l'esprit du plus grand nombre, la suerte de vara pourra revoir les splendeurs passées. Le premier tiers de la corrida a le plus

souffert dans la crise du modernisme taurin. Ce n'est pas la pique sans citron qui le relèvera. Il nous apparaît plutôt que la lance actuelle lui porte le dernier coup. Avant dix ans, si elle n'est réformée ou si le citron n'a été remplacé, la première phase de la corrida aura vécu, et les picadors ne seront plus qu'un mythe.

LA PIQUE SANS CITRON

Avant 1906, la pique de Madrid était la pique réglementaire. Elle mesurait 2 m. 60 de longueur sur 33 millimètres de diamètre. Elle était en bois de hêtre, et se terminait par la *puya*, ou fer triangulaire. La pointe du fer mesurait 21 millimètres au printemps et en automne, et 23 pour les corridas d'été. Pour empêcher que la pointe pénètre davantage, un bourrelet de cordes, en forme de *citron*, était fixé à la base de la *puya*.

Or, depuis 1906, la pique de Séville est devenue réglementaire. C'est une monstruosité. Le citron a disparu et a été remplacé par un arrêt métallique si insuffisant que le bois pénètre souvent dans la plaie hideuse faite par le nouveau fer. Par suite, les toros s'inutilisent souvent et prennent très peu de piques. Les méfaits de cette *pique sans citron*, ou plutôt de cette lance, conduisent le toreo en décadence, plus vite que tous les autres abus. Une campagne est entreprise pour le retour à l'ancienne vara. Souhaitons ardemment et faisons tous nos efforts pour qu'elle aboutisse.

CHAPITRE VII

LA CAVALERIE TAURINE. — LA PRUEBA

De l'entrée du Toro dans le Redondel

Comment se font les Quites aujourd'hui

Comment on doit les faire. — Anecdote héroïque

LA CAVALERIE TAURINE

Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de gens qui sachent ce qu'est la *prueba*, c'est-à-dire l'épreuve des chevaux ? C'est une opération de coulisse, sans doute. Ce n'est pas une raison pour l'ignorer et se dire *aficionado*. Elle est, hélas ! rarement sérieuse.

Cependant, c'est sur cette épreuve préalable que repose la bonne exécution de la suerte de vara. Or, le développement régulier de la lidia dépend de l'exécution correcte de la première partie : la *pique*. Tout s'enchaîne dans la corrida. De même qu'il n'y a pas de bonne course sans bons toros, de même il n'y a pas de bonne suerte de vara sans bons chevaux.

Par quel moyen s'assurer de la valeur de ce dernier

élément, si déplorable en France, qu'il a fourni les meilleurs arguments aux adversaires des courses de taureaux à l'espagnole ? Le règlement des plazas de *tras los montes* nous fournit ce moyen : c'est la visite de la cavalerie par un vétérinaire ; c'est l'épreuve de la résistance des chevaux par les picadors. En Espagne, un fonctionnaire de l'autorité municipale est délégué à ce service. Il est de la plus grande nécessité d'obtenir en France la même réglementation, non seulement en vue de la *marche régulière* du combat, mais encore en vue de *l'ordre public* : on évitera ainsi les scandales qui se sont déjà malheureusement et trop souvent produits dans notre pays à propos d'une mauvaise cavalerie.

La visite préalable de la cavalerie doit porter sur les points suivants :

1° Il faut un nombre suffisant de chevaux, 5 à 6 par toro, soit 30 ou 36 pour une course de 6 bichos : de cette façon, l'on ne risquera pas de voir achever une corrida sans picadors. Chaque picador choisit 5 chevaux, 3 dits de *première* (pour son service particulier), 2 dits de *communauté* (pour le service général). Chacun a coutume de marquer ses montures d'une façon spéciale. Ce choix a lieu généralement le matin de la corrida. Dans le cas où les picadors d'une cuadrilla arriveraient en retard (trains manqués, par exemple), les cavaliers de l'autre cuadrilla procèdent à la *prueba* et au choix.

2° Les chevaux auront, au *minimum*, la hauteur réglementaire de 1 m. 45, comptée du garrot au sol, afin que le picador domine le toro.

3° Les chevaux seront *solides des reins*, pour supporter le poids considérable du harnachement et du picador équipé.

4° Ils seront *forts des pattes de derrière*, afin d'avoir un point d'appui sérieux pour résister aux assauts de la brute, et pivoter facilement.

5° Leur bouche sera assez *sensible* pour qu'ils puissent être conduits facilement.

6° Ils n'auront pas d'*infirmités* qui les empêche de marcher.

7° Ils ne devront pas avoir de maladie infectieuse susceptible d'être portée dans le membre d'un torero blessé par un bicho dont la corne aurait pénétré dans une chair atteinte de cette affection.

C'est ainsi que le matador *El Tato* dut subir l'amputation de la jambe à la suite d'un accident semblable.

Notez bien que nous ne demandons pas pour la corrida de chevaux de luxe. Peu nous importent leurs tares, leurs robes, leur manque de finesse, leur sang. L'ensemble des qualités précitées n'est pas évidemment celui d'un cheval de course. Mais c'est le *minimum indispensable* qu'on doit exiger d'un cheval de corrida. Il faut que l'homme puisse compter sur son compagnon de lutte pour le défendre convenablement. « Confiant en lui, il ose tout ; mal monté, il s'expose aux pires mésaventures ». Le picador ne doit pas avoir deux ennemis à combattre : le cheval et le toro.

*
**

Les matadors, le plus ancien tout au moins, le fonctionnaire délégué, le vétérinaire et enfin quelques aficionados notables, doivent assister à la *prueba* pour prévenir les abus.

Quels sont ces abus ? ou plutôt quel est le grand abus d'où dérivent tous les autres ! C'est la *propina*.

La *propina*, c'est la somme d'argent remise au picador par le *contratista de caballos* (fournisseur de chevaux), pour lui faire accepter des montures ne réunissant pas les qualités ci-dessus indiquées.

Parfois aussi, c'est le picador qui exige un pourboire pour monter tel cheval parfaitement acceptable.

Il faut, par conséquent, garantir les droits du fournisseur et des cavaliers. La présence du chef de cuadrilla et des autres membres de la commission d'épreuve, empêchera ou gênera singulièrement ces pratiques détestables.

Enfin, pour éviter toute substitution, il est nécessaire que l'agent de l'autorité (ou son représentant), prenne les notes relatives aux chevaux choisis. Il se tient au moment de la corrida, près de la *porte cavalière* et procède au contrôle minutieux des chevaux sortants.

De cette façon, pas de protestations de la part du public

quand il voit sortir des haridelles sans force ou infirmes ; pas de disputes entre picadors, ou entre picadors et four-nisseur, ce qui produit le plus déplorable effet dans l'arène et retarde le combat.

Vous avez certainement assisté à quelques-unes de ces disputes, surtout lorsque apparaît dans l'arène un animal brave, puissant et volontaire. Vous en avez sûrement conservé la plus pénible impression.

L'épreuve *préalable* est une garantie contre ces incidents. En tous cas, les picadors n'ont pas de raison pour refuser le soir ce qu'ils ont accepté le matin.

*
**

Comment doit se faire la prueba ?

Elle consiste en deux opérations :

1° La *présentation* des chevaux au vétérinaire *autorisé* qui refuse tous ceux qui sont atteints d'une maladie infectieuse (morve, par exemple), ou qui ont une infirmité qui les gêne visiblement pour le combat : membre ankylosé, boiterie, etc...

2° L'épreuve *proprement dite*.

Chaque cheval sellé et harnaché comme pour la corrida est monté par un picador qui lui fait exécuter du trot, du galop, des voltes et demi-voltes, pour se rendre compte de sa *maniabilité*. Rien de plus déplorable à voir, dans la soirée, les aréneros frapper brutalement un cheval qui n'en peut mais, afin de le faire avancer.

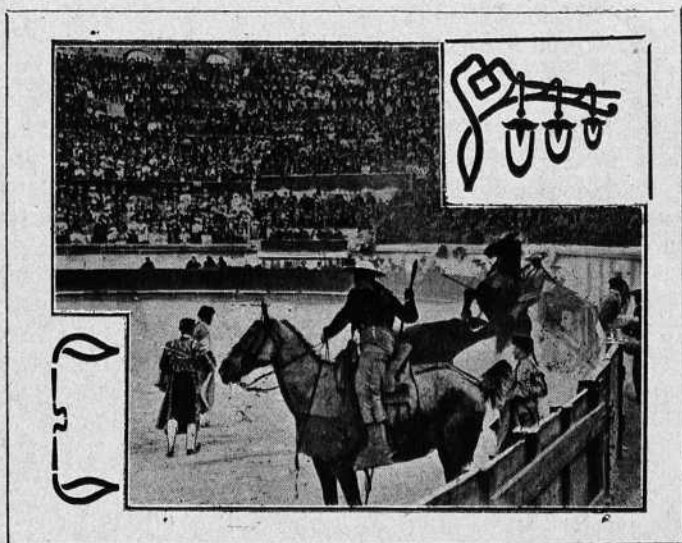
Ensuite, avec une pique *sans pointe*, le cavalier pousse vers un pilier ou un mur son cheval, et vérifie s'il est assez *solide* pour résister aux chocs puissants du toro.

Tout animal trop *rétif*, doit être impitoyablement écarté. Les chevaux *trop fougueux*, sont quelque peu fatigués avant la course, en raison du rôle *défensif*, et non offensif, du picador.

Nous le répétons, la sincérité de cette épreuve est un garant de la bonne exécution du *premier tiers* de la corrida, base de tout le combat.

Il est donc de la plus haute importance, que les *sociétés taurines* s'occupent de cette question. Il faut aboutir au

contrôle de cette partie ignorée de la lidia. Puisque les autorités françaises ne veulent pas s'en occuper, il est de toute nécessité que les clubs taurins désignent deux ou trois membres énergiques et compétents pour remplir les fonctions précitées. L'*empresario* ne peut que gagner à ce contrôle. Il ne pourra ainsi subir les exigences du fournisseur et des cavaliers ; on ne pourra pas le rendre responsable de l'insuffisance de sa cavalerie.



LE PICADOR AYANT MAL MESURÉ SON COUP, LE TORO LE RENVERSE AVEC SA MONTURE : CHUTE MONUMENTALE !

Il évitera les scandales qui portent le plus grand tort à la corrida et aussi à sa... caisse.

La *régénération* du premier tercio est à ce prix. On ne comprend pas que les matadors qui ont tout à gagner à l'intégrité de la *prueba*, se montrent généralement aussi indifférents et apathiques. Je sais pourtant que *Guerrita*, *Mazzantini* et quelques autres diestros énergiques, ne plaisantaient pas sur ce chapitre. Nos jeunes diestros d'aujourd'hui devraient bien les imiter,

DE L'ENTRÉE DU TORO DANS LE REDONDEL

Quand le toro sort du toril pour entrer dans le redondel, que voyons-nous de nos jours le plus souvent ?

A la gauche du toril, à une distance quelconque, deux cavaliers de médiocre prestance sur des rosses étiques, une nuée de *monosabios* en casaque rouge, une infinité de peones, deux ou trois espadas sans autorité ni distinction.

Le toro paraît, va à gauche ou à droite, ou tout droit, au hasard, en courant comme un fou, ou en sortant lentement ; il s'arrête au milieu du cirque, éffaré du bruit ou aveuglé par le soleil, poursuit une cape qui se déroule ou frappe les barrières.

Alors surgit un peon quelconque qui, par un *capotazo sec*, brise cette fougue première, annihile ces facultés extraordinaires, par le *destronque* du *recorte* ; après une course folle, inutile, fatigante, le *ginete* se détache avec hésitation du rouge sombre de la barrière et tente une vara, à l'aventure.

Tantôt le bicho prenant la direction, soi-disant *naturelle*, simple effet du hasard pourtant, longe les barrières, rencontre le malheureux picador, le fait passer lui et sa monture, derrière la barricade, sans que personne intervienne au quite.

Tantôt le fauve bondit sur le piteux groupe équestre qui caracole lamentablement le long des planches, le renverse ou prend une pique de refilon, provoquant un odieux *marronazo* souvent, une hideuse écorchure de la bête cornue ou une sanglante blessure du cheval.

Est-ce du toreo cela ? que nenni ! c'est tout simplement une mascarade infâme.

Les uns font retomber tout cela sur le dos des toreros. C'est pure calomnie. C'est la faute de tous, faute des municipalités qui se refusent à faire observer les règlements élaborés dans les congrès taurins, faute des aficionados qui ne s'entendent pas pour faire observer les préceptes taurins, *faute du gros public*, ignorant, qui ne lit pas, écoute le premier *blagueur* de corrida venu, et veut apprendre aux toreros leur métier ; faute aussi aux *empresarios*,

aux *entreprises de chevaux*, faute enfin, — celle-là bien minime — des *toreros* qui veulent plaire à tous, sans souci des règles de l'art qu'ils connaissent bien pourtant. Causez sérieusement avec eux, ne craignez pas de vous mêler à eux, hors des bocks que vous leur offrez, ne les dédaignez pas comme certains *revisteros*, jaloux de leur belle gloire, voudraient nous y obliger. Et alors... ? alors vous verrez comme ils parleront : « On nous lie les mains, il faut faire ceci pour plaire, et plaire c'est courir, et courir, c'est vivre, et aujourd'hui vivre est difficile ». Leur bon sens nous confond, leur logique est irréfutable ; sans doute, ils sont fautifs, mais ne leur jetez pas la première pierre.

Pourtant, il est bien simple d'accueillir ce beau toro qui s'élançe dans l'arène.

Deux beaux gars de Castille ou d'Aragon, montés sur deux chevaux convenables, voilà un premier élément. Prenez des montures qui n'aient pas besoin d'être frappées par ces brutes d'*aréneros* pour avancer, qui se laissent conduire par des vrais picadors et non par des *tumbones*.

Pas de monosabios pour tirer le cheval par les rênes, et exciter le toro à s'élançer sur leur casaque, aussi rouge que sordide, au lieu d'assaillir le *varilarguero*. Ils doivent, ces serviteurs des toreros, se tenir dans les barrières et ne sauter dans la piste que pour relever l'homme tombé. En dehors de cela, leur intervention est grotesque et inopportune.

Pas de peones ; à quoi servent-ils malheureusement ? A *recortar*, à briser, à épuiser toute la vaillance et la bonne volonté de la noble bête qu'est le toro. A la rigueur, un ou deux capeadores subalternes pour courir le toro après un quite, le changer de terrain, le sortir de *quencia*, mais jamais pour l'attaquer dès le début.

Badila, dans une interview reproduite sur un journal taurin, le *Torero* de l'année 1906, disait que c'était par routine que les picadors étaient placés dans le redondel, avant la sortie du fauve. Et, pour notre part, nous sommes un peu de l'avis du meilleur picador de ces dernières années.

Que sont, en effet, les premières piques ? Des *refilons*, des *marronzos*, des mauvaises varas, des chutes stupides. L'attaque du toro est désordonnée. Il a été longtemps enfermé dans les corrales et privé d'air et de lumière avant la corrida. Quand il sort de sa cage étroite, son premier plaisir, à lui, monstre sauvage, indépendant, est le plaisir de la liberté rendue, le plaisir de humer l'air vif et de s'ébattre à la clarté crue du jour. Quand il a joui de cela un instant, il comprend qu'on le convie à un combat en champ clos, et le brave animal, quand il est engagé dans un noble duel, l'accepte volontiers ; mais il n'aime ni les traquenards, ni ce harcèlement d'une multitude de lutins habillés de soie, d'or et d'argent.

Alors que doit-il se passer ?

Le matador doit s'avancer et exécuter quelques passes qui arrêtent le fauve, le fixent sans le fatiguer et l'amènent naturellement au picador. Il ne doit pas abuser de ces capotazos, s'il veut que ses passes soient efficaces.

C'est au début de la course que, formant en quelque sorte le *tercio hors-d'œuvre*, les grands capéadors doivent nous régaler de leurs brillantes et intelligentes passes, et non aux quites, ni à un autre moment de la corrida.

Les philistins de la corrida crient au début : *caballos ! pica ! c'est fuera los peones ! capa à los matadores !* qu'ils devraient dire.

COMMENT SE FONT LES QUITES AUJOURD'HUI COMMENT ON DOIT LES FAIRE

Il est nécessaire d'abord de préciser dans l'esprit de certains aficionados, le mot *quite*. Il vient du verbe espagnol *quitar*, qui signifie ôter, retirer, enlever.

Par extension, on a donné en tauromachie le nom de *quite*, à tout acte d'un torero qui consiste à sauver un camarade en péril en *détournant* le toro sur lui, soit avec sa cape, soit par tout autre moyen indiqué par les

circonstances. Le quite n'est cependant pas toujours un *sauvetage*. Il consiste, dans le premier tiers de la corrida, à *éloigner* après le coup de pique, le toro du cheval, que ce dernier soit en danger ou non.

Le quite doit tendre, en effet, à amener le bicho sur le second *piquero*. Et tout de suite, nous constatons ici un abus. Le quite est matière à capotazos inutiles, prolongés, peu artistiques et funestes, de la part de la plus grande majorité des diestros.

A quoi servent ces passes de cape, au point de vue purement technique ? C'était bon au début de la course pour *parer* les pieds du cornupète, comme nous l'avons expliqué plus haut. Mais, à présent, pourquoi épuiser le toro par des séries de passes ?

Le picador a pour mission, nous le savons :

1° *D'ahormar la cabeza*, c'est-à-dire de régler la position de la tête pour rendre l'estocade possible ;

2° De *fixer* davantage le toro pour les suertes suivantes.

Or, les passes de cape prolongées, entre deux coups de pique, détruisent l'œuvre du *varilarguero*, au détriment du fonctionnement régulier ultérieur du combat.

D'autre part, ces passes ne peuvent pas être très artistiques. On se rend compte, en effet, que le capeador ne peut prendre correctement le toro pour exécuter une passe dans toute sa pureté classique. Regardez bien. Il interpose la cape entre le picador et la brute, pieds joints, bras écartés, corps penché, et il lui faut courir en arrière ou de côté pour le changement obligé de terrains.

Enfin, je dis que ces capotazos à *tontas y à locas* sont funestes à un double point de vue : d'abord, le torero, avide d'applaudissements, ne cherche qu'à briller pour son compte personnel, peu soucieux des droits de ses camarades ; ou bien, il ne s'aperçoit pas que ses adornos périlleux ou *fuera de cachó*, décomposent le toro qu'il aura à dépêcher. D'autre part, il paie souvent trop cher les bravoures folles qui accompagnent ses *jugueteos* ou ses *recortes* cassants.

Que veut la logique ?

Etant donné le but de quite, la passe doit être simple

et précise : une *larga*, une ou deux véroniques au plus, un capotazo *abanicando* suffisent, quand le manteau est mis avec opportunité et intelligence. Et surtout, pas de fin de suerte brusque, mais un *remate doux*. *Lagartijo* et *Mazzantini*, dans leurs largas célèbres, *Guerrita*, dans la passe en éventail, sa création, n'agissaient pas autrement. Un peón suffira parfois à conduire à *punta de capote*, le fauve, à l'endroit voulu ; surtout, qu'il ait la précaution de courir *droit* et de ne pas recoter.

Les matadors doivent faire le quite en alternant : ils observent généralement cette prescription qui constitue leur privilège le plus beau, le plus noble. Mais ils oublient souvent d'interdire aux arénéros de conduire les chevaux par les rênes et de provoquer le toro lent à s'élancer. Ce dernier part sur les gens de service et il n'est donc pas possible que la suerte de pique soit bien exécutée ! C'est au picador à citer. Il a divers moyens pour cela : exciter de la voix et du geste, jeter son *castoreño* sur la tête de la bête, mettre un mouchoir au bout de la lance (1), faire une volte-face rapide et revenir à la charge de plus près, etc.

D'autre part, le *directeur de lidia*, s'il connaît son devoir, et s'il est énergique — cette dernière qualité lui manque souvent — ne doit pas tolérer de peonage derrière ou sur les flancs du toro : la caractéristique de cet animal, est, en effet, de se laisser très facilement *distraindre*. Les bruits divers produits à ses côtés rendent ses attaques décousues et incertaines ; il ne fournit plus, dès lors, qu'une lidia difficile.

Enfin, il est de la plus haute importance que le matador connaisse son picador et devine en quelque sorte la suerte qu'il va exécuter.

Il en déduira sa place aussitôt pour mettre la cape en temps opportun et ne pas être obligé de faire un *quite coleando*. Car, ce quite si bêtement applaudi, décompose d'une façon incroyable les meilleurs toros, en raison de la douleur ressentie (2). Il faut donc ne l'exécuter qu'avec

(1) Les chroniques de 1850 rapportent que Juan Gallardo célèbre picador de ce temps, avait imaginé ce moyen dont il se servait souvent.

(2) Action brutale sur la colonne vertébrale de l'animal.

un toro très collant et lorsqu'on ne peut faire autrement. Dans ce dernier cas, toute considération doit céder le pas à l'urgence de sauver la vie d'un homme. Mais j'ai vu *Guerrita* et *Fuentes* maintes fois. Je ne me rappelle pas les avoir vus saisir un toro par la queue : pourtant, leurs picadors tombaient à découvert comme les autres. Leur cape a toujours suffi, parce qu'ils savaient la manière et connaissaient leur place dans le redondel.

*
**

Voici l'anecdote relative à la mort tragique, en 1820, du célèbre matador *Curro-Guillen*.

Le diestro donnait sa despedida (course d'adieux). Au moment de tuer, *au volapié*, son premier toro, animal difficile, un spectateur ennemi du matador, lui cria : « Pourquoi ne tuez-vous pas ce toro au *recibir* ? » Piqué au vif, Curro-Guillen cita au *recibir*, mais il fut saisi en donnant la sortie. Juan Léon, la *segunda espada*, se lança héroïquement sur les cornes pour dégager l'infortuné torero ; mais il fut saisi à son tour et l'on vit un poignant spectacle : deux hommes suspendus aux terribles armes du toro et traînés plusieurs minutes sur l'arène ensanglantée, au milieu des cris d'angoisse du public et de l'intervention affolée des hommes de la cuadrilla.

Curro-Guillen succomba aussitôt, victime du point d'honneur, de son insouciance à ne pas donner au toro la suerte qui lui convenait, de la méchanceté, ou de l'imbécillité populaire. Quant à Juan Léon, il survécut à la blessure que son admirable dévouement lui avait valu.

Qui soutiendra raisonnablement que le toreo, n'est pas une école d'abnégation et de vaillance ?

CHAPITRE VIII

Deuxième Tercio : LA BANDERILLE

La Banderille. — But. — Mission du Banderillero

LA BANDERILLE

But. — Emploi

La trompette a donné le signal du changement de scène. Aux cris de la foule soulevée par l'émouvant spectacle du choc brutal du picador et du toro, aux piétinements du fauve leurré par la cape froufroulante du matador au quite, a succédé soudain le silence. Un intermède gracieux vient reposer un instant les sens agités du public et permettre à l'espada qui va mater, de se préparer et de se recueillir pour le suprême duel. Ainsi la corrida nous apparaît comme un drame parfaitement réglé, dans un décor de la Rome antique, drame vivant, drame humain, drame sublime.

Le but de la suerte des banderilles n'est cependant pas seulement celui d'un *intermède* gracieux, élégant. Il a une portée plus haute au point de vue technique. Il est, en

effet, le complément obligé du premier tercio quand la vara n'a pas accompli suffisamment son office : celui de *castigar* le toro, c'est-à-dire humilier le *levantado*, le rendre *parado*, afin que ses attaques soient plus circonspectes, plus mesurées.

Le rôle de la banderille ne se borne pas encore là. Elle doit encore avoir pour effet de *rallumer* par son aiguillon la fureur quelque peu éteinte du fauve à la suite des assauts du début de la corrida.

Mais pour remplir toute sa mission, pour produire le résultat voulu, il faut, de toute logique, que la suerte soit exécutée *rapidement, intelligemment, artistiquement*.

Deux ou trois minutes au plus suffisent, avec un bon ou avec un toro difficile. Tarder, c'est commettre la faute de laisser refroidir l'ardeur du fauve, c'est lui permettre de se reconnaître, d'apprendre, et, par cela même c'est exposer le torero à un péril plus grand.

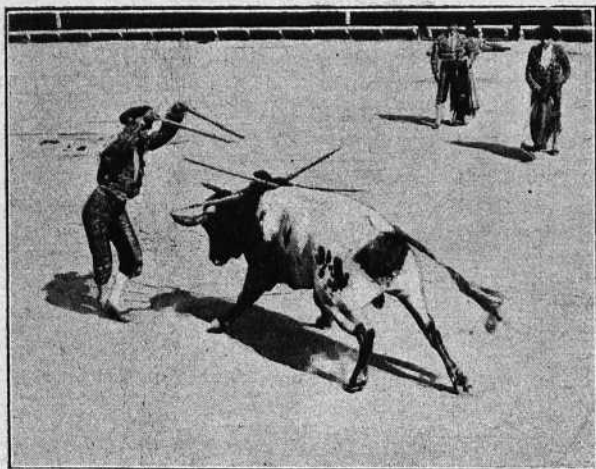
Or, que voyons-nous aujourd'hui en général ? Tout le contraire de ce que l'art taurin commande. Une longue préparation par les odieux *capotazos* des peones qui rendent là un mauvais service au banderillero, ainsi qu'au matador ; ces derniers auront, devant eux, un adversaire brisé sans doute, mais qui saura trop, beaucoup trop. Le toro désarme, se défend, coupe le voyage, et... tue.

Guerrita avait appris à se passer de la cape. Il avait rénové la suerte, lui infusant une vigueur nouvelle par une méthode rationnelle, audacieuse et qui rompait avec la vieille routine. Mais les toreros « nouveau jeu » n'ont gardé de l'admirable enseignement du maître illustre que les *monadas*, sans cesser pour cela d'avoir recours aux capes des peones. Sentent-ils la faiblesse de leurs jambes brisées par les plaisirs ou non entraînées dans les marches ? Autrefois, les toreros voyageaient souvent à pied ; mais aujourd'hui, la vie s'est amollie, on ne s'entraîne plus et... les trains vont si vite. Est-ce défaut de courage ou de science ? Non, car ce serait calomnier les vieux toreros des grandes cuadrillas. Ils savent, mais l'âge rend prudent, et le naturel humain tend toujours à éviter les choses difficiles où la volonté tient la plus grande place.

Que fait donc le matador qui se tient toujours au milieu

du redondel pendant la suerte des banderilles ? Il croit avoir tout fait lorsqu'il a donné un petit conseil et sauvé un banderillero en mauvaise posture ; son rôle est plus important cependant. Un peon quelconque peut conseiller un collègue et être à son *quite*.

Mais ce n'est pas pour rien qu'on fait appel à l'autorité du matador. Seul, il a et doit avoir assez de prestige pour en imposer à ses subordonnés, diriger, surveiller et activer la suerte de banderilles.



COCHERITO DE BILBAO BÂNDERILLANT DE FRENTE

Seul, ce matador peut ordonner le changement de tour, suivant l'état du toro, entre les banderilleros gauchers ou droitiers. Seul, il peut faire retirer à l'estribo le torero qui a démontré son ignorance ou son manque de hardiesse par des fausses sorties répétées. Le grand *Francisco Montès* dit un jour, à son disciple de prédilection, le célèbre *José Redondo (Chiclanero)*, qui passa deux fois devant la tête du bicho sans mettre les bras : « Mon garçon, retirez-vous à la barrière pour apprendre comment banderillent les autres ». Voilà un bel exemple !

Enfin, la rapidité ne sera obtenue que si le banderillero fait montre d'intelligence en ne s'obstinant pas à exécuter

une suerte favorite ou coutumière avec un toro qui la rend impossible. Il n'a que l'embarras du choix entre les diverses suertes. Et ces dernières sont assez nombreuses pour permettre de *banderiller dans tous les terrains*. Il ne convient pas à un petit banderillero de s'éterniser dans une préparation, dite artistique. On laisse ce privilège à des hommes comme *Fuents* et *Bombita*, qui savent ce qu'ils font et le font à point.

La modestie, l'étude, la persévérance, permettent aux jeunes de devenir plus tard les émules de ces grands banderilleros qui eurent nom *Gordito*, *Lagartijo*, *Cara-Ancha*, *El Gallo*, *Guerrita*, *Armillá*, *Regaterín*, *Pablo Herraiz*...

« Ne forçons point notre talent, nous ne ferions rien avec grâce », a dit le bon La Fontaine.

Vite et bien, telle est la maxime qui résume les devoirs du banderillero.

CHAPITRE IX

Considérations Générales

*Suertes diverses de Banderilles
Banderilleros célèbres*

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

La banderille est constituée par un bâtonnet mince et long, en bois dur, orné de papier, terminé par une pointe en forme d'hameçon.

Les banderilles ordinaires mesurent de 0 m. 65 à 0 m. 70, non compris la pointe qui a six centimètres environ.

Les banderilles plus courtes sont employées par les toreros qui désirent faire valoir un talent spécial : ce sont les banderilles de *à cuarta*, spécialité du fameux matador *Chicorro*, et aujourd'hui du diestro *Mazzantinito*.

Elles se placent par paires. Généralement, trois ou quatre paires suffisent, mais le président est libre d'en faire placer un nombre moindre ou plus élevé, *suivant l'état de fatigue ou de vigueur* du bicho. C'est un principe souvent oublié.

Deux banderilleros sont désignés pour remplir cet office. Ils alternent entre eux. Après trois essais sans clouer, le second banderillero tente la suerte. Mais on doit, autant que possible, éviter les *fausses sorties*, qui apprennent trop aux toros, et qui dénotent généralement peu de décision ou de savoir de la part des banderilleros.

On ne place que très rarement les banderilles *en silla* (sur la chaise), ou bien avec un homme *entre les jambes*. Cela sort du domaine de la *tauromaquia de verdad*, purement scientifique et artistique. On ne voit accomplir ces prouesses vaines que dans les *novilladas*, en France. Cocherito et Mazzantinito placent souvent les banderilles en en tenant deux paires dans chaque main : cela ne signifie pas grand'chose.

On appelle *mettre les bras* (*meter los brazos*), lever les bras au-dessus des cornes au centre de la suerte, approcher les mains l'une contre l'autre et diriger les *palos* vers le *morillo*, où elles doivent être posées aussi resserrées que possible sur la bosse caractéristique du cou, en arrière des piques et en avant du *sitio* de l'estocade.

Quand le toro n'a pas reçu le nombre réglementaire de piques (trois), on lui place les banderilles à feu (*de fuego*), afin de l'animer davantage. Ce fait constitue un déshonneur pour le *ganadero* et s'appelle *quemar la divisa* (brûler les couleurs du propriétaire).

A titre documentaire, il nous reste à dire qu'au moment où la tauromachie espagnole prit la note et la tournure qu'on lui voit aujourd'hui, les *azagayas*, ou banderilles d'alors, se plaçaient une par une et à l'aide d'une cape. Certains attribuent au licencié *Falcès*, la création des banderilles par paires ; d'autres, assurent que *Juan Romero* fut le premier à exécuter la suerte en clouant les harpons deux par deux et sans manteau.

SUERTES DIVERSES

AL CUARTEO (au quart de cercle). — C'est la suerte la plus usitée. Pour l'exécuter, le banderillero se place face à la brute, à une distance appropriée à ses conditions et appelle l'attention du toro en frappant du pied ou en l'appelant. Dès que le toro a été *cuadré* par les mouvements du corps ou des fuseaux du torero, ce dernier s'élanche sur l'animal en décrivant une courbe qui va se rapprochant de plus en plus de la tête de l'adversaire.

Arrivé à *jurisdiccion*, le banderillero cite fortement, tout en continuant à courir ; le toro s'élanche sur lui et à l'instant où il baisse la tête pour frapper, l'homme met les bras et s'échappe du centre de la suerte en fuyant vers l'arrière-train.

DE FRENTE (de front). — Lorsque le banderillero va droit au toro, à petits pas, et décrit le cuarteo de très près (*cuarteando en la cabeza*), sortant quasi par la face par un *quiebro de ceinture*, — sorte de flexion rapide de la taille, — la suerte prend le nom de *banderillas de frente* (de front).

Cette façon de poser les palos, n'est, en somme, qu'une fort belle variante de cuarteo. Elle fut inventée par le célèbre banderillero gaditan Juan Martinez, *El Raton*.

AL SESGO (de biais). — Quand un toro se fixe obstinément aux barrières, un peon placé derrière les planches l'oblige à fixer son attention sur la cape pendante. Le banderillero d'office longe rapidement *las tablas* et agit comme s'il exécutait un cuarteo en travers. Lorsque le bicho a la tête et le corps placés perpendiculairement à la *talanchera*, la suerte est dite *entre sesgo y media-vuelta* (de biais et au demi-tour). *Pablo Herraiz* se tailla de beaux succès dans cette difficile suerte, ainsi que *Mogino*, banderillero de Guerrita.

Si le toro a l'arrière-train appuyé à la barricade (*aconchado*), certains donnent à la suerte al sesgo ainsi exécutée, le nom de *banderillas au volapié* ou *al trascuerno*,

ou à *la carrera*. Nous n'en voyons pas le besoin. Aussi bien ces expressions ne sont-elles employées que dans certains traités taurins très rares.

DE PODER A PODER OU AL ENCUENTRO. — Lorsque le torero s'est élançé pour faire le cuarteo et qu'à l'improviste le toro part sur lui, la suerte est dite à *la rencontre* ou de *puissance à puissance*. Cette suerte est méritoire parce qu'elle est imprévue et prouve la sérénité du torero que l'inattendu ne désoriente pas. Elle se remarque surtout quand le toro engendre son voyage de loin et que l'animal a beaucoup de jambes.

AL RELANCE. — Lorsqu'un torero banderille immédiatement après un autre, la suerte est dite *al relance* (au relancé), ou *aprovechando* (en profilant). Il convient d'employer le relancé avec les toros longs à cuadrer, pour être banderillés, et lorsqu'il est urgent de précipiter le tercio.

A TORO CORRIDO. — Pendant que le toro court après le manteau d'un capeador, le banderillero détourne le voyage en l'appelant ; le toro se déplaçant vers lui, il saisit le moment pour mettre les bras. Cette suerte est encore dénommée ainsi : à *vuelvé de capote* (au tour de cape ou à l'aide d'un manteau), ou bien encore : *cortando el viaje* (coupant le voyage).

Comme la précédente, cette suerte est conseillée pour les toros longs à préparer, ou de *sentido* (de flair), ou coupant le terrain, ou bien encore fuyards.

AL RECORTE. — Le banderillero court vers le toro placé en travers vers le milieu du cirque et manœuvre de façon à se laisser dépasser par les cornes ; alors seulement, il met les bras. Le *razet* fait par nos banderilleros français donne une vague idée du véritable *recorte* aux banderilles.

Il ne faut pas confondre cette suerte avec les banderilles de *sobaquillo* ; dans celles-ci, pour une cause quelconque et involontaire, les cornes ont bien dépassé l'homme ; mais celui-ci, pour éviter la *cogida* (prise), pose les bâtons

par-dessous les bras, au petit bonheur, sans regarder le plus souvent.

Il ne faut pas non plus confondre la suerte *al recorte* avec la suerte *à toro pasado* (à toro passé) : cette dernière est employée avec un toro fuyard ; le banderillero se met un peu en dehors du chemin de *querencia* et accroche les fuseaux lors du passage du fauve ; il évite ainsi les fausses sorties à craindre avec les *toros huidos* (fuyards).

Du reste, ce qui caractérise bien le *recorte*, c'est la position du corps du torero et sa façon de mettre les bras : en effet, pour exécuter cette suerte, il faut que le banderillero touche presque les côtes du toro et que ce dernier se place de lui-même les palitroques, en donnant son coup de tête. Cette suerte est très difficile.

CAMBIANDO LOS TERRENOS (en changeant les terrains). — Lorsque le banderillero est parti pour le cuarteo, du côté droit, par exemple, et que le toro lui coupe brusquement la sortie, il doit passer du côté gauche pour *parear*, en se détournant vivement. (Voir chapitre suivant).

Certains appellent « à terrenos cambiados », la suerte dans laquelle le diestro, au lieu de sortir dans son terrain, vers les barricades, sort dans celui du toro, vers les *medios*.

BANDERILLAS GALLEANDO. — L'invention de cette suerte est due à *Guerrita*. Voici comment l'immortel diestro accomplissait cette magnifique pose : il se laissait poursuivre par le toro dont il retardait la course par des zigzags ; puis, se retournant brusquement, il plaçait les bois enquirlandés en évitant les cornes par une flexion de corps ; ou bien, l'incomparable banderillero posant sur le frontal du fauve des jouets puérils, décrivait une courbe gracieuse en reculant, et dans une sorte de *quiebro* accrochait les javelots. Pour exécuter cette suerte, il faut un toro franc et de peu de facultés.

A MEDIA VUELTA (au demi-tour). — Lorsque le toro coupe le terrain ou se tient *en défense* (c'est-à-dire levant la

tête et désarmant pour protéger son cou), on emploie la suerte ci-après décrite : pendant que le cornupète fixe une cape ou un autre objet, le banderillero se place derrière lui à dix ou quinze pas ; il s'élançe sur le toro à toute vitesse, le cite, et au moment où le bicho se retourne pour frapper, le corps encore tordu, le torero met les palitroques et s'enfuit. On voit que le toro, quoique pris par surprise, porte son coup de tête, et que le banderillero lui laisse les fuseaux de face.

*
**

Les suertes décrites jusqu'ici nous ont montré que le banderillero partait sur le toro quasi immobile, ou bien que les deux adversaires allaient à la rencontre l'un de l'autre. Il nous reste à parler des suertes dans lesquelles le torero *attend de pied ferme* le fauve fonçant sur lui.

AL TOPA CARNERO. — Les écrivains tauromachiques ne sont pas d'accord dans l'explication exacte de cette suerte. Nous référant au traité qui fait le plus autorité dans le monde taurin, c'est-à-dire à la « *Tauromaquia de Guerita* » nous dirons :

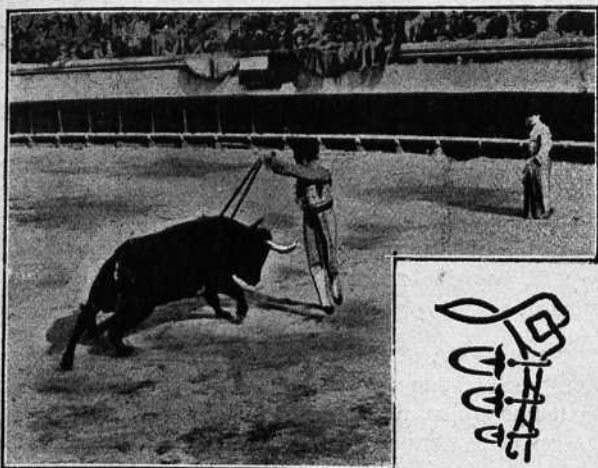
Le banderillero se place en face du toro, le cite et l'attend de pied ferme. A jurisdicción, « *ya por medio de un quiebro con el cuerpo o dando un paso atras con el pié que el crea mas seguro, se saldra del embroque y cuadrándose con la res metera los brazos y dara a la suerte un remate seguro, quedando inmovil en el mismo sitio, observando el viaje del animal* ». Voici la traduction littérale de ce texte :

« Soit au moyen d'une flexion du corps ou en faisant un pas en arrière avec le pied qu'il croira le plus sûr ; il sortira de l'entre-cornes et se cadrant avec la bête, il mettra le bras et donnera à la suerte une fin assurée, en restant immobile au même endroit, observant le voyage de l'animal ».

Cette suerte ne doit être tentée qu'avec les toros francs, ou bien quand on a dessiné la feinte du *cambio* trop tôt.

Regaterin s'était fait une spécialité de cette difficile pose de palos.

AL QUIEBRO. — Le banderillero attend le toro de pied ferme, talons joints. A *jurisdiccion*, il incline le haut du corps et les bras sur un côté. Quand le toro frappe, l'homme se redresse rapidement, place les banderilles



BARQUERO « SORTANT DE BANDERILLER AU CUARTEO »

cependant que l'animal leurré et emporté par l'élan, passe sur le flanc du lidiador.

Cette suerte est due à Antonio Carmona (*Gordito*). Ce célèbre matador, qui banderillait de magistrale façon, créa le quiebro tel qu'il est décrit ci-dessus en 1858 (1).

Certains prétendent qu'un obscur torero *Antonio Escamilla* aurait exécuté cette suerte avant *Gordito*, le 7 juillet 1839, à San Luis de Potosi (Pérou).

Pour notre part, nous n'avons jamais vu, ni connu personne qui ait exécuté le quiebro de cette façon, c'est-à-dire

(1) Ceux qui ont vu *Gordito* banderiller les pieds dans un chapeau ou dans un *aro* (cercle en fer) disent qu'à *jurisdiccion*, il sortait un pied et le remettait ensuite dans le chapeau ou le cercle, dès que le toro était passé. De même pour *Lagartijo* quand il banderillait les pieds sur un mouchoir.

sans mouvoir les pieds, unis pendant toute la durée de la suerte.

Fuentès et *Gordito* (ce dernier vit encore), sont entrés en discussion à ce sujet, le premier prétendant qu'il était impossible de faire le *quiebro* sans disjoindre les pieds, le second soutenant au contraire, que cela pouvait parfaitement s'exécuter ainsi.

On expérimenta la chose et *Gordito* fut obligé de convenir qu'il fallait bien un peu séparer les pieds pour indiquer la sortie et garder l'équilibre ; d'autre part, *Fuentès* convint à son tour que les pieds pouvaient rester cloués au sol et qu'il n'était pas utile de les disjoindre beaucoup.

Cette suerte est en tous cas rarissime. Elle exige un concours de circonstances telles, que nous ne la croyons possible qu'avec un toro *sencillo* et regagnant sa *querencia*, ce qui en diminue bien le mérite.

La suerte, proche parente de celle-ci, est la suivante : *al cambio*, appelée aussi *al quiebro* par certains, indifféremment.

AL CAMBIO. — On attend l'animal de pied ferme. A jurisdiction, on marque le *quiebro* (flexion de ceinture), en même temps qu'on disjoint le *piéd* gauche ou droit suivant la sortie à donner au toro. Le toro dévie de sa direction primitive, cherchant à frapper le buste incliné sur le côté, mais l'homme se relève brusquement, rejoint les pieds et cloue les palos, ayant ainsi donné le *change* à l'animal, d'où le nom donné à la suerte. Les matadors *Mazzantinito* et *Quinito* se sont fait remarquer de nos jours, dans cette suerte.

CAMBIO DE FUENTES. — Avec les bichos lents à s'élancer, *Fuentès* a trouvé le moyen d'exécuter le *cambio*. Il appelle l'attention du cornupète, court droit sur lui, s'arrête brusquement à courte distance et *parea*, comme il est expliqué ci-dessus. Cette suerte est d'un grand effet sur les toros *tardos* et fait toujours sensation sur le public.

Le *cambio* peut s'exécuter avec tous les toros *faciles* ou *difficiles*. Avec ces derniers, il faut agir prestement, dessiner le *cambio* de très près et sortir à toute vitesse pendant qu'un capeador détournera l'attaque.

BANDERILLAS EN SILIA (sur la chaise). — Le torero, assis sur une chaise, attend le toro. A jurisdiction, il incline le corps à droite ou à gauche pour marquer la sortie du toro, et au moment où celui-ci humilie, il se lève et se jette de côté tout en posant les *rehiletas*. L'animal donne son coup sur la chaise. C'est, en somme, une autre espèce de cambio. *Carita*, *Canario* et *Chufero*, novilleros ayant beaucoup toréé en France, se sont distingués dans ce jeu. *Gordito*, l'inventeur du quiebro, est également le premier auteur de cette suerte.

BANDERILLAR CON HOMBRE ENTRE LAS PIERNAS (Banderiller, un homme étant couché entre les jambes du rehiletero). — Le banderillero exécute le cambio après avoir recommandé au torero placé entre ses pieds la plus grande immobilité. Suerte très dangereuse, exécutée par *Lagartijo*, dans ses jeunes années, et que nous avons vu exécuter par le novillero *Mefralla*, son peon *Lagrimita* étendu sur le sol entre ses pieds.

BANDERILLEROS CÉLÈBRES

L'art de placer les banderilles est de date assez récente. Il dérive du *rejoneo*, ou suerte qui consistait à placer, à cheval, de longs bâtons ornés diversement, sur le garrot du toro. *Juan Romero* en a régularisé l'emploi. Les trois premières suertes connues sont : le *cuarteo*, les banderilles de pied ferme ou à *topa carnero*, et la *media vuelta*. A l'époque de *Montès*, la pose *al recorte* fut inventée et le grand maître lui donna le surnom de *non plus ultra*. *Gordito* inventa en 1858, le quiebro debout et sur la chaise et enfin *Guerrita*, les paires à toro galleando. Entre temps, les principales suertes avaient subi de légères variantes et les recours avaient été trouvés contre les cornupètes difficiles à orner.

Il faut arriver à l'époque de *Lagartijo* et de *Frascuolo* pour trouver d'excellents *banderilleros*, doublés de bons

peones de brega. En dehors des matadors cités comme banderilleros réputés, il convient de donner les noms de ceux qui, subalternes, se sont fait remarquer par leurs maîtresses qualités : *Gregorio Jordan*, José Antonio Calderon (*Capita*), le fameux peon, bras droit du grand Montès; *El Raton*, *Muniz Matias* ; *Nicolas Fuertes (El Pollo)*, tué en plaza de Valence ; *Mateo Lopez*, *Saturnino Frutos*, *Remigio Frutos*, frère du précédent ; *Armilla* ; *Bienvenida*, père du matador de cartel de ce nom ; *Pablo Herraiz*, qui devint matador d'alternative ; *Ostion* ; *Mariano Anton* ; *Regaterin* ; les 2 *Cuco* ; *Galea* ; les 2 *Regatero* ; *Primito* ; *Mogino* ; *Almendro* ; *Valencia* ; *Antolin* ; *Juan Molina* ; *Tomas Mazzantini* ; *Pulguita* ; *Currinche* ; *Antonio Guerra*, frère de Rafael Guerra ; *Cerrajillas*.

Les meilleurs banderilleros en activité sont : *Blanquito*, *Patatero*, *Moyano*, *Barquero*, *Morenito*, *Angelillo*, *Blanquet*, *Pulga de Triana*, *Americano*, *Camara*, *Rodas*, *Pala*, *Cantimplas*, *Pinturas*, *Balbastre*, *Moreno Ide Valencia*, *Aranquito*, *Vito*, *Armillita*, *Conejito-Chico*, etc..

Presque tous sont, en même temps, d'excellents *peones de brega*.

* *
* *

Les matadors disparus qui se sont fait remarquer par leur manière de placer les banderilles sont : *Gordito*, *Chicorro*, *Lagartijo I^{er}*, *Guerrita*, déjà cités, *Cara-Ancha* et *El Gallo*.

De nos jours, outre les espadas nommés d'autre part, on se plaît à reconnaître comme excellents banderilleros : *R. Bombita*, *Bienvenida*, *Saleri*, *Gallito*, *Gaona*, *Machaquito*...

CHAPITRE X

Banderillas cambiando los terrenos

La Suppression des Banderilles à feu

BANDERILLAS CAMBIANDO LOS TERREROS

Le deuxième tercio de la corrida, est un tercio très varié dans les « Traités de tauromachie », mais bien monotone si l'on en juge par ce qu'on en voit.

Il semble que le *cuarteo* soit la seule suerte connue des banderilleros ou la seule qui leur soit permise.

Quand le toro est tant soit peu difficile, vite, ils ont recours à la *media-vuelta*. Et c'est tout...

Quelques matadors ont, ces dernières années, mis en honneur le *cambio*. Heureusement, car sans cette suerte, le second tercio était bien sur le point de nous servir d'entr'acte propice au sommeil, entre la pique et l'épée.

Les causes de la monotonie actuelle de la deuxième partie de la course peuvent être imputées aux matadors. Ces derniers, dans l'impatience de saisir les *avios de matar*, ont exercé si peu de temps le métier de banderillero qu'ils ne le connaissent qu'imparfaitement : par suite, ils sont incapables d'imposer à leurs subordonnés la suerte répondant aux conditions de la bête.

D'autre part, certains diestros préfèrent voir leurs sous-ordres se confiner dans des suertes communes, afin de se distinguer quand ils poseront eux-mêmes les fuseaux enrubannés.

Il serait facile cependant aux banderilleros, sans porter ombrage au chef, de varier leur jeu et d'attirer ainsi sur eux l'attention des *aficionados*, aujourd'hui lassés du jeu si gracieux des *palitroques*.

Je prends un exemple :

Voici un toro qui *coupe le terrain*. Le torero s'en est aperçu, soit dans un capotazo, soit dans la poursuite d'un camarade cherchant un refuge derrière la talanquère.

Dans ces conditions, le cuarteo est quasi impossible. Va-t-il *parear* au demi-tour ? Cette suerte est la dernière à tenter par un torero vaillant et intelligent. Elle produit toujours mauvais effet, car il y a presque toujours possibilité d'attaquer le toro de face. (Bien entendu, il ne peut être question ici que des toros *neufs* des corridas espagnoles).

Le banderillero va-t-il passer plusieurs fois sans piquer, en courant le risque de se voir couper toute retraite ? Les *fausses sorties* prouvent peu en faveur du banderillero et décomposent, au surplus, le toro.

Quelle est donc la suerte la plus appropriée avec cette catégorie de toro ?

Les banderilles en changeant les terrains, *cambiando los terrenos*, appelées aussi en changeant le voyage, *cambiando el viaje*.

Voici comment elle s'exécute :

Le torero, ayant fixé sur lui l'attention du bicho, marche ou court sur lui comme pour exécuter le cuarteo à droite de l'animal. Ce dernier s'élance pour couper le voyage à l'homme. Mais, à *jurisdiccion*, le banderillero passe vivement sur la gauche du fauve ayant ainsi changé les terrains ; il cloue le bâtonnets et sort prestement de suerte.

Le changement de suerte doit être très rapide, car une demi-seconde d'hésitation peut amener la *cogida*.

En conséquence, le premier élan du torero doit être *modéré*, afin qu'il puisse réagir facilement et tromper le toro par un changement d'itinéraire.

- Aucun peon ne se tiendra sur les flancs de l'animal, surtout à gauche (1), mais un capeador marchera à courte distance derrière le banderillero de service, pour mettre la cape après le cambio de terrenos.

Si le toro est acculé aux barrières, le faire avancer de quelques pas avant de tenter la suerte.

Il ne faut pas confondre les banderilles *cambiando los terrenos* avec le cambio ordinaire, ou le cambio style Fuentès, décrits plus haut.

LA SUPPRESSION DES BANDERILLES A FEU

Que le but de la suerte de banderilles soit d'*aplomar*, de châtier, de corriger davantage le toro ou de lui régler son coup de tête pour que l'on puisse mieux pratiquer la suerte de matar, ou que l'on banderille simplement pour augmenter la variété du spectacle, il ne peut être question d'abolir le second tercio, mais seulement de le restaurer, ou, si l'on préfère, de le rénover.

Mais nous sommes d'avis que l'on peut très bien, sans inconvénient, supprimer les banderilles à feu qui, si elles excitent quelquefois le toro mou ou dépourvu des qualités de bravoure de sa race, plus souvent l'agacent, le tarabustent, le préoccupent, le décomposent complètement. Elles rendent dès lors le travail du diestro extrêmement laborieux, décousu, difficile. Elles ne fixent pas l'animal, en suerte et n'ont pas plus d'action sur la tête que les banderilles froides.

L'excitation des « banderilles de fuego », n'est d'ailleurs que factice et momentanée. C'est la goutte de rhum que l'on donne au criminel, au malade, au lâche, pour l'étour-

(1) Cette circonstance a causé ma malheureuse *cornada* du 14 Juillet 1899, à Nîmes. Un peon n'ayant pas compris la suerte que j'exécutais interposa dans un bon but sa cape pour faire le *quite*, mais le toro revint involontairement dans mon terrain changé et je subis une grave *cogida*. — (Note de l'auteur).

dir ou lui donner un peu de courage, courage qui tombe vite.

Les banderilles à feu ne changent pas le bœuf peureux en toro brave. Au contraire, elles affolent l'animal et augmentent sa douleur sans nécessité. Les bonds de la bête sont désordonnés ; ses attaques incohérentes. Elles ne sauraient remplacer les coups de pique.

D'autre part, l'artifice qu'elles contiennent constitue un véritable danger pour l'homme qui les emploie. Nous avons vu un torero et un arenero blessés à la jambe par une banderille tombée à terre et filant sur le sable comme une fusée. Le banderillero est d'ailleurs obligé de s'en méfier autant que des cornes, de les tenir d'une certaine manière, la pointe toujours en bas. Elles sont lourdes, encombrantes, plus volumineuses que les autres. De ces inconvénients, il résulte qu'elles sont le plus souvent ratées, piquées au mauvais endroit, de *sobaquillo*, au petit bonheur. L'odeur de la poudre et de la chair grillée, enfin la fumée, incommode les gens rapprochés.

Les banderilles à feu sont un procédé moins barbare peut-être, moins dispendieux que les chiens de proie (perros de presa, bull-dogs rags), qu'elles ont remplacé il y a plus de trente ans, dans la plupart des plazas. Mais elles n'en constituent pas moins une cruauté inutile, nuisible, inesthétique, sauf pour les profanes qui, après avoir pris plaisir à ce feu d'artifice, nous en font grief ensuite, avec leur habituelle mauvaise foi et leur bêtise.

La suppression des banderilles à feu s'impose, et nous ne comprenons pas pourquoi elles ont duré si longtemps. La tradition ne perdra rien à l'abandon de ce procédé sauvage qui ne signifie rien, même moralement, les éleveurs de toros de notre époque se moquant de voir « brûler leur devise... » en parodie.

Puisque nous admettons qu'une pique est insuffisante pour régler la tête et fixer les pieds du toro, et que les banderilles ne peuvent à elles seules remplacer la suerte de vara, nous aboutissons à la modification de l'article 41 du règlement du 14 février 1880 qui régit la plaza de Madrid et la plupart des plazas. Celui-ci devrait, à notre avis, être remplacé par l'article suivant :

« Tout toro qui ne recevra pas au moins trois piques, « en toutes règles », sera retiré au corral et remplacé aux frais du ganadero ».

Ce fait constituerait un blâme moral pour le fournisseur du toro, qui, en outre, se verrait surtout dans l'obligation de soigner ses « tientas », pour éviter des désagréments futurs... pour sa caisse.

Le public et l'Art gagneraient à cette innovation que je sou mets à l'appréciation de mes confrères de la presse espagnole et de la presse taurine française, et que je serais heureux de voir discuter *en pro o en contra*.

Une campagne serait à mener pour l'abolition de ces engins qui ne remplissent ni leur but primitif — diversité du spectacle — ni leur but actuel — *castigo*.

La corrida gagnera en beauté, en noblesse et en intelligence au rejet de ces armes de torture stupide et nuisible.

CHAPITRE XI

Dernier Tercio : LA MORT

Muleta. — Épée

LA MULETA

Son rôle

Le drame poignant de la corrida se termine théoriquement par la mort du toro. Nous sommes au dernier tiers (*ultimo tercio*), occupé par les *faenas de muleta* et les diverses estocades.

Francisco Romero fut le premier qui tua le toro de face, avec une épée et une muleta ; mais le célèbre matador ne se servit de la muleta que pour donner la sortie au toro en portant le coup d'estoc.

Or, depuis 1726, le toreo a fait beaucoup de progrès et l'usage de la muleta ne s'est pas borné à celui de son inventeur. Nous avons vu que la pique et les banderilles préparaient le toro à la mort ; mais le résultat de ces suertes est parfois *insuffisant* ou bien *contraire* au but

poursuivi, soit que le châtement n'ait pas été proportionné aux facultés de la brute, soit que picadors, banderilleros, peones, espadas, aient, par de mauvaises suertes, donné du vice à la bête. La muleta doit donc préparer le toro à la mort précisément par l'enlèvement de ces défauts. Citons le passage suivant de la brochure écrite par le distingué aficionado « Nemo » sur *Guerrita*, passage qui peint pittoresquement ce que doit être une faena véritable :

« L'acte du matador, à la phase finale du combat, est « difficile. Il doit toujours, avec la muleta, préparer son « adversaire à recevoir le coup d'estoc.

« Y a-t-il un diestro qui possède, plus que Guerrita, ce « coup d'œil rapide qui juge le toro et saisit, en un éclair, « le travail lui convenant ?

« Selon les conditions de la bête, sa conformation physique, le trasteo de muleta du cordouan sera plus ou « moins mobile, mais ne sera jamais contraire à l'état du « toro.

« Quand le chiffon rouge voltige dans les mains de « Rafaël, on comprend aussitôt combien une muleta est « précieuse et efficace et à quel point elle est la compagne « fidèle de l'épée !

« Ce morceau de drap est animé ; il semble avoir des « yeux, une intelligence, une âme !

« Il caresse, il plaisante, il excite, il trompe, il étourdit, « il châtie, et il... tue !

« Selon le caractère de la brute, le travail sera brillant « ou sévère, bref ou laborieux ; mais il ne perdra jamais « de son cachet artistique.

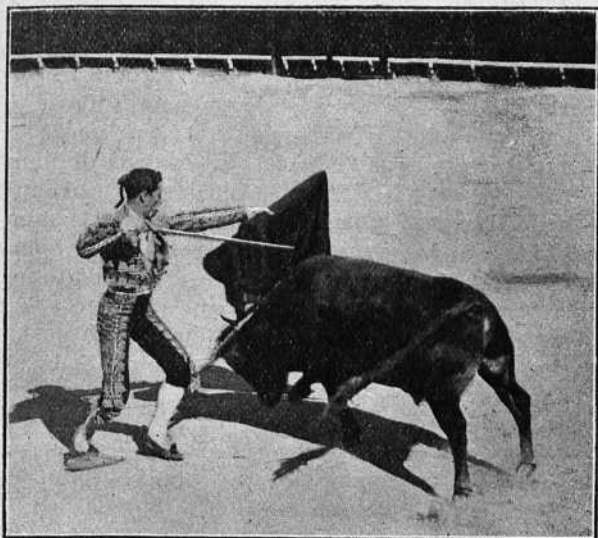
« La muleta de Guerrita, c'est un talisman dans l'arène ! « Elle hypnotise les toros braves, elle assouplit ceux qui « sont forts de tête, elle assujettit les bichos fuyards, elle « donne du courage aux poltrons, elle infuse de la vigueur « aux fauves épuisés par la pique, elle aide à se débarrasser des mauvais plaisants (*guasones*).

« Discuter Guerrita à la suprême suerte, c'est nier « l'efficacité du toréo ! Nous ne craignons pas d'affirmer « hautement, que c'est dans le corps à corps final, que « Guerrita s'impose aux foules ! C'est en corrigeant une « brute de ses défauts, en se jouant d'elle, que le célèbre

« maëstro démontre sa science extraordinaire, son infail-
« lible jugement, ses prodigieuses facultés !

« Que son travail soit un travail de *fantaisie*, de *châti-*
« *ment* ou de *défensive*, il se rapporte merveilleusement
« aux conditions des encornés et les transforme totale-
« ment ! »

Comme tout cela est bien dit, n'est-ce pas ? Nous ajou-
terons plus prosaïquement : la muleta est destinée, en



ANTONIO FUENTES EXÉCUTANT UNE PASSE HAUTE AIDÉE

outre, à faire baisser la tête aux toros qui la tiennent encore trop élevée, après le *castigo* des piques et des banderilles, à faire lever la tête aux bichos qui humilient par trop, à découvrir le garrot pour porter le coup d'épée, à corriger les coups de tête des *cornupetos*, qui accrochent exagérément à droite ou à gauche.

Enfin, la muleta sert à régler la position des pieds du toro. En effet, au moment où le diestro va porter l'estocade, il faut que les pieds de devant du toro, soient sur la

même ligne (et si possible, ceux de derrière), cela pour deux motifs :

1° Au volapié, le matador conserve l'*avantage* sur le toro qui ne peut pas préparer son élan par l'avancée d'une patte.

2° Au recibir, le diestro peut mieux *mesurer* son coup.

En résumé, la muleta a trois fins :

A) Préparer le toro par le réglage de la tête (*ahormar la cabeza*) ;

B) Arrêter le toro avant de lui donner l'estocade par le réglage de la position des jambes : ce qui s'appelle « cadrer » ou *cuadrar*.

C) Détourner sur le drapelet rouge le coup de corne de l'animal quand le matador s'engage pour frapper, ce qui s'appelle *indiquer la sortie*, ou faire le *quiebro de muleta*.

La muleta est ce qu'il y a de plus beau et de plus difficile dans la corrida. C'est à son maniement que l'on reconnaît plus particulièrement la science et le sang-froid du matador. A ce moment, ce n'est point de la folle témérité, ni du clinquant inutile que le torero doit montrer. C'est un combat froid et raisonné que l'homme a à soutenir contre un fauve, sans doute fatigué, mais quelquefois réservant ses jambes pour l'instant propice, et la plupart du temps, rusé et fourbe.

A ce sujet, nous renouvelons nos protestations contre certains écrivains taurins français, qui ont écrit que la muleta était faite, comme la pique, pour « éreinter » le toro. Cette hérésie démontrerait que la brute n'est plus qu'un matelas, dans lequel s'escrimerait l'espada dont le rôle serait ainsi singulièrement avili.

Nous croyons avoir fait justice, dans ces considérations générales un peu longues sur la muleta, de ces allégations erronées émises sous la foi de traductions inexactes ou écloses sous la plume d'*aficionados* peu compétents.

* * *

Nous verrons dans l'exposé théorique des passes, celles qui conviennent le mieux au caractère et à l'état d'âme du toro. Mais avant de passer à la description, il convient

de dire que le *trasteo de muleta* doit être fait *de près*, en remuant les jambes le *moins possible* et sans *aucun secours* de peonage. Un *trasteo* exécuté par un matador seul, les pieds cloués au sol, sans perdre du terrain, bien approprié, bref et complet est le *summum* à rechercher.

Cela ne sera cependant pas toujours possible avec un animal cherchant l'homme, un toro fuyard, éperdu, ou lorsque le vent soufflera en tempête. C'est à l'aficionado à discerner si le matador peut alléguer de bonnes raisons, pour exécuter une *brega movida* (travail mobile), ou pour faire appel à la cape d'un collègue, ou de deux peones au maximum.

*
**

Terminons par cette citation de l'intéressant traité *Corridos de toros*, écrit par l'excellent aficionado qu'est Daniel Caldine, citation qui résume bien notre article sur la muleta :

« Le rôle principal de la muleta est de préparer le toro
« et de le conduire de telle façon, que l'estocade résulte
« bien. Etant de tous les « engaños » (leurre), le plus
« petit, le plus maniable et en même temps le plus voyant,
« elle sera mieux qu'aucun, capable de fixer, de préciser
« l'attention de l'animal. Le matador qui la manie conve-
« nablement peut, grâce à elle, diriger le fauve, le faire
« tourner à son gré, l'obliger à présenter bien la tête et à
« placer bien le cou, le contraindre à se mettre d'aplomb
« pour le coup final... »

Dans les considérations générales sur la muleta, nous avons apprécié le triple but classique qu'elle se propose : *régler la tête du toro ; régler les jambes ; indiquer la sortie à l'instant suprême.*

Ceci est insuffisant pour l'aficionado. Il faut qu'il connaisse encore le but de *chacune* des passes de muleta. Tout en décrivant succinctement chaque suerte, nous en donnerons l'origine qui permettra de mieux en comprendre le besoin de création, et l'usage parfaitement défini dans chaque cas particulier du tempérament du fauve.

*
**

Mais notre but ne serait pas atteint, si nous parlions au nom d'un principe infaillible. Nous nions le dogme tauro-machique, parce que le toreo n'est pas une science révélée. Nous n'essayons pas d'imposer notre point de vue. Nous voulons, au contraire, entrer en discussion, afin de voir où est la lumière, discussion courtoise, certes, où, à côté de l'autorité des sommités taurines — *toreros et revisteros* — nous ferons entrer notre opinion basée sur la saine et claire logique, le raisonnement et l'expérience.

CHAPITRE XII

LES PASSES DE MULETA

La Naturelle et ses dérivées

LES DIVERSES PASSES DE MULETA

LA PASSE NATURELLE (PASE NATURAL OU REGULAR)

Exécution : Le matador tient la muleta de la main gauche, l'épée dans la droite. Le corps cambré, les pieds unis, le milieu de la poitrine face au piton ou à la pala gauche du toro, le torero cite. A *jurisdicción*, il *tend la suerte*, c'est-à-dire qu'il approche la muleta de la tête de l'animal et avance un peu la jambe droite. Ensuite, le diestro *charge* la suerte, en imprimant aux pieds un mouvement de rotation en arrière, et au bras gauche un large et magnifique mouvement en arrière : il laisse ainsi déployer dans toute son ampleur le rouge drapelet, devant lequel le bicho défile. La suerte est *consommée* au moment où la bête abandonne l'étoffe qui retombe alors en plis naturels. Le toro ayant alors décrit un arc de cercle très doux, est encore frais, sa tête et son corps sont dans la position rationnelle, et ses yeux n'ont pas perdu de vue l'adver-

saire. C'est ce qui constitue l'incomparable mérite de cette suerte que l'on voit rarement pratiquer parce qu'elle est difficile, partant *peu naturelle*. C'est cependant celle qui convient naturellement au début d'une faena.

But : passés d'essai, commencement de faena, pour tâter le toro ; à exécuter encore avec des toros dont les jambes sont faibles, ou avec des toros qui ne se fixent pas en suerte.

Origine : Nous regrettons de n'être pas d'accord avec la plupart des écrivains taurins sur l'origine de cette passe, dite naturelle. Ils la prétendent *première* dans l'ordre chronologique. D'abord, ils ne s'appuient sur aucun document pour le prétendre. Ensuite, si nous admettons la dénomination, rien ne nous prouve que la passe naturelle mérite son nom. Raisonnons : la première passe, à notre avis, exécutée avec la muleta, fut la passe de poitrine. Pourquoi ?

Francisco Romero, père du toreo moderne, qui inventa, en réunissant divers éléments préexistants, la mise à mort face au toro, se servait uniquement de la muleta, pour marquer la sortie. *Costillarès*, à qui on attribue l'invention des deux premières passes de muleta connues (naturelle et de poitrine), dut un jour, au moment où il se *tirait à matar*, être surpris par une attaque brusque du toro, et, sans perdre son sang-froid, para l'*acometida*, par une passe de poitrine *forcée*. Sa passe faite, il se retrouva dans la position, classique aujourd'hui, de la naturelle. Et je suppose que le bicho ayant rechargé, *Costillarès* lui donna la sortie, qui paraissait dès lors naturelle. Voilà, nous semble-t-il, où il faut chercher l'origine de la qualification de cette passe.

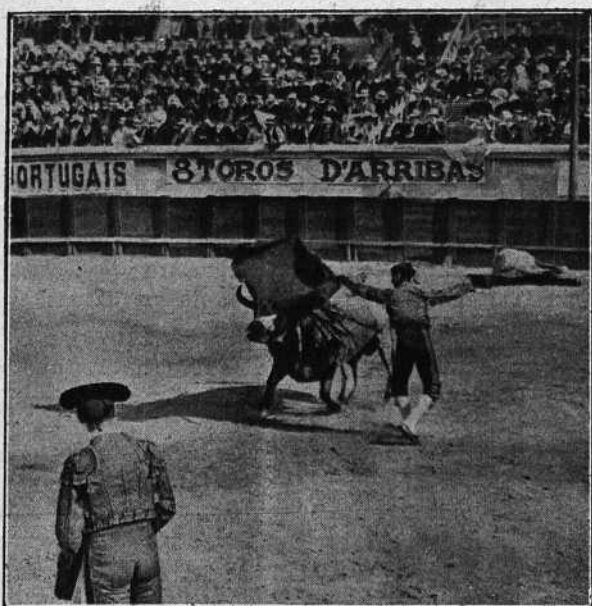
PASSE HAUTE. — La naturelle est dite passe haute (*por alto*), quand le drap s'élève au-dessus des cornes et du dos de l'animal. C'est la passe, dite *de tête à queue* (de cabeza à rabo), quand elle est très bien finie.

La passe est dite *en telon*, lorsque la muleta tenue basse, est subitement levée très haut au-dessus de la tête du toro, « à l'instar d'un rideau de théâtre ».

But : faire lever la tête au toro qui humilie, sortir des barricades un toro qui y appuie son flanc droit, ou qui

donne le coup de tête trop à droite. Ricardo Bombita dit qu'il emploie de préférence les passes hautes, pour faire baisser la tête au toro. Cela lui réussit, mais Guerra n'agissait pas ainsi.

Le talent du matador consiste à donner exactement le nombre de passes hautes nécessaires, afin que le toro ne



MANUEL BOMBITA EXÉCUTANT UNE PASSE HAUTE NATURELLE

contracte pas les vices que l'espada se proposait précisément de lui enlever.

Cette passe s'emploie avec la *main droite* : 1° quand le toro appuie le flanc gauche à la barrière ; 2° lorsqu'il a des tendances *prononcées* à accrocher du côté gauche ; 3° lorsqu'il y voit mal de l'œil droit. (Voir Chap. XIV).

PASSES EN ROND OU PAR EN BAS. — La naturelle est dite passe basse (*por bajo*), ou en rond (*en redondo*), lorsque

le matador fait décrire un demi-cercle au toro, en tenant le *trapo* sous le museau (1).

But : corriger le défaut prononcé du toro d'accrocher du côté droit par lequel sort le matador à l'estocade ; retenir auprès du diestro le toro fuyard ; faire baisser la tête au toro qui la tient dans les nuages ; rendre *aplomado* le bicho, dont les facultés sont trop exubérantes. Mais ce dernier but ne doit pas être cherché par le matador qui veut exécuter un *recibir*.

Pour exécuter cette passe, le matador est obligé d'*incurver* le corps, s'il veut qu'elle ait un résultat rapide. Nous sommes donc en contradiction avec certains qui veulent que le maëstro qui passe de muleta ait toujours le corps rigidement droit. Ce serait demander aux célèbres bicyclistes Jacquelin, Poulain, etc..., de tenir le buste droit pour courir, sous prétexte d'esthétique. La ligne esthétique n'est pas toujours la ligne droite : c'est quelquefois la ligne courbe, tant que la position n'est pas ridicule ou sans objet.

PASSE PAR DEVANT (*por delante*). — C'est encore une invention ou une suerte perfectionnée de *Guerrita*. Le diestro avance la muleta jusqu'à toucher la tête du toro ; puis, il la retire brusquement en arrière, de haut en bas, en frappant le sol. Au besoin, il pique le mufle du toro avec la pointe du bâtonnet de la muleta. C'est une demi-passe sèche, à exécution dangereuse, car on sort *par devant*, en reculant à mesure que le toro avance. Il faut être prêt à exécuter une passe haute ou de poitrine pour éviter un assaut brusque ; ou bien, il faut avoir une grande puissance de jarret pour bondir en arrière en cas de surprise.

On lui donne encore les noms de passe de *latiguillo* (en coup de fouet), *de frente* (de face), ou *por abajo de tiron*.

But : sortir un toro *aplomado* de sa *querencia* ; — découvrir le garrot d'un fauve *aplomado* qui se défend ; — infuser de l'ardeur à un toro trop *aplomado*. En résumé, cette passe ne convient qu'aux *aplomados*.

(1) De bons auteurs disent : Il faut deux ou plusieurs naturelles *pures* pour faire une passe en rond, ce qui oblige le toro à décrire non un demi-cercle, mais un cercle complet. Quant à nous, ce n'est pas notre avis et nous en restons à la définition que nous donnons.

PASSE DE MOULINET (*de molinete*). — C'est une passe naturelle terminée par une pirouette. C'est un *adorno* gracieux, mais inutile. La virevolte s'exécute *en sens contraire* de la sortie du fauve, comme pour la navarraise ; la muleta s'enroule autour du corps. La suerte achevée, le torero doit se retrouver face au fauve prêt à une autre passe. On n'exécute cette suerte qu'aux toros francs, mais non revoltosos.



UNE PASSE HAUTE DE FUENTES AVEC LA DROITE

PASSES DE PITON A PITON (*ou de corne à corne*). — Ce sont plutôt des demi-passes, faites d'une corne à l'autre, incomplètes par suite. On ne doit les employer que pour préparer un toro au descabello, ou pour obliger l'estoque à pénétrer plus profondément, ou enfin, pour sortir un toro des barrières, ou obliger le *tardo* à foncer.

En somme, les passes que nous venons de décrire ci-dessus, dérivent toutes de la naturelle,

* *
* *

Avant de passer à l'explication des autres passes de muleta, nous devons avertir le lecteur que la *naturelle*, telle que nous l'avons décrite, est expliquée de la même manière par José Sanchez de Neira (page 564, de son *Diccionario*, par Aurelio Ramirez Bernal (journal *l'Arène*, du 24 septembre 1899), par Guerrita (page 249, de sa *Tauromaquia*), et par quelques autres auteurs, sommités de l'art taurin. Nous tenions à faire connaître cette particularité, car certains écrivains de notre pays ont confondu la passe *haute* avec la *naturelle pure*.

CHAPITRE XIII

LES PASSES DE MULETA (SUITE)

La Passe de poitrine et ses dérivées
Autres Suertes. — Muleteros célèbres

PASSES DE POITRINE ET DÉRIVÉES **AUTRES PASSES**

PASSE DE POITRINE (*de pecho*). — Origine : il est probable, comme nous avons essayé de le démontrer plus haut, que ce fut la première passe et qu'on la doit à *Costillarès*. La muleta est tenue de telle sorte qu'il semble que le toro passe devant la poitrine, alors que dans une naturelle bien faite, les cornes passent aussi près de la poitrine que dans la suerte en question.

Exécution : Le matador se profile par rapport au toro, c'est-à-dire qu'il tient la muleta de la main gauche, le corps, hanche gauche, vis-à-vis de la corne droite de l'animal ; le drapelet fait avec le corps ainsi placé, un angle

plutôt obtus, et se trouve être à peu près parallèle aux cornes, ou plutôt un peu oblique par rapport à celles-ci. Alors que dans la naturelle, l'homme était à découvert, dans la passe de *pecho*, il est caché par l'étoffe. Lorsque l'animal entre en *jurisdicción*, le diestro allonge le bras, puis le ramène en arrière en le soulevant afin que la brute passe sous l'étoffe. N'écarter les pieds que très peu et ne pas les remuer tant que l'animal n'est pas sorti de suerte. Les joindre ensuite par un rassemblement en avant ou en arrière suivant la distance du bicho ; le torero doit se retrouver prêt à exécuter une naturelle ou l'une de ses dérivées.

Cette passe est d'autant plus brillante que le diestro met une crâne coquetterie à faire la passe de *très près*, sans trop écarter les pieds et *sans bouger*. L'infortuné *Espartero* nous a fait voir les plus belles passes de poitrine qu'il ait été possible d'exécuter.

Objet : aucun, si ce n'est celui de faire une passe brillante. Cependant, si après une passe naturelle, un toro recharge sur l'homme avant que celui-ci ait eu le temps de préparer autre chose, la passe de *pecho* est un *recours de défense* fort efficace. Elle dénote alors le sang-froid du matador qui l'exécute au lieu de fuir ou de subir une *colada*, à la suite de *muletazos* embrouillés.

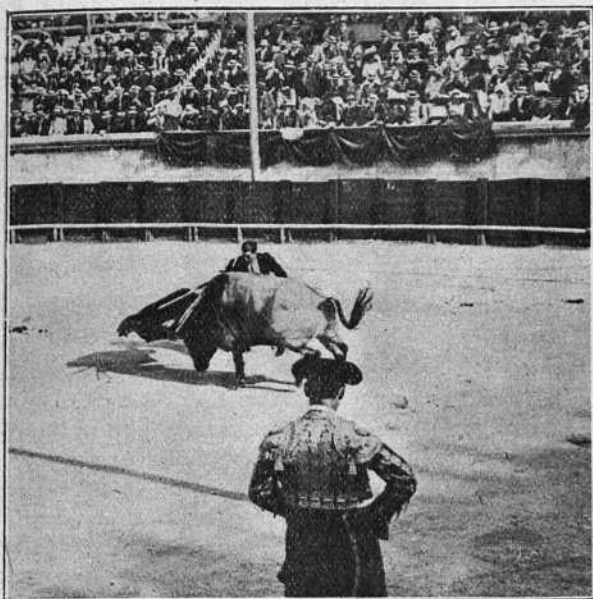
PASSE AIDÉE (*ayudado*). — C'est une véritable passe de poitrine, faite avec la main gauche, mais l'épée (toujours tenue de la main droite), écarte les plis de la muleta comme une *aide* : d'où son nom.

C'est une passe de grand effet, mais d'un résultat réel, à l'encontre de la suerte, dont elle dérive, précisément grâce à l'*aide de l'épée*.

Objet : l'employer aux toros qui baissent la tête, à ceux qui donnent le coup de tête trop prononcé vers la gauche, ou qui sont très vifs. Ne pas abuser de la passe, de crainte de donner aux toros les défauts que le matador veut précisément leur enlever.

Si on ne veut pas *destroncar* le toro, faire décrire au drapelet un arc de cercle très doux, sans le passer par dessus les cornes, ou par dessous le museau, en accomplissant le mouvement décrit à la *naturelle pure*.

Si le toro est fuyard et lève la tête d'une façon démesurée, décrire une demi-circonférence avec la muleta ; mais en la faisant traîner *sous le mufle* et en la rabattant en fin de suerte, de droite à gauche, pour obliger le toro à rester près de l'homme, tête basse et aplomado. C'est ce que les gens du métier appellent l'aidée par en bas (*ayudado por bajo*), ou bien passe en rond changée par le bas (*redondos cambiados por bajo*).



MANOLETE EXÉCUTANT UNE PASSE BASSE DE LA DROITE
A UN TORO DE AGUERA

Lorsqu'il fait du *vent*, l'épée est d'un grand secours pour maintenir en place l'étoffe, tout autant dans les passes naturelles que dans les passes de poitrine.

Les toreros dénomment souvent l'ayudado, par les mots : *preparado de pecho*, c'est-à-dire préparée de poitrine. L'expression est aussi exacte que la première.

Il y a donc trois formes d'ayudados :

L'ayudado par en haut, en rond, par en bas.

Nous en citerons une quatrième forme, non classique et toute moderne : *l'ayudado de molinete*, adorno semblable à la naturelle de molinete, précédemment décrite, quant au *remate* de la suerte.

CAMBIO DE MULETA. — Le matador cite pour la naturelle ; mais, à *jurisdiccion*, il passe la muleta devant le corps et fait une passe de poitrine, changeant ainsi les terrains : suerte brillante, mais sans utilité. Ce peut être cependant un recours, si le torero, ayant affaire à un toro qui entre subitement dans son terrain, lui donne le *change* avec rapidité (d'où le nom).

Le diestro préparé pour une passe de poitrine peut exécuter une naturelle; c'est encore un cambio, peu usité, il est vrai.

Objet : recours contre un toro de *sentido*, ou trop rapide; passe brillante avec un toro noble et vif.

Le cambio à muleta pliée s'exécute le plus souvent au début de la faena.

*
**

La passe *abanicando* (en éventail), s'emploie surtout avec la cape, mais un matador surpris par un toro coureur, sans avoir eu le temps de préparer une passe régulière, peut, tout en reculant vivement, faire évoluer sa muleta de droite à gauche pour retarder le voyage de son adversaire. C'est une suerte de recours, plutôt qu'une passe. Guerra en est encore le créateur.

Quand les passes sont embrouillées et en coup de balai, elles sont dites de *barredera*.

Les passes faites avec la main droite, prennent le nom de passes *con la derecha*.

Les passes de tête à queue (*cabeza à rabo* ou de *testuz à cola*), ne forment pas une série particulière de passes. Toutes les passes par le *haut* doivent être ainsi exécutées pour avoir le fini classique. Mais il faut lever bien les bras, pour ne pas avoir l'air d'épousseter le dos du toro.

Les passes de *castigo* (châtiment), ne forment pas non plus une classe spéciale. En effet, toutes les passes (sauf les naturelles, les passes de poitrine pures et les molinetes),

peuvent être considérées comme suertes de correction, c'est-à-dire comme des moyens correctifs des défauts présentés par les *cornuquetos*. Mais certains ont contracté l'habitude d'appeler de *castigo*, les passes *sèches* et *par le bas* qui constituent, en effet, les plus puissants correctifs.

Sur les anciens comptes-rendus des corridas, on désignait sous le nom de *passes cambiados*, les passes de poitrine aidées ou non, qui n'avaient pas le cachet classique de la véritable passe de *pecho*. Certains appellent aussi *cambiados*, les passes de la main droite. Mais ce terme tel qu'il a été, et est employé parfois, ne signifie pas grand'chose. Aussi tombe-t-il peu à peu en désuétude. Ne le regrettons pas.

Les passes en rond *rabattues par le bas de dehors en dedans*, suertes de prédilection d'El Gallo et de Guerrita, sont parfois appelées « *redondos cambiados por bajo* », et quelquefois même « *redondos de abanico* », afin de les différencier des passes en rond ordinaires.

Elles s'exécutent au naturel ou de poitrine et sont d'une grande efficacité, surtout sur les toros de beaucoup de jambes, fuyards et très levantados.

Les passes de poitrine ne doivent jamais être faites de la main droite : 1° parce que ce n'est pas classique ; 2° qu'elles n'ont aucune utilité ; 3° qu'elles n'ont aucun mérite, par suite de l'agrandissement du leurre avec l'épée. On ne doit tolérer cette hérésie moderniste que lorsque le matador, après une passe haute de la droite, voit le toro entrer subitement dans son terrain, sans donner le temps à l'espada de préparer une autre suerte. C'est ce qu'on appelle une passe forcée. Elle n'est alors pas sans mérite.

MULETEROS CÉLÈBRES

Parmi les matadors ayant acquis un juste renom dans le maniement de la muleta, on cite : Juan Leon, Francisco Montès, Cucharès, Gordito, Currito, Angel Pastor, Espartero, Emilio Bombita, Lagartijo Chico, Conejito, mais surtout Cayetano Sanz, Lagartijo I^{er}, Cara-Ancha, El Gallo, Guerrita.

De nos jours, se sont fait remarquer plus particulièrement : Antonio Fuentes, Ricardo Bombita, Gallito, Bienvenida, Gaona, Vicente Pastor.

On attribue à Gordito l'agrandissement de la muleta. Avant lui, Cucharès avait artificiellement augmenté l'étendue du deurre par l'emploi de l'épée piquée dans l'étoffe : c'est là l'origine des ayudados. Cucharès se servait souvent de la main droite dont on a abusé depuis.

CHAPITRE XIV

LA PASSE DE MULETA AVEC LA MAIN DROITE

Faut-il lier la Muleta avant d'entrer à matar?

LA PASSE DE MULETA AVEC LA MAIN DROITE. — Après une révolution, une réaction. Ceci c'est de l'histoire. Le torero n'échappe pas à cette loi.

Les aficionados compétents ont vu l'Art marcher à la décadence par une évolution rapide, presque une révolution, fomentée par la gent torera en révolte contre le classicisme des anciens lidiadores. Nombreux ont été les *revisteros* à lutter contre l'esprit nouveau des combattants de l'arène. Il ne semble pas que leur réaction violente, leurs diatribes virulentes, aient jusqu'ici réussi à endiguer le torrent des modernes créations.

Les causes de cette impuissance sont multiples et sont du domaine moral et du domaine physique. Examinons celles qui, à notre humble point de vue, sont les principales.

En premier lieu, c'est *l'ignorance de la foule*, plus avide d'émotion que d'art. C'est la foule qui se rue au *loping*

the loop ou saut de la mort, et aux autres importations barbares, d'origine américaine ou anglo-saxonne. Ce que recherche cette foule, dans la corrida, c'est l'inédit, le fantastique, ce qui lui fouette les sens vulgaires et grossiers. Elle est blasée des pirouettes ordinaires des clowns du toreo ; elle exige que le torero classique (dont le jeu ne lui paraît pas brillant, *parce qu'elle ne le comprend pas*), change son style et recherche ce qui plaît au peuple, dit souverain : public amateur des *Tancredos* enfarinés, des combats d'animaux, des *montadors* de toros sellés, des femmes toréadors, des pantomimes tauromachiques, et autres stupidités.

Une seconde cause d'impuissance de la campagne entreprise contre les décadents et la décadence, c'est l'absence d'écoles taurines. Le distingué aficionado, M. F. Cousse, l'a démontré dans un article paru dans l'*Art Taurin*. Il disait, en substance, qu'à défaut de grands toreros, les écoles taurines nous donneraient au moins des diestros classiques. Et, en effet, ajouterons-nous, de même que l'écolier va en classe pour apprendre la correction du style et non pas pour devenir poète ou grand écrivain, de même l'adolescent qui suivrait deux ou trois mois les cours d'une école taurine assisterait à ces cours pour apprendre à toréer dans les règles, et non dans le but de devenir une étoile du firmament tauromachique.

Une troisième cause — et ceci est une opinion toute personnelle, ce sont les *attaques injustifiées* ou trop méchantes de certains critiques taurins. Même s'il a tort, le lidiador se cabrera devant l'insulte et ne s'amendera pas. C'est là un sentiment bien humain. Mais si on sait lui montrer *avec tact*, ce qu'il doit faire, s'il se sent soutenu auprès des directions disposées à l'écartier, parce que son toreo n'est pas *sensationnel*, quoique classique, soyez certains que le torero vous prêtera une oreille attentive.

Evidemment, les toreros sans vergogne, les marchands d'oranges ou d'allumettes, ne doivent pas être ménagés. Nous ne parlons pas de ceux-ci..

Lorsque *Guerrita* prit l'alternative, un maître de la plume espagnole, doublé d'un aficionado célèbre, *Peña y Goñi*, écrivit dans *La Lidia*, au jeune mataador, plusieurs lettres remarquables par le *fond* et la *forme*.

Du commencement de sa prodigieuse carrière jusqu'au dernier toro qu'il mata, le roi incontesté du toreo moderne suivit les conseils de l'écrivain. Il s'en trouva bien. Que *Peña y Goñi* eût parlé autrement, peut-être n'aurions-nous pas eu le *Guerrita* que nous avons vu, et alors, tant pis pour nous !

Ce long préambule nous amène à la question : la passe de muleta de la *main droite*.

Certains revisteros reprochent constamment aux matadors de se servir de la main droite ; mais il ne faut pas tomber dans l'exagération.

Le reproche est justifié :

1° Si le toro est *noble* et voit *clairement*. Il n'y a pas lieu, en effet, d'agrandir la muleta avec l'épée ;

2° S'il appuie le flanc *droit* à la barrière. Le matador serait alors à découvert et l'animal prendrait mal le leurre.

3° Le toro a des tendances à accrocher du côté *droit*. La passe de la droite développerait au contraire ce vice qui est une gêne pour entrer à matar ;

4° Si le matador s'amuse à faire des passes de *poitrine* ou de *molinete* avec la droite : ce qui est ridicule, anti-classique et dépourvu de tout mérite.

Le reproche n'est pas justifié :

1° Si l'animal est *myope* ou *borgne* de l'œil droit. Il faut, en effet, un leurre plus large ou visible de l'œil sain ;

2° S'il appuie le flanc gauche aux planches ;

3° S'il accroche à *gauche* avec exagération.

Les raisons de cet emploi de la droite sont évidentes. Bien entendu, le torero ne fera que des passes naturelles (hautes ou basses en rond) avec cette main.

Ce qui a fait critiquer cette passe, c'est qu'elle est plus facile à exécuter, parce que faite de la droite, elle est relativement *peu dangereuse* en raison de l'ampleur du leurre agrandi par l'épée. Il y a d'autres motifs de critiquer cette passe : elle *fatigue* la main droite du matador, main qui est chargée de porter le coup d'épée, avec sûreté et vigueur ; or, le poids de la muleta et de l'épée réunis à la fois dans la même main amène cette fatigue qui se transmet au poignet et au bras. Enfin, elle a pour conséquence d'inciter le toro à donner son

coup de corne à droite, ce qui gênera l'entrée à matar, avons-nous dit. C'est vrai ; mais il faut remarquer que, si le matador est obligé de faire sa passe de la droite, une cape mise opportunément en sens contraire par un peon intelligent, sera le *correctif* de la suerte.

Il ne faut donc pas, à priori, et par le seul fait de voir un matador saisir la muleta de la main droite, lui en faire un grief. Il faut considérer si rien ne milite en sa faveur, et ce n'est qu'après réflexion que le critique impartial, juste, mais calme, lui fera un vif reproche de son geste irrégulier, s'il veut être entendu. Vif ne veut pas dire cruel, et on trouve toujours dans le travail d'un torero quelque bonne chose à faire valoir qui lui fera supporter et écouter d'autre part les redressements de la bonne presse.

C'est un des remèdes de la décadence, non pas des corridas qui sont répandues plus que jamais, mais de l'Art pur qui tend à disparaître.

FAUT-IL LIER LA MULETA AVANT D'ENTRER A MATAR. — Qu'est-ce que lier la muleta ? C'est enrouler l'étoffe à l'extrémité du bâtonnet qui la supporte, du côté opposé à la main gauche ; cette opération se fait d'un geste rapide par la rotation du poignet, un peu avant que l'espada s'élançe pour estoquer.

Un reproche adressé quelquefois au matador, est le suivant : « Avant d'entrer à matar, le diestro X..., n'a pas lié la muleta ».

Est-ce donc une prescription réglementaire aussi impérieuse, aussi indispensable que celle de faire la croix en portant le coup d'épée ?

Lier la muleta est un acte plutôt traditionnel ; il est cependant quelquefois logique de le faire. Il avait sa raison d'être lorsque l'ancien drapelet, plus étroit que la muleta moderne, obligeait le matador à ramasser les pifs au bout de la hampe pour y attirer l'attention du fauve. Le leurre devenait ainsi plus grand sur une certaine surface. Une des caractéristiques du toro est, en effet, de s'élançe sur un objet mouvant, qu'il voit parfaitement et qui est volumineux, plutôt que de frapper un objet inerte, obscur et exigü.

C'est pour cette raison qu'à une époque où le recibir était une suerte coutumière, le liement mobile et rapide de la muleta incitait le toro à foncer ou tout au moins fixait son attention. D'autre part, l'écarlate de l'étoffe est la couleur la plus visible pour le toro, et les plis ramassés offrent à la corne un but plus large.

Il y avait donc de ce temps, généralement avantage à lier la muleta.

Aujourd'hui, l'envergure de la muleta a augmenté pour deux raisons : 1° *Mesure de précaution* ; un engaño plus étendu offre évidemment plus de sécurité en cachant davantage l'homme ; 2° *motif artistique* ; le trasteo a plus de ressources ; il se prête à une plus grande variété de passes, et, maniée par un Fuentès, la muleta s'étale harmonieusement, se resserre, pareille aux ailes d'un papillon de sang ; enfin, le développement de l'étoffe permet de bien *empaper* les toros *huidos*, *querenciosos*, ou *vicieux*.

Etant donnée cette envergure, il convient de lier la muleta pour ne pas s'embarrasser les pieds en estoquant, surtout au volapié, où l'on se sert autant de ses jambes que du leurre, pour sortir de l'*embroque*.

Avec un animal qui distingue l'homme du drap, ou qui coupe le terrain, il est préférable de ne pas lier la muleta afin de pouvoir aveugler plus commodément le bicho.

Si on a affaire à un toro noble, *au recibir*, il vaut mieux ne pas lier également, de crainte que l'animal ne s'écarte trop du centre de la suerte : l'estocade résulterait *atravesada*, la plupart du temps. Au contraire, si le toro *serre* l'homme, sans être pour cela très vicieux, l'espada aura soin de lier plus ou moins le drap pour dévier plus facilement la brute de son voyage.

Avec les toros éveillés et volontaires, il y a à craindre un départ subit au moment du liement ; c'est ce qui explique souvent l'estocade à *un tiempo*.

Tous ces petits détails, qui ont une énorme importance dans la réalité, sont ignorés de la majeure partie des aficionados qui n'ont jamais toréé ; un peu de pratique avec un *becerro* quelconque prouvera que le moindre détail de la corrida suffit à changer le développement général du combat.

Un dernier mot sur l'enroulement de la muleta : faut-il rejeter les plis de l'étoffe vers le torero ou vers le toro ?

Cela n'a pas une bien grande importance et les matadors rejettent le plus souvent *vers eux* les plis de la muleta, par un geste bien connu. Quelques-uns, cependant, le font *en sens inverse*, en donnant la raison suivante : « Si le toro entre dans notre terrain, disent-ils, son coup de corne déliera plus facilement, et automatiquement, pour ainsi dire, les plis de la muleta, et nous serons ainsi protégés ». L'argument est un peu subtil.

En résumé, on ne peut exiger que l'espada lie sa muleta. Lui seul est en mesure de juger s'il doit, ou ne doit pas le faire, suivant l'état *actuel* du toro, ou la suerte qu'il a l'intention d'exécuter.

CHAPITRE XV

*Où l'Épée doit pénétrer
pour amener la mort du Toro*

Différentes Estocades

OU L'ÉPÉE DOIT PÉNÉTRER

Conformément aux préceptes taurins

L'épée doit passer entre les deux épaules de l'animal, c'est-à-dire par la partie médiane formée par les côtes antérieures et la moëlle épinière, au dessus des palerons (1). C'est ce qu'on désigne sous le nom de *cruz*, *rubios* ou *haut* du toro.

Les os sont si nombreux et si rapprochés en cet endroit qu'on peut attribuer à la chance plutôt qu'à l'adresse l'acte de tuer les toros au premier coup d'épée. Ce qu'il importe de considérer, c'est d'abord la façon correcte, vaillante et scientifique avec laquelle le matador s'engage à l'estocade ; et en second lieu, l'endroit où il a frappé. Le reste est accessoire, ou plutôt secondaire, tauromachiquement parlant.

(1) Ou, si l'on préfère : Entre le bord supérieur de l'omoplate gauche (ou droite) et le rachis (ou colonne vertébrale). Cette dernière explication est peut-être plus claire que toutes les autres.

On appelle *pinchazo*, une simple piqûre de l'épée, et *pinchazos en hueso*, les piqûres sur l'os. Celles-ci sont très fréquentes.

On appelle *estocada corta* ou courte, le coup qui pénètre très peu, mais plus que le *pinchazo* ;

On appelle *estocada honda*, le coup d'épée profond ou jusqu'à la garde ;

On appelle *estocada media*, l'estocade qui pénètre à moitié ;

On appelle *estocada delantera*, celle qui est placée en avant de la cruz ;

On appelle *estocada trasera*, en arrière du bon endroit ;

On appelle *estocada contraria* ou *pasada*, celle qui est placée sur le côté gauche du toro, c'est-à-dire sur le côté contraire de la sortie du matador ;

On appelle *estocada ladeada*, sur le côté droit ou gauche ;

On appelle *sobrada*, en arrière et contraire ;

On appelle *ida*, allée (voir au dictionnaire l'explication détaillée) ;

On appelle *caïda*, l'estocade tombée, c'est-à-dire celle qui, sans être tout à fait basse, est placée un peu en avant et sur le côté du bicho ; elle est toujours un peu oblique.

On appelle *alta*, l'estocade haute, la meilleure de toutes, juste au milieu de la cruz ;

On appelle *baja* ou *bajonazo*, l'estocade basse, c'est-à-dire située à plus de quatre ou cinq centimètres de la moëlle épinière, au défaut de l'épaule ;

On appelle *golletazo* ou *deguello*, le *bajonazo* prononcé qui atteint les poumons. Ces deux derniers coups sont interdits, sauf avec les toros *très difficiles* à estoquer ;

On appelle *tendida*, l'estocade tendue, horizontale ; elle est rarement mortelle ;

On appelle *perpendicular*, l'estocade perpendiculaire ou verticale ; quelques-uns l'appellent *pasada* (remarquez que ce terme a été déjà donné à l'estocade *contraria*) ;

On appelle *envainada*, l'épée qui passe entre cuir et chair, « en garde-champêtre ». C'est évidemment un coup maladroit ou malheureux ;

On appelle *atravesada* ou *cruzada*, le coup d'épée qui pénètre de travers dans le corps de l'animal : coup mau-

vais ; si l'estocade est profonde, la pointe de l'épée sort sur un côté de l'animal ;

On appelle *oblicua*, oblique, c'est-à-dire moins de travers que l'*atravesada*.

*
**

Les coups d'épée qui entraînent généralement la mort des toros sont ceux qui touchent les *vaisseaux du médiastin*, situés à la base du cœur, ainsi que l'a démontré à Nîmes, en 1899, un distingué professeur (1) qui avait fait l'autopsie de 9 toros estoqués par Guerrita, Conejito et Montès (corrida de competencia entre toros de Otaolarruchi, Miura et Anastasio Martin).

Les estocades qui atteignent les poumons déterminent une mort assez rapide. Le sang sort à flots par la bouche et les naseaux et l'animal meurt par asphyxie.

Cette estocade est souvent sifflée en France, par suite de l'ignorance du public. Elle n'est blâmable que si elle est basse, car l'estocade *verticale*, mais *haute*, intéresse souvent le poumon. C'est ce qu'on appelle parfois *estocada pasada por pararse* (passée par arrêt du matador au centre de suerte).

Un coup d'épée que l'on voit quelquefois est l'estocade *descordando*. L'épée sectionne certains nerfs qui obligent l'animal à se coucher et à se livrer au puntillero ; ou bien, passant entre deux vertèbres cervicales, elle détermine une mort foudroyante.

L'épée qui touche la moëlle épinière est excessivement rare. C'est un coup de hasard. Une piqûre d'épée suffit pour terrasser instantanément le fauve.

Enfin, le cœur est rarement atteint par l'épée, contrairement à la croyance générale, parce qu'il est placé très bas dans la poitrine.

*
**

Si l'animal tarde à tomber après une estocade jugée mortelle par le matador, on peut le livrer plus rapidement

(1) Dr L. Imbert, de la Faculté de Montpellier.

au puntillero en faisant quelques passes *sèches* de cape ou de muleta. Mais il ne faut pas abuser de ce moyen, car les spectateurs crient bientôt : *fuera los entierros !* dehors les fossoyeurs ! Et ils ont raison. Si le toro est encore plein de vigueur après une estocade, le matador doit reprendre sa faena. Mais si le toro s'accule aux barrières pour y chercher un point d'appui, quelques *muletazos* ou *capotazos* sont nécessaires pour l'amener au sol.

De même, si l'épée n'est pas entrée trop profondément, quoique en bonne place, le matador peut faire ou prescrire quelques passes qui feront lever la tête au toro, permettant ainsi à l'arme de s'enfoncer et de léser gravement un organe essentiel.

Ici et là, c'est affaire de tact : *user, mais non abuser.*

CHAPITRE XVI

DES DIVERS MODES DE PORTER LE COUP D'ÉPÉE

Recibir, Volapié, Suertes qui en découlent
Matadors célèbres

L'ÉPÉE

Des divers modes de porter le coup d'épée

Après une préparation plus ou moins intelligente avec la muleta, le toro est enfin *cadré*, c'est-à-dire qu'il est mis en place pour recevoir le coup d'épée. Il s'est arrêté, la tête horizontale, les pieds de devant sur la même ligne, *autant que possible*, les yeux fixant le drapelet rouge du matador.

C'est à ce dernier qu'il appartient de choisir entre les deux modes principaux de porter l'estocade : *recibir* ou *volapié*, ou bien entre les variantes de ces deux *suertes*, suivant l'état du bicho.

AL RECIBIR

Le recibir étant considéré comme la première manière d'estoquer dans l'ordre chronologique, c'est lui qui nous occupera tout d'abord.

On en attribue l'invention à *Francisco Romero* en 1726. *Pedro Romero*, un de ses descendants, le fixa par une longue pratique. *Chiclanero* et *Dominguez* le pratiquèrent la plupart du temps et s'y créèrent une grande célébrité.

Exécution : La hanche gauche face au toro, les pieds joints, le matador se profile sur la corne ou pala droite à une distance appropriée aux conditions de l'animal. Il tient la muleta liée ou déliée, comme s'il allait faire une passe de poitrine. L'épée haute vise le garrot ; la main droite qui la tient est à hauteur de la poitrine ou du menton, suivant la taille du matador.

Le diestro « met le pied », c'est-à-dire qu'il cite en frappant du pied gauche qu'il porte à 50 centimètres du droit environ. Il peut aussi appeler le toro de la voix ou agiter sa muleta.

Le toro s'élance et suit la sortie marquée par l'espada avec le drap. Ce dernier, au centre de suerte, « met le bras », c'est-à-dire qu'il donne son coup ; il a soin de ne pas remuer les pieds depuis l'instant où le bicho entre à jurisdicción jusqu'à ce qu'il ait marqué l'estocade.

L'espada peut joindre les pieds pendant l'exécution du recibir ; mais, physiquement, c'est quasi impossible. En tous cas, en les séparant, il a plus de force pour résister au choc terrible qui a lieu.

Cette suerte qui consiste à recevoir la brute sur la pointe de l'épée, s'exécute avec un animal noble et possédant encore des facultés à l'heure suprême.

Depuis la disparition de *Cara-Ancha*, on a vu de moins en moins exécuter le recibir. *Guerrita* le pratiqua quelquefois, ainsi que *Litri*, *Félix Velasco*, *Conejito*. Des années passèrent, et depuis quelque temps, il est de plus en plus exécuté par certains matadors de cartel : *Bienvenida*, *R. Bombita*, *Lagartijillo-Chico*, par exemple, et quelques nouveaux matadors de toros. C'est une véritable renais-

sance et toutes les tentatives en ce sens doivent être soulignées et encouragées.

ESTOCADE AGUANTANDO

Quelquefois les matadors, soit par impatience, soit pour amender le terrain, font un pas de côté au moment où le toro, cité à recibir, engendre le *derrote* (coup de tête). Divers aficionados ont appelé cette façon d'estoquer à toro reçu : *al aguantar* ou *aguantando*. Frascuelo se fit remarquer entre tous par ses estocades aguantando.

D'aucuns soutiennent que l'aguantar est un recibir véritable, mais involontaire. D'autres ne veulent pas admettre cette dénomination, disant que le matador *reçoit* le toro ou ne le *reçoit pas*. Ils ont peut-être raison : sans créer de termes nouveaux, il suffit d'indiquer comment le recibir a été exécuté.

A UN TIEMPO

Il ne faut pas confondre l'aguantar avec l'estocade à un tiempo (en *même temps* et « à un temps », comme certains traduisent faussement).

Dans celle-ci, au moment où l'espada engendre son départ pour estoquer au volapié, le toro s'élance sur lui presque en même temps, d'où le nom de *à un tiempo*. Mais le diestro s'arrête imperceptiblement, marque la sortie, frappe, et s'échappe sur le côté soit en courant, soit simplement en s'effaçant par un pas.

L'aguantar et l'estocade à un tiempo sont d'autant plus méritoires qu'elles ne sont pas voulues, mais imprévues.

AL ENCUENTRO (A la rencontre)

Cette méthode de mater ressemble à la précédente. Mais al encuentro, le matador appelle *volontairement* la brute et quand cette dernière s'élançe, l'homme se porte à sa *rencontre*, frappe et sort de suerte.

La différence réside surtout dans le fait *qu'à un tiempo*, c'est l'homme qui part le premier, tandis qu'à l'*encuentro*, c'est la bête qui, au contraire, s'élançe la première sur l'homme, généralement après un cite de ce dernier.

Jéronimo José Candido inventa, dit-on, cette suerte qu'il accomplissait avec les toros qui avaient des tendances à couper le terrain, afin qu'il pût l'amender en toute sécurité.

Les estocades *à un tiempo* et *al encuentro* participent à la fois du recibir et du volapié.

AL VOLAPIÉ

Le volapié (de *vuela piés*, à pied levé) fut, dit-on, inventé par Manuel Bellon, *El Africano*, espada des premiers jours du toreo actuel, qui, après une vie agitée revint en Espagne, où tant de souvenirs intimes l'attiraient. Il avait passé plusieurs années en Afrique, semblant chercher l'oubli ou la mort dans des aventures tragiques. Il tuait, dit la légende, les bêtes féroces du désert, lions ou panthères, avec une dague puissante, en se lançant sur elles, cape au bras, pour les aveugler.

D'autres attribuent l'origine du volapié à Joaquin Rodriguez, *Costillarès*. Ce dernier paraît, en effet, l'avoir pratiqué le premier, au moins officiellement, et en se servant de la muleta, contre les toros qui ne s'élançaient pas pour être reçus sur l'épée. S'il n'est pas l'inventeur du volapié, il l'a tout au moins perfectionné et popularisé.

VICENTE PASTOR AU VOLAPIÉ



1. — *Le diestro s'arme.*



2. — *Il s'élance sur le toro.*

Exécution : Ni trop près, ni trop loin du toro, à deux pas environ, le matador se profile *entre les deux cornes* de l'animal parfaitement cadré, et non pas, comme certains le croient, sur le piton gauche ou droit.

Les yeux de la brute fixent la muleta que le diestro a liée près de l'extrémité et qu'il tient obliquement par rapport à l'axe du toro. Sans s'attarder, le torero court droit sur le fauve qu'il fait humilier en baissant le drap, et marque la sortie avec la muleta. Au moment où les cornes s'inclinent vers le sol, il frappe et s'échappe à toutes jambes sur le côté et vers l'arrière-train du toro, par un *quiebro* de ceinture autour du piton droit.

Plus le volapié est fait rapidement, plus il a des chances d'être bien exécuté.

Pour estoquer véritablement à volapié, il faut que le toro soit encore relativement franc, et qu'au contraire du recibir, il soit *très aplomado*. Le principe de l'entrée au volapié est contenu dans la formule : *corto y derecho*, s'élançant court et droit ; mais il faut ajouter *autant que possible*, car la formule n'est pas rigoureusement exacte.

Le volapié est une suerte très usitée ; mais elle a son martyrologe. Parmi les plus illustres victimes, citons :

Pepe-Hillo, tué en 1801, par le toro Barbudo ; *El Cano*, (1) tué en 1852, par le toro Pavito ; *Huevatero*, tué en 1862 par le toro Gallardo ; *El Tato*, blessé et amputé à la suite de la blessure que lui infligea, en 1869, le toro Peregrino ; *Espartero*, tué en 1894 par le toro Perdigon, et plus récemment J. R. *Pepete*, *Fabritillo*, frère de l'infortuné Fabrilo, et tant d'autres matadors de cartel ou novilleros tués ou blessés en exécutant le volapié.

Les espadas les plus réputés au volapié sont, dans le passé :

Costillarès, inventeur de la suerte ; Curro Guillen ; El Tato ; Luiz Mazzantini, surnommé le « roi du volapié » ; Espartero, tué en exécutant la suerte ; Reverte ; Litri ; Lagartijillo ; et dans un autre genre de volapié, le volapié ultra-rapide, il faut citer : Francisco Montès ; Cucharès ; Lagartijo le Calife ; Guerrita.

De nos jours, les diestros les plus réputés dans cette

(1) D'après la *Tauromaquia* de Guerrita. — José Sanchez de Neira, dans son *iccionario*, dit que El Cano est mort en exécutant le recibir.

suerte sont : Algabeno, qui vient de se retirer ; Machaquito ; Vicente Pastor.



MAZZANTINITO SORTANT DE SUERTE DANS UN GRAND VOLAPIÉ

ESTOCADA A TORO CORRIDO OU A LA CARRERA (à la course)

Lorsque le matador a à s'entendre avec un toro fuyard et absolument impossible à fixer, il n'est pas possible de songer à exécuter le recibir et le volapié qui exigent un toro préalablement cadré (ou cuadré comme on voudra).

L'espada profite du moment où le bicho se dirige nettement vers un point quelconque pour se placer sur son trajet et se préparer à l'estoquer. Quand l'animal est à quelques pas et fixe le torero, ce dernier s'élançe à sa rencontre et frappe, ou bien il cite et reçoit le toro sur le fer en amendant le terrain par un ou plusieurs pas de côté.

L'estocade qui en résulte est rarement dans le haut par suite de la difficulté qu'éprouve le matador à mesurer les temps.

Cette façon d'estoquer s'appelle quelquefois à *toro levantado* ou *aprochevando* ou bien encore *cortando el viaje* (en coupant le voyage).

ESTOCADA A PASO DE BANDERILLAS

(au pas des banderilles)

Avec un toro presbyte, ou un animal de *sentido*, le matador est obligé de s'élancer de plus loin que le volapié. En effet, avec le presbyte, il faut engendrer la suerte à une distance suffisante pour être bien vu. D'autre part, quand le toro est de *sentido*, il laisse rarement le matador s'approcher tout près de lui pour lui permettre de tenter le volapié.

Voici comment s'exécute la suerte : Le diestro part d'assez loin, décrivant un cuarteo quand il arrive à la tête du bicho, *signale* l'estocade quand la brute baisse le cou et n'enfoncé l'épée qu'après avoir dépassé les cornes.

Il ne faut pas confondre l'estocade au pas des banderilles avec le volapié ; malgré leur analogie, les différences entre ces deux suertes sont sensibles.

A LA MEDIA VUELTA

(au demi-tour)

Quand le matador juge qu'il est totalement impossible d'aborder le toro de face, soit parce qu'il fuit éperdument, soit parce qu'il se défend et désarme (c'est-à-dire : lève la tête et cherche à enlever la muleta des mains du matador),

soit encore parce qu'il distingue nettement l'homme du leurre, une seule estocade s'impose : le *demi-tour*.

L'espada se place à quelques pas derrière et sur le côté droit de l'animal, court sur lui, l'appelle et au moment où le toro se retourne, il met vivement le bras et sort vivement de suerte.

Si *Espartero* ne s'était pas entêté à estoquer de face un animal de sentido, comme l'était *Perdigon*, nous n'aurions pas à déplorer sa mort.



DERNIÈRE ESTOCADE DE LA VIE TORERA DE LAGARTIJO-CHICO
(*plaza de Nimes*)

ESTOCADE ARRANCANDO

Le volapié est quelquefois difficile à exécuter *court et droit*, avec certains toros.

Il faut alors exécuter un volapié *en partant de loin* et

en exécutant un *cuarteo* en entrant à matar. C'est pour ce volapié impur qu'on a trouvé une nouvelle dénomination.

Cette suerte est presque semblable à l'estocade au pas des banderilles. Elle est aujourd'hui malheureusement trop commune, et faite sans nécessité.

AL REVUOLO

Les estocades que nous avons décrites après le volapié, sont appelées souvent estocades de recours — *de recurso* — parce que le matador doit y recourir dans le cas où il lui est impossible de porter un coup d'épée classique, étant données les conditions de l'animal.

Or, l'estocade *al revuelo* est, pour ainsi dire, le recours du matador qui croit impossible de tenter une des suertes de *recurso* décrites ci-dessus.

L'espada profite de ce que l'animal est distrait par une cape ou tout autre objet, pour se jeter vivement sur lui, l'aveugler avec sa muleta et porter le coup.

Cette estocade de surprise (*de traicion*, de trahison), ne doit être employée qu'à la dernière extrémité, même avec un toro *de mucho sentido*. Nous ne la comprenons guère qu'avec un toro qui *aurait déjà paru* dans l'arène avant le jour où on décidera de le tuer.

CHAPITRE XVII

OPINIONS SUR LE RECIBIR ET LE VOLAPIÉ

LE RECIBIR ET LE VOLAPIÉ

Ce qui différencie nettement ces deux suertes comme on le sait, c'est que dans le *recibir*, le matador reçoit de *pied ferme* le toro sur son épée, tandis que dans le *volapié* il *s'élançe* sur le toro immobile et le frappe.

Le recibir est-il une suerte plus naturelle, plus facile que le volapié ?

On ne le croirait pas, puisque, aujourd'hui, la plupart des toros sont tués au volapié ou à l'aide de suertes qui en dérivent.

Cependant, si l'on en croit les chroniques passées, c'est le recibir qui était le plus employé. Les matadors de jadis cherchaient-ils donc tant que cela la difficulté ? Il nous paraît difficile de l'admettre, car, toujours d'après les vieilles chroniques, les estocades étaient la plupart du temps basses (1). Il est même probable que, dès le début, le *golletazo* était l'estocade régulière.

Si l'on raisonne l'histoire taurine, il est facile de se rendre compte que ce sont tout d'abord les modifications

(1) Chose compréhensible, d'ailleurs, pour qui connaît l'exécution du recibir.

apportées dans la *lidia* qui ont amené peu à peu la disparition quasi complète du *recibir*.

En effet, tant que les premiers matadors n'intervinrent que pour mettre à mort les toros, comme ces derniers leur arrivaient en possession de presque toutes leurs facultés, il ne s'agissait pour eux que de se placer devant leurs adversaires et de les estoquer en les recevant. Il est donc naturel que *F. Romero* ait imaginé le *recibir* plutôt que le volapié (1).

Plus tard, les matadors virent leur rôle agrandi. Ils intervinrent dans tous les *tercios*, et, dès lors, commença une *brega* qui devint peu à peu laborieuse, inconsiderée. C'est cette *brega* qui décompose les toros et leur enlève leurs facultés. Ajoutez-y l'abâtardissement des races de toros, la façon ignoble de les piquer avec des *puyas assassines* (2), les *recortes* des peones, la longueur du *second tercio*, la dégénérescence du goût public, l'inexpérience des espadas au dernier tiers de la course, et après cela, vous nous direz si le toro peut arriver avec des *jambes* à la mort et s'il peut suivre le *quiebro de muleta* du *recibir*.

Avec des toros fatigués et vicieux, les toreros ne purent exécuter le *recibir*. Pas davantage avec les *bichos querenciosos*. Au lieu d'attendre les toros, il fallut courir sur eux : le volapié prima le *recibir*.

Il est clair que le *recibir* nécessite pour être exécuté correctement, des toros *frais* et *francs*. Il faut, par conséquent, que le combat soit exempt du superflu qui décompose l'animal, que le président de la course et le directeur de *lidia* connaissent leurs devoirs et les accomplissent avec énergie et que le public fasse son instruction taurine.

(1) Avant l'apparition de *Costillarès*, on achevait les toros *aptomados* par les procédés en usage avant *Francisco Romero*. La création du volapié pour les *bichos* ne répondant pas au cite du *recibir* fit faire à l'art taurin un immense pas vers le progrès.

(2) La nouvelle pique, véritable lance sans citron d'arrêt, tue ou abîme les toros. Une campagne est menée contre elle.

D'autre part, les aficionados, devenus de plus en plus connaisseurs, sont devenus en même temps plus exigeants. Ils ont cependant un défaut assez répandu : ils se fient trop aux théoriciens du passé, toreros et critiques. Or, *Paquiro Montès* posa dans son *Arte de Torear*, ou *Tratado de tauromaquia*, des principes absolus qu'il était loin de mettre lui-même en pratique, comme l'a fait justement remarquer *Pascual Millan*. *Montès* ne faisait d'ailleurs que suivre l'exemple de *Pepe-Hillo*, qui, dans son livre *Arté de Torear à pié et a caballo*, avait posé des règles si précises, que le toreo devenait une science mathématique. Or, l'art et la mathématique sont ennemis, et *Pepe-Hillo* mourut sous la corne, tandis que *Montès*, grièvement blessé à la jambe, abandonna le toreo.

Il y a loin en réalité de la théorie à la pratique. *Guerrita* dans sa *Tauromaquia*, n'a pas été aussi absolu. Nous sommes convaincus qu'il est dans le vrai. Il l'a prouvé, et la doctrine qu'il expose dans son œuvre est en tous points conforme à sa façon de toréer.

Quoi qu'il en soit, cette exigence de certains aficionados aida elle aussi à la disparition du recibir : les critiques voulaient, en effet, que la suerte fut consommée les pieds en équerre et sans bouger, tant que le toro n'aurait pas dépassé le torero. Or, c'est à peu près impossible, parce que c'est contraire aux lois physiques. Réfléchissez au choc terrible du fauve et de l'espada et au rapprochement qui doit exister entre eux pour que l'estocade soit bonne et vous concevrez qu'il faut écarter les pieds pour résister, comme pour citer. Enfin, dès que le coup est porté, l'immobilité des jambes n'est plus de rigueur : elle ne sera possible que si la muleta ayant dévié fortement l'animal, le matador aura porté une estocade basse et *atravesada*. Or ce n'est pas ce coup d'épée que l'on recherche.

Frascuélo, qui exécutait souvent le recibir, fut censuré parce qu'il se déplaçait un peu sur le côté au centre de suerte. On inventa pour lui, une suerte baptisée du nom *d'aguantar*. Le grand écrivain *Peña y Goñi*, rompit maintes lances pour défendre *Frascuélo* ; mais le nom de la suerte resta. Un esprit de justice nous oblige à dire cepen-

dant que *Bocanegra* et *Cara-Ancha* (1), exécutaient le recibir, mieux que Salvador Sanchez.

Le recibir, qu'on appelle aujourd'hui la *suerte suprême*, n'est peut-être pas plus difficile et il est sûrement moins dangereux que le volapié. Les victimes du volapié sont bien plus nombreuses que celles du recibir. On sera convaincu de ce que nous disons si l'on réfléchit à ceci : avec le recibir, on voit venir le toro et en cas de péril, on peut *amender le terrain*. Au volapié, cela n'est pas possible.

Aussi, voyons-nous cette suerte rarement consommée dans toute sa pureté. Les matadors se jettent souvent sur le côté en arquant le bras ou bien en *cuartéant*.

En somme, le recibir et le volapié se valent.

Si le recibir est moins pratiqué, c'est surtout en raison de l'état de fatigue du fauve au dernier moment ; c'est aussi un peu en raison des exigences des théoriciens.

Le vrai volapié semble vouloir disparaître. Cette menace de disparition réside encore dans l'état physique du cornupète à la fin de la corrida.

En effet, il est nécessaire pour exécuter un volapié net, d'avoir un toro *aplomado* et *franc*. Or, s'il arrive bien aplomado aux mains du matador, il est loin de présenter les garanties de franchise exigées : il est fourbe, vicieux.

Les espadas deviennent prudents devant lui. Ils savent que les trois quarts des cogidas de ces dernières années ont eu lieu à l'entrée à l'estocade.

Aussi tant que la lidia continuera à être conduite en dépit du bon sens comme nous le voyons aujourd'hui, le recibir et le vrai volapié seront primés par l'estocade de *cuarteando* ou *arrancando*.

(1) Autrefois les ganaderos élevaient les toros par luxe, pour l'honneur de leurs devises. Aujourd'hui c'est par lucre.

CHAPITRE XVIII

Faire la Croix (hacer la Cruz)

FAIRE LA CROIX ? (Hacer la cruz)

FAIRE LA CROIX (*hacer la cruz*). — Un des plus fins toreros des temps modernes, Fernando Gomez, *El Gallo*, si célèbre par ses cambios de rodillas, disait spirituellement : « Le diable emporte celui qui ne fait pas la croix en entrant à matar ».

Qu'est-ce que faire la croix ? C'est donner la sortie au toro en portant le coup d'épée. A cet instant, les bras du matador sont croisés, le bras droit par dessus le gauche. Si le torero vise le garrot et ne songe pas à dévier l'animal avec la muleta tenue par la main gauche, c'est, comme dit Rafaël Guerra, « la date de la première côte rompue ». Oublier cette prescription aussi élémentaire qu'impérieuse, c'est risquer la *cogida*, en effet. Cela arrive souvent aux jeunes matadors dont toute la force de volonté se concentre uniquement sur l'estocade à porter. Cette éventualité survient même aux espadas d'âge mûr, quand ils cherchent à porter l'estocade jusqu'aux doigts par une impulsion trop grande qui les jette dans les cornes et les empêche de faire le *quiebro* de ceinture nécessaire pour sortir de l'*embroque*. Nous pouvons les estimer heureux quand la violence de l'estocade a arrêté la *cabezada* du fauve, ou lorsque l'*achazo* les a rejetés sans mal sur le sol.

La plupart des blessures, des morts, des cogidas, en un mot, ont eu lieu quand le lidiador portait le coup final. *Curro-Guillen, Et Tato, Espartero*, sont parmi les plus célèbres victimes de la croix. Ils savaient pourtant tenir une muleta. Leur sang, comme celui de Macbeth, rougit encore l'arène, trace indélébile de leur héroïsme et d'une seconde d'oubli.

Si tout paraît, au prime abord, scientifiquement calculé dans la corrida, si nous croyons que tout torero appliquant les vrais principes de l'art ne risque rien, que par son imprudence ou son oubli des préceptes taurins, il n'en est rien cependant. Le long martyrologe des espadas prouve que l'acte d'estoquer est le plus difficile, le plus dangereux et surtout qu'il *échappe à une règle fixe*.

Antonio Fuentes écrivait un jour à quelqu'un qui lui demandait son avis sur la dernière suerte : « On tue un toro comme on peut et non comme on veut. Il est bien difficile d'expliquer comment il faut porter le coup d'épée ». Cette assertion de l'un des plus classiques toreros actuels, semble prouver que, *même en faisant bien la croix*, le toro peut ne pas prendre la sortie indiquée, et que le torero n'a pas la possibilité de s'en apercevoir et de parer l'attaque.

Pourquoi ? Parce que le torero est trop près des cornes, que son corps est lancé, que sa pensée embrasse difficilement à la fois deux actes aussi différents que ceux de porter le coup d'épée et de dévier la brute de son voyage.

Cela est encore plus vrai pour le volapié que pour le recibir. Dans cette dernière suerte, le diestro *voit venir* l'animal et peut se déplacer à temps du centre des terrains ; tandis que dans le volapié, dès qu'il signale l'*acometida*, il perd de vue les pieds, les yeux et les cornes du bicho.

Quoi qu'il en soit, si l'on a vu des toros ne pas se soucier de l'*engaño*, les combattants du redondel doivent mettre le plus de chances de leur côté en marquant bien la sortie, c'est-à-dire en exécutant correctement la *croix*.

LE PASO ATRAS

De nombreux aficionados ont discuté et discutent souvent encore sur le *paso atras* (pas en arrière que font la plupart des matadors avant d'entrer à l'estocade (1)).

Examinons, sans parti-pris, les objections formulées par les adversaires du *paso atras* (tous *revisteros* et aficionados) et la défense des partisans (tous matadors).

Le *paso atras* fut la *marotte* de Pascual Millan. Le célèbre critique taurin semblait hypnotisé par cette *pata-dita* qui lui gâtait tout ce qu'il voyait de bon dans la *faëna* dernière des *espadas*. L'illustre écrivain Peña y Goñi critiqua durement dans son fameux livre *Lagartijo, Frascuelo y su tiempo*, le *paso atras* de Rafaël Molina. Or, chose curieuse, le même auteur, dans son grand ouvrage sur *Guerrita*, ne fait plus allusion au pas en arrière. Rafaël Guerra l'aurait-il converti ?

Les adversaires du *paso atras* soutiennent qu'il n'est pas esthétique et que c'est un *tranquillo* (moyen commode pour entrer à *matar*) : il faut le repousser, disent-ils, et les *estocades* les plus magistralement portées sont considérées par eux comme péchant par l'origine.

Que ce soit antiesthétique, pourquoi ? Parce que les jambes sont écartées ? Mais dans l'escrime, la pose académique n'est-elle pas la position de la garde. Que la position *initiale* dans l'escrime et dans le *toreo* soit la station droite, d'accord. Le geste est beau, en effet. Mais au moment de pratiquer, il faut bien écarter les jambes.

Le spectateur qui arrive à la plaza la face congestionnée par un bon dîner, le havane aux lèvres, le cœur tranquille et le verbe haut, peut émettre sur les gradins les théories les plus extraordinaires. Reste à savoir si la pratique lui donne raison. Mais le *torero*, lui, pour être un héros n'en est pas moins un homme. Il pénètre dans l'arène anxieux de ne pouvoir satisfaire le public et d'arriver

(1) Bien entendu, nous ne parlons ici que du véritable pas en arrière, et non pas du *pas en arrière et de côté* qui est affreux et qui permet au matador de frapper *fuera de cacheo*.

blessé auprès des siens ; il envisage la question sous un autre jour qui est de faire bien dans ce qui est possible. Un revistero bien connu qui se montrait très dur envers la *gente à coleta*, eut un jour la curiosité d'assister à une corrida derrière la barrière. Un toro sauta dans le *callejon* et infligea au grand critique une *cornada* qui rabaissa, pour un temps, le ton violent de cet homme envers les lidiadors. Nous voudrions donc que tous ceux qui préconisent une théorie puissent la démontrer pratiquement, même avec un *becerro* sans cornes. C'est en effet au pied du mur que l'on voit le maçon.

Si le torero est loin du toro, il n'a pas, évidemment, besoin de faire le *paso atras* avant de s'engager pour porter le coup d'épée. S'il est trop près, il sera parfois obligé de faire un et même deux pas *absolus* en arrière. S'il est à distance convenable, il lui suffira de laisser le pied gauche en place et de disjoindre le pied droit en arrière au moment d'entrer à matar. *Lagartijo le Grand*, disait que cela donnait plus de force pour frapper ; quant à Frascuelo, s'il faisait au contraire le *pas en avant*, c'était pour exciter le fauve à foncer sans hésiter pour le recibir.

Nous estimons, avec José Sanchez de Neira, que c'est précisément dans ce pas en arrière que *Mazzantini* a trouvé le secret des grandes estocades qui lui ont valu le surnom du roi du volapié. *Reverte*, *Espartero*, *Lagartijillo*, *Machaquito*, grands tombeurs de toros, ont, la plupart du temps, dédaigné la pose sculpturale et magnifique de la station droite, et sont entrés presque toujours jambes écartées ou avec *paso atras*.

On nous dit : « Les matadors du temps passé ne faisaient pas de *paso atras* ». Or, des gens dignes de foi, comme Léopoldo Vasquez, Luis Gandullo et Léopoldo Lopez de Saa, disent textuellement :

Cucharès le donnait (*paso atras*).

Cayetano (Sanz) faisait la même chose.

Gordito ne se séparait pas de lui.

El Tato l'ornait donnant comme un battement de pied pour s'engager.

Lagartijo le marquait sans enjolivements.

Cara-Ancha imitait un peu *El Tato* pour le dissimuler.

Salvador (Frascuelo), quand il exécutait la suerte, ne l'oubliait pas davantage.

L'objection qu'on fait au *paso atras* est qu'il permet de dissimuler le *cuarteo* décrit par certains matadors en portant le coup d'épée, *cuarteo* contraire à la formule classique du volapié : *corto y derecho*, court et droit. Cela fut vrai pour Lagartijo quand il fut au déclin de sa vie torera. Mais, ce qu'il faut bien se mettre dans la tête, c'est qu'on peut partir droit même avec un *paso atras*, et qu'on peut décrire un *cuarteo* même sans pas en arrière. Le bon aficionado ne s'y laissera pas prendre.

Quant au gros public, il n'attache d'importance qu'au résultat du coup d'épée ; il n'est pas formaliste et pourvu que le matador ne parte pas d'une lieue, il ne voit pas malice au *cuarteo* décrit à l'estocade. (Remarquez d'ailleurs que les *espadas* qui banderillent excellent, cuartéent souvent à l'estocade par suite d'une habitude acquise plus que de la crainte des cornes).

Guerrita faisait presque toujours le *paso atras*, et le trouvant insuffisant, balançait souvent le corps deux ou trois fois avant de s'élaner, afin de porter le coup avec plus d'élan et de rapidité. Car il avait la spécialité du *volapié électrique* (1), par opposition au volapié quasi décomposé des *Algabeño* et des *Machaquito*. Ces derniers eux-mêmes qui sont considérés comme les meilleurs tombeurs de toros actuels d'Espagne, font sans fausse honte, surtout *Machaco*, le *paso atras*, et cela ne les empêche pas de porter de fort belles estocades en entrant court et surtout droit : c'est ce qu'il importe de considérer, le reste est accessoire.

Le *paso atras* ne nous paraît donc pas, en définitive, devoir absorber, par son importance, l'attention du spectateur au moment où le diestro *se tire à matar*. Au fond, il nous est indifférent, et cet infime détail de la lidia ne nous fera jamais perdre de vue les grands principes du toreo, ni dénigrer les plus belles estocades, pas plus que le *saltito* reproché à *Vicente Pastor*.

(1) Volapié tel qu'il est demandé par le grand Montès : « irse con prontitud al toro y salir con todos los piés. »

CHAPITRE XIX

LE COUP DE GRACE

DESCABELLO ET PUNTILLA.—ARRASTRE

LE COUP DE GRACE (Descabello et Puntilla)

Le toro a reçu une ou plusieurs estocades mortelles. Il ne répond plus au cite de la muleta. Il importe d'abrèger l'agonie de ce vaillant adversaire de l'homme. Il n'est plus nécessaire à présent de faire acte de courage et de science pour l'achever, mais d'en terminer avec lui *rapidement* et *habilement*.

Si le toro est *debout*, c'est au matador qu'il appartient de mettre un terme à la lutte. Il emploie, à cet effet, le descabello.

Le descabello est donné avec l'épée ou la puntilla. La façon la plus sûre de *descabeller*, consiste à *chercher* avec la pointe de l'épée, la naissance des cornes et d'appuyer fortement pour passer entre les deux premières vertèbres. La mort est instantanée.

Croyant faire preuve de plus d'adresse, certains matadors ne cherchent pas la place. Ils tiennent la pointe de l'épée au-dessus de l'endroit à frapper, et abaissent vivement le bras quand ils ont visé.

C'est vouloir compliquer la lidia et la rendre plus lon-

gue, car ce coup — appelé *descabello à pulso* — réussit une fois sur dix. Or, il ne s'agit plus d'exhiber un talent quelconque sur un animal presque mort. Il faut en *finir vite*, et c'est là la véritable habileté !

Ce que nous disons contre le *descabello à pulso*, nous le maintenons avec plus de force encore contre le *descabello à la puntilla de ballestilla*.

La *puntilla* est un poignard court, à lame très forte.



CONEJITO DESCABELLANT EN APPUYANT L'ÉPÉE A LA BASE DES CORNES

Quelques espadas ont cru bon de faire valoir leur coup d'œil et la force de leur poignet en lançant de loin la *puntilla* sur la nuque du toro.

Laissons ces pratiques aux braves gaillards des abattoirs, mais ne rabaissons pas la corrida en important dans le redondel de pareils procédés.

Quelques matadors ont employé la *puntilla* comme nous l'avons expliqué pour l'épée ; d'autres ont même descabellé

avec une *banderille* arrachée au garrot du fauve. Ce sont là des pratiques fantaisistes et qui ne signifient rien.

Le procédé classique, sûr, reste celui que nous préconisons : « Le descabello avec l'épée en cherchant l'endroit ».

*
**

Le toro couché appartient au *puntillero*, homme de la cuadrilla du matador qui vient d'estoquer le fauve. Il se sert de sa *puntilla* (appelée aussi *cachete*), et frappe au même endroit que le matador. Il a parfaitement le droit d'enfoncer l'épée, pour provoquer une mort plus rapide, alors que cet acte est formellement interdit si le toro est debout.

Les procédés du matador et du *puntillero* diffèrent :

Le premier aborde l'animal de face, car il reste toujours dans la note noble. Le *puntillero*, lui, accomplit une besogne nécessaire, mais d'un caractère moins élevé. Il s'approche furtivement du toro et l'achève par derrière.

Le matador qui tente le descabello doit faire humilier l'animal pour que ce dernier découvre bien le chignon ou *cervigillo*. Pour ce faire, il tapotera du bout de la muleta le mufle de l'animal, plutôt que de le piquer avec la pointe de l'épée, cela pour deux raisons : c'est d'abord moins brutal, ensuite c'est beaucoup plus certain, comme résultat, qu'une piqûre qui risque de faire lever la tête.

Quoique l'animal paraisse quasi mort, il est prudent de se méfier : on a vu survenir des accidents à la suite d'un assaut désespéré du fauve vers son adversaire humain.

En conséquence, un ou deux *peones* mettront leur cape sous le museau pendant l'opération du descabello. Quand le *puntillero* remplira son office, le matador devra retenir l'attention du toro avec la muleta.

Parmi quelques *puntilleros* célèbres, on cite : *Gabriel Caballero*, *Alones*, *Yordi*, *Jaro*.

L'ARRASTRE

L'arrastre est le procédé reconnu le plus rapide pour débarrasser le redondel. Lorsque le toro est mort, les trains de mulets ou de chevaux, empanachés à l'espagnole, vien-



LES VICTIMES SONT TRAINÉES DEHORS

nent enlever de l'arène les cadavres des chevaux tués, s'il y a lieu. La dépouille du toro est trainée dehors en dernier lieu, en signe de suprême honneur rendu à l'adversaire qui se battit si bravement contre l'Homme.

ANNEXES

CHAPITRE XX

Les Philistins de la Corrida

LES PHILISTINS

Ce qui fait souvent sursauter les vrais aficionados, c'est la manie ridicule de certains gens, de vouloir apprendre aux toreros leur métier. Rien ne les désigne à ces fonctions de professeurs *ex-cathedra*, si ce n'est la force de leurs poumons et la stupidité de leurs arguments.

Au début de la corrida, ils crient : *pica !* quand il faudrait réclamer la cape aux maestros. Quand on pique, ils veulent voir les matadors exécuter des passes de manteau. Aux banderilles, ils montrent leur connaissance de la langue espagnole en hurlant : *banderillas à los maestros !*

Nous croyons avoir fait justice précédemment de ces deux cris inversés à tort de *pica* ou de *capa*. Quant aux énergumènes qui s'époumonnent, afin de faire clouer les palos à un matador qui banderille plus mal que le der-

nier de ses peones, ou qui veulent obliger l'espada à *parear* un animal inoffensif, ou au contraire, rempli de vices laissons-leur l'épithète d'énergumènes ou d'inconscients, et passons...

Nous voudrions surtout parler de ceux qui, au dernier tercio, veulent s'arroger le droit d'indiquer au matador :

1° *L'endroit* de la piste où il doit tuer son toro ;

2° *Le moment* où il devra entrer à matar ;

3° *L'instant* où ils lui permettront de donner le *descabello*.

Envisageons chacun de ces trois points :

1° Celui qui peut dire à l'instar du gladiateur antique : *Ave, Cæsar morituri te salutant !* rend hommage au peuple en affrontant le fauve pour le terrasser à ses pieds. Mais César, c'est-à-dire le peuple, ne peut lui dire : « Tu combattras ici ou là, tu estoqueras en ce point, devant moi ». On lui a fixé le but, bien ! Mais il a l'initiative du choix des *moyens*. Par le *brindis*, il a fait le serment de se battre loyalement ; il faut le laisser juge des procédés qu'il emploiera dans sa *faèna*, quitte à lui demander raison, s'il se départ des règles convenues.

D'autre part, le matador connaît mieux que le public la partie de l'arène où il sera plus à l'aise pour l'attaque et la défense : le soleil peut le gêner, le sable peut être mouvant sur un point du redondel, la *querencia* peut avantager trop sensiblement son adversaire, etc... Enfin, il est libre de faire hommage de sa vaillance et de son art à Celui ou à Celle qu'il veut distinguer dans l'assemblée.

2° Quant au coup d'épée, la même catégorie d'aficionados — *les philistins* — prétend lui imposer l'instant où il devra s'engager pour le porter. Les uns — gens pressés d'aller prendre leur apéritif — s'écrient : *là, à présent, anda !* Ils ne veulent pas se rendre compte que le toro n'est pas *cadré*, par exemple, et qu'on ne fixe pas un toro « comme on fixe une bougie dans un chandelier ».

Les autres, en revanche, aiment à faire durer le plaisir. Amateurs forcenés des passes à genoux, de poitrine, de moulinet et autres fantaisies, ils trouvent trop courtes les cinq minutes de *muletazos* et vocifèrent quand le diestro fait mine de lier la muleta.

Et palsembleu ! n'abusons pas de ce droit de protestation que nous achetons en entrant à la plaza, mais usons-en pour de meilleures causes : il n'en manque pas dans la corrida.

3° Pour le *descabello*, nous avons entendu réclamer des choses monstrueuses de bêtise ou d'ignorance. Les uns voudraient voir toujours *puntiller à la ballestilla*, sans se douter qu'il ne s'agit là que d'un sport de boucher adroit, et non d'espada sérieux et digne de ce nom. Ne ravalons donc pas la corrida ! Tout ce qui rappelle la sombre nef de l'abattoir doit être banni de la lumineuse splendeur de l'arène.

Les autres, sous prétexte que le toro a reçu plusieurs coups d'épée, crient : *descabello* ! Ils ne veulent pas entendre ceux qui leur expliquent que le matador ne peut pas pourtant foudroyer à *pulso* tel toro qui court ou qui remue constamment la tête.

D'autres ne veulent pas du tout le *descabello* ; d'autres enfin le réclament quand l'animal *est à terre*. Or, s'ils avaient la moindre notion de tauromachie, ils sauraient, les premiers, que le *descabello* est le coup de grâce qui termine l'agonie et qu'on ne frappe pas un mourant comme on frappe un adversaire vigoureux. Ils sauraient, les derniers, que lorsque l'animal est couché, il n'est pas digne d'un matador de le frapper : un peon subalterne est chargé de l'achever d'un coup de *puntilla*.

Conclusion : Que les aficionados compétents fassent entendre la bonne parole. Si les sifflets nombreux des *philistins* s'adressent à un matador convaincu de bien faire, et fait bien en réalité, le jour où nos sirènes stridentes lui démontreront qu'il ne faut pas nous berner, craignons de lui voir hausser les épaules dans un geste fait de pitié plutôt que de mépris ou d'incorrection.

CHAPITRE XXI

Les Toros querenciados

LES TOROS QUERENCIADOS

La *querencia* est l'endroit de l'arène où le toro aime à aller et où il se cantonne souvent.

Quels sont les motifs de cette affection spéciale ? Au début de la corrida, le toro est fougueux et ne raisonne pas. Mais peu à peu, il se fatigue d'une lutte vaine ; il ne veut plus s'élancer qu'à coup sûr. Il recherche, par conséquent, un lieu qui lui paraisse propice à la défense, un lieu où l'attaque par derrière lui paraît peu probable. Ce sera, en général, vers les barrières. De là, il verra venir les assauts. Il se sent plus en force dans son poste favori. Il en connaît la topographie, et si on veut le combattre, il faudra aller le provoquer dans ce qui constitue en quelque sorte son repaire.

Parfois, et peu après son entrée dans la lice, il se dégoûte du combat, soit après une blessure douloureuse, soit faute de bravoure naturelle. Il pense aux pâturages où il vivait tranquille et libre, rêvant aux belles génisses... La porte par où il est entré dans la piste, est pour lui, la porte de libération. Il s'y rend instinctivement : c'est la *querencia dite naturelle*.

Lorsque, d'humeur plus batailleuse et plus vindicative,

il retourne là où il a terrassé un picador, là où gît un cheval tué par lui, là où le sable plus mouvant témoigne d'une lutte âpre, sa place de prédilection s'appelle *querencia accidental*. Il possède souvent plusieurs *querencias*, suivant les péripéties du combat.

Plus la *lidia* se prolonge, plus l'animal persiste à demeurer sur ses positions. Il s'y sent plus à l'aise, plus en sûreté. Le fait est que l'entreprendre dans ces parages est chose difficile et dangereuse.

Aussi cherche-t-on à empêcher tout cornupète de prendre *querencia* ou à déloger le bicho de ce lieu *chéri*.

*
**

Certains écrivains ont prétendu que les toreros du temps passé ne craignaient pas de combattre les toros en *querencia*. Nous n'avons pas à prendre parti pour l'école ancienne ou pour l'école moderne. Mais il nous sera permis de dire qu'à l'origine du *toreo* les ressources des *lidiadors* étaient maigres. Faute de savoir se servir de la *cape* ou de la *muleta*, ils étaient bien obligés d'aller chercher la brute là où elle se tenait. Quand ils ne pouvaient estoquer, on avait recours au *desjarrete* (1).

Un peu plus tard, lorsque le *desjarrete* ne satisfit plus le public, il fallut employer d'autres moyens presque aussi barbares et que *Daniel Perea* a fixés de son crayon inimitable : coup de pique sur l'arrière-train, torsion de queue, banderilles à feu sur l'arrière-train du fauve, etc... tout cela accompli par un *chulo* placé *derrière* la *talanguera*.

Depuis assez longtemps cependant, ces méthodes ont disparu et les *espadas* d'aujourd'hui, comme ceux d'hier, se servent de leur *cape* ou de leur *muleta* pour tirer un toro de *querencia*. Nous savons bien qu'*El Tato* et *Lagar-tijo* matèrent des toros en *querencia*. Mais qu'y gagna le premier ? Que faisait le second ?

(1) Lorsqu'on voulait achever un toro on lui tranchait les jarrets de derrière avec la *media-luna*. Il s'affaissait et on l'égorgeait. F. Romero fit disparaître ce roccédé barbare. Mais lorsqu'un fauve ne pouvait être abordé en *querencia*, il lut encore y avoir recours : c'est ce qu'on appelait le *desjarrete*.

Ostion, grand peon d'autrefois, cherchait intelligemment à sortir un toro de sa place favorite, lorsque *Tato* s'approcha, les trastos en mains, et lui dit : « Puisqu'il veut mourir là, laisse-le donc ». Quelques secondes après, l'illustre matador était blessé. Il perdit sa jambe et l'afficion eut à déplorer la disparition d'un grand maëstro.

Lagartijo, lui, s'était fait une spécialité de *matar en las tablas*. Mais voici quelle était sa tactique : il aveuglait le toro avec le drap, et, entrant *cuarteando*, ne portait que des *demi-estocades*, avec *paso atras* et de côté pour masquer qu'il matait hors de suerte. Il ne pouvait d'ailleurs faire autrement. Les puristes mugissaient ; ceux qui ne savaient pas estoquer de cette façon se faisaient saisir ; les autres, tout bonnement, délogeaient le toro de sa *querencia*.

Ce qu'il faut éviter, c'est l'*aburrimiento* — l'ennui — du public causé par un matador qui, longuement, laborieusement, souffrant maintes *coladas*, tolérant tout le peonage, traite de sortir un toro de sa *querencia*, sans y parvenir du reste. Il vaudrait mieux lâcher une demi-estocade *arrancando* à la Rafaël. Mais combien plus il est préférable de voir un matador hardi et ingénieux tirer un toro de sa place d'élection et le mater ensuite.

Cet acte nous donne une plus haute idée des progrès accomplis par le toreo. On aperçoit mieux dans ce dernier trasteo l'intelligence et la décision de l'espada.

*
**

Tout torero doit porter son attention sur les *querencias* diverses des toros.

Pourquoi ?

D'abord, pour ne pas se trouver sur le chemin *exact* que suit le toro pour se rendre à son poste préféré. L'animal n'a parfois qu'une idée fixe : aller où il se complait. Il renverse tout ce qui se trouve devant lui, et la plupart du temps, il ne prendra pas l'*engaño* : d'où *cogida*.

En revanche, si l'on a affaire avec une bête difficile, il faudra savoir profiter de son retour en *querencia* pour exécuter une *suerte* quelconque. En effet, il suffira de se

déplacer très peu *sur le côté* du chemin entrepris par le toro pour être en mesure de placer une suerte sans danger relatif : toujours, parce que l'animal hanté par son idée de revenir en querencia n'apportera qu'une attention *distracte* aux objets qui ne seront pas exactement devant sa route.

Voilà dégagés les avantages et les inconvénients des querencias. Il importait d'avoir sur ce sujet des données précises pour être en mesure de mieux comprendre le travail d'un torero et aussi de le juger en connaissance de cause.

CHAPITRE XXII

La Temporada de 1911

STATISTIQUES DIVERSES. — RENSEIGNEMENTS UTILES

Nombre de corridas formelles : 303.

Nombre de matadors d'alternative, ayant pris part à ces corridas : 45.

Nombre de toros estoqués : 1649.

Ont pris l'alternative en 1911 :

1° Juan Cecilio (*Punteret*), à Alicante, le 12 février, des mains de Mazzantinito, qui la confirma au jeune diestro, le 9 juillet, à Madrid.

2° *Luis Freg*, mexicain, à Alcalá de Henarès, avec Regaterin pour parrain. Mazzantinito lui confirma l'alternative à Madrid, le 24 septembre.

3° *Pacomio Peribañez*, à Valladolid, à qui Manolete céda les trastos le 24 septembre. Cette alternative n'a pas encore été confirmée à Madrid.

*
**

Nombre de novilladas : 572.

Nombre de matadors-novilleros : 324.

Nombre de toros estoqués : 2745.

Total des toros estoqués tant dans les corridas formelles que dans les novilladas ; 4394.

*
**

Nombre de ganaderias espagnoles : 115.

Nombre de livres taurins édités : 15.

*
**

En France ou en Algérie, on a célébré :

A Nîmes, 3 corridas et 1 novillada ;

A Bayonne, 3 corridas ;

A Toulouse, 2 corridas et 1 novillada ;

A Béziers, 2 corridas ;

A Bordeaux, 3 corridas et 2 novilladas ;

A Marseille, 2 corridas et 4 mixtes ;

A Dax, 1 corrida ;

A Vichy, 4 corridas ;

A Mont-de-Marsan, 2 corridas ;

A Oran, 4 corridas ;

A Lunel, Sénas, Remoulins, Cavaillon, Toulon, 8 novilladas.

Au total : 26 corridas et 16 novilladas ou corridas mixtes.

*
**

Il y eut 160 blessés qui se répartissent ainsi que suit :

21 matadors de cartel ;

76 novilleros ;

27 banderilleros ;

9 picadors (cornadas) ;

20 picadors (chutes) ;

2 areneros ;

5 aficionados, toreros spontanés, comme les appelle Dulzuras, c'est-à-dire des jeunes gens qui se lancent dans l'arène au beau milieu d'une corrida et qui tentent une suerte souvent malheureuse. El Gallo, Guerrita et d'autres célèbres diestros, ont commencé comme cela à se faire connaître.

Sur ces 160 cogidas, 10 furent mortelles dont celles de

5 toreros professionnels, 3 serviteurs de plaza et 2 amateurs.

*
**

Il y a eu des corridas nombreuses au Mexique, au Pérou, dans l'Uruguay, au Vénézuéla ; on en a fait même dans l'Equateur, à Cuba et au Brésil. Les courses, cogidas, toros embusqués, etc... dans ces derniers pays n'entrent pas en ligne de compte dans les chiffres ci-dessus.

*
**

Ci-après le nom des matadors de cartel qui ont toréé en Amérique et n'ont pas estoqué en Espagne : Bonarillo, Faïco, Hermosilla, Pepe-Hillo, Vicente Segura, Valentin, Padilla, Camisero, Revertito, Carrillo, Zocato, Felix Velasco.

*
**

On toréé en Europe et en Amérique, les espadas d'alternative : Jerezano, Morenito de Algeciras, Minuto, Lagartijillo-Chico, Luis Freg, Lombardini, Pedro Lopez, Cocherito, Gaona, Fuentès, Ostioncito, Manuel Dionisio, Florès, Pazos, Rerre, Relampaguito, Saleri, Capita, Guerrerito, V. Pastor, Chiquito de Begoña, Punteret, Corchaïto, Calerito.

N'a toréé nulle part : Bebe Chico.

*
**

Matadors d'alternative ayant paru en Espagne, France et Portugal, avec le nombre de corridas et de toros estoqués :

Machaquito : 60 ; 150. — Cocherito : 59 ; 150. — Galilito : 58 ; 132. — Vicente Pastor : 51 ; 115. — Gaona : 48 ; 112. — Manolete : 37 ; 88. — Bienvenida : 31 ; 72. — Mazantinito : 27 ; 72. — Fuentès : 22 ; 51. — Minuto : 22 ; 51. — Martin Vasquez : 19 ; 45. — Punteret : 18 ; 50. — Chiquito de Begoña : 18 ; 46. — R. Bombita : 17 ; 38. — M. Bombita : 16 ; 41. — Ostioncito : 15 ; 37. — Regaterin :

15 ; 32. — Relampaguito : 12 ; 30. — Pazos : 11 ; 24. — Lombardini : 11 ; 22. — Morenito de Algeciras : 10 ; 22. — Florès : 9 ; 23. — Lagartijillo-Chico : 9 ; 21. — Moreno de Alcala : 9 ; 20. — Pedro Lopez : 9 ; 19. — Segurita : 7 ; 19. — Malla : 8 ; 18. — Platerito : 7 ; 19. — Segurita : 7 ; 16. — Luis Freg : 6 ; 15. — Corchaïto : 6 ; 15. — Algabeño : 5 ; 13. — Quintito : 5 ; 11. — Valenciano : 4 ; 10. — Saleri : 4 ; 10. — Jerezano : 3 ; 6. — Guerrerito : 3 ; 4. — Manuel Dionisio : 2 ; 5. — Lagartijillo : 2 ; 4. — Calerito : 2 ; 4. — P. Peribañez : 2 ; 4. — Rerre : 2 ; 3. — Murcia : 1 ; 2. — Capita : 1 ; 1. — Litri : 1 ; 1. — Revertito : 2 ; 0 (Portugal). — Parrao : 1 ; 0 (Portugal).

* * *

Matadors vivants, retirés de la profession :

Gordito, 1885 ; Cara-Ancha, 1894 ; Villaverde, 1896 ; Lagartija (Juan Ruiz), 1896 ; Valentin Martin, 1898 ; Guerrita, 1899 ; Paco Frascuelo, 1900 ; Emilio Bombita, 1904 ; Mazzantini, 1905 ; Villita, 1906 ; Cervera, 1906 ; Conejito, 1908 ; Mancheguito, 1910 ; Hermosilla, Zocato, Lagartijillo, Litri, Vicente Segura, 1911.

Valdemoro, Cuatrodedos, Jarana, Felix Robert, Gorete, Cacheta, Boto, dates inconnues.

* * *

LES NOVILLEROS. — Sur les trois cents et quelques novilleros que compte l'Espagne, c'est à peine si deux douzaines ont fait plus de quinze courses. Il faut croire que les autres sont passés de mode, ont eu une malchance noire ou qu'ils ont peu de valeur.

Torquito arrive en tête de la *gente novilleril* avec 34 corridas.

Celita, Eusebio Fuentes, Zapaterito, Dominguin, Lcumberri, Gallito et Limeño le suivent avec 30 corridas.

Gordet a fait 23 courses, Vasquez II, 22 ; Improvisao et Rodarte s'adjugent 20 corridas.

Ont fait 15 à 20 courses :

Cortijano, Recajo, Jaqueta, Larita, Rosalito, Mojinjo

Chico, Matapozuelos, Corchaïto II, Conejito III, Adolfo Guerra, Agujetas fils.

L'on dit beaucoup de bien cependant de Pascual Bueno, de Corcelito, de Gabardito, de Posadas, de Belmonte...; l'on n'en dit pas toujours de tous ceux qui précèdent.

* * *
* * *

Principales plazas de toros avec leur contenance officielle en spectateurs :

ESPAGNE

7.500, Albacete ; 5.500, Algeciras ; 12.200, Alicante ; 6.000, Almagro ; 8.000, Almeria ; 8.200, Antequera ; 10.100, Aranjuez ; 8.500, Badajoz ; 10.000 Balza ; 14.500, Barcelone (plaza vieille) ; 16.500, Barcelone (nouvelle plaza) ; 11.000, Bilbao ; 7.300, Burgos ; 7.000, Cacérés ; 11.500, Cadix ; 10.000, Catalayud ; 8.000, Carthagène ; 13.000, Castellon de la Plana ; 10.500, Cordoue ; 10.000, La Coruña ; 12.000, Ecija ; 7.000, Figueras ; 10.000, Gandia ; 8.000, Gérone ; 12.000, Gijon ; 9.000, Grenade ; 7.500, Huelva ; 6.500, Jaen ; 12.000, Jerez de la Frontera ; 10.500, Linarès ; 11.000, Logroño ; 8.000, Lorca ; 13.000, Madrid ; 11.800, Malaga ; 10.000, Manzanarès ; 9.000, Mataro ; 17.500, Murcie ; 8.000, Orense ; 11.000, Oviedo ; 5.500, Las Palmas (Canaries) ; 9.500, Palma de Majorque ; 9.000, Pampelune ; 8.250, Plascencia ; 15.000, Puerto de Santa Maria ; 10.000, Riotinto ; 6.000, Ronda ; 10.800, Salamanque ; 5.000, San Fernando ; 5.000, Sanlucar de Barrameda ; 10.000, Saint-Sébastien ; 17.000, Santander ; 7.000, Ségovie ; 12.000, Séville ; 11.500, Tarragone ; 8.500, Tetuan de las Victorias ; 8.500, Tolède ; 9.000, Trujillo ; 7.200, Tudela ; 10.200, Utiel ; 6.000, Valdepeñas ; 16.800, Valencia ; 11.500, Valladolid ; 12.200, Vina-roz ; 8.500, Vista Alegre (Carabanchel) ; 11.000, Vitoria ; 10.000, Zancora ; 10.700, Saragosse.

FRANCE

7.500, Arles ; 9.500, Bayonne ; 6.000, Béziers ; 9.000, Bordeaux ; 8.000, Dax ; 10.000, Marseille ; 10.000, Mont-de-Marsan ; 18.000, Nîmes ; 9.500, Toulouse.

PORTUGAL

11.000, Lisbonne ; 6.000, Porto.

MEXIQUE

8.500, Mexico (vieille plaza) ; 20.000, Mexico (nouvelle plaza « El Toreo ») ; 8.000, Puebla.

BRESIL

7.000, Rio-de-Janeiro ; 4.500, Bahia.

PEROU

8.000, Lima ; 6.400, Arequipa.

6.000, Caracas (Vénézuéla) ; 7.000, Bogota (Colombie) ; 6.000, Guatemala (Guatemala) ; 8.000, Cordoba (République Argentine) ; 5.000, Panama et Colon (Panama) ; 6.000, Guayaquil et Quito (Equateur) ; 5.000, Asuncion (Paraguay) ; 12.000, Montevideo (Uruguay) ; 4.500, Managua (Nicaagua).

CHAPITRE XXIII

LA PRÉSIDENTE DE DE LA CORRIDA

Droits et Devoirs

Le président de la course doit être un représentant de l'autorité municipale, compétent en matières taurines ; il est chargé de faire appliquer les règlements établis dans l'intérêt du public, des toreros, des ganaderos, des empresarios et des gens de service.

Ses fonctions sont très délicates, car elles sont quelquefois imprécises. Il a à faire preuve de tact pour éviter les scandales, d'énergie pour réprimer les infractions aux règles et pour résister aux exigences illégitimes des spectateurs. Ils lui font souvent concilier des choses qui paraissent inconciliables. Bref, c'est un périlleux honneur que de présider une corrida, car on ne ménage au *presidente*, ni les sifflets, ni les huées, dès qu'on se croit lésé.

Voici ses obligations principales :

1° Veiller à *l'ordre public* dans la plaza. A cet effet, il dispose des alguazils pour la police du redondel et des gardes civils pour celle du public.

2° Il fait expulser les spectateurs qui tenteraient de *sauter dans la piste* pour exécuter une suerte quelconque..., et cela arrive souvent en Espagne.

3° Il peut, d'accord avec les matadors et des spectateurs notables, suspendre la corrida si la pluie empêche vraiment la corrida.

4° Il ordonne le *changement* de tercio.

5° Il fait banderiller à feu le toro qui n'a pas pris au moins trois piques en bonne et due forme.

6° Il fait retirer et remplacer par un toro de réserve, le toro qui refuse de se rencontrer au moins une fois sérieusement avec les picadors, et celui qui s'inutilise en cours de combat (Règlement de certaines plazas).

7° Il envoie des *avis* au matador qui tarde à dépêcher son adversaire. Le premier est annoncé, en principe, au bout de 13 minutes, le second deux minutes après, soit par l'intermédiaire d'un alguazil, soit par une sonnerie de trompette. Au troisième avis, donné peu après le second, le toro non tué sera réintégré au corral, pour y être achevé par les bouchers. Le président peut accorder davantage au matador qui a un toro particulièrement difficile et qui n'abandonne pas la tête de l'animal.

8° Il punira sévèrement tout lidiador qui tenterait de s'approcher du toro après le *dernier avis*.

9° Il empêchera tout diestro *blessé* de continuer la lidia à moins que le médecin-chef de la plaza ne le permette.

10° Il réprimera les fautes *volontaires* des toreros.

11° Il veillera à ce que les *services* de l'arène se fassent rapidement et consciencieusement, en particulier celui des chevaux.

12° Il punira les picadors qui abîmeront les toros, par de *mauvaises piques*, ceux qui craindront de s'approcher de l'animal.

13° Il sévira contre les *banderilleros*, qui mettront plus de temps qu'il n'en faut pour remplir leurs fonctions.

14° Il punira également les toreros qui désobéiraient au directeur du combat, ceux qui ne se conformeraient pas au signal donné du changement de tercio, ceux qui, pour accélérer la mort du toro, enfonceraient à l'animal debout l'épée déjà placée, ou frapperaient l'animal de quelque manière que ce soit ; enfin, ceux qui se montreraient insolents envers les assistants.

15° Il empêchera tout *jet d'objets* pouvant blesser les toreros et gêner la lidia.

16° Il veillera à ce que la piste ne soit pas *encombrée* par trop de toreros et que dans le couloir des barrières il n'y ait que le personnel de service. Ce dernier ne doit, en aucune façon, gêner le travail des toreros, ni s'immiscer dans la partie technique du combat.

17° Il empêchera toute *substitution* de toreros ou de toros non annoncée sur les affiches.

18° Il visitera avant la corrida le local de l'*infirmerie*, pour s'assurer que toute personne blessée recevra les soins que comporte son état. Il se fera renseigner par les médecins sur l'état des toreros admis à l'infirmerie à la suite d'un accident.

19° Il s'assurera que l'*architecte municipal* a visité la plaza, afin de prévenir tout accident dû à une mauvaise construction.

20° Il visitera les dépendances de cavalerie, pour s'assurer du *nombre des chevaux*.

21° Il réprimera les allées et venues sans objet des *aréneros*, les empêchera de dépouiller dans l'arène les toros des banderilles ou devises qu'ils portent.

22° En principe, il doit assister à la *prueba* dont nous avons parlé plus haut.

23° C'est lui qui décide si le matador qui a estoqué le bicho à la satisfaction générale peut se voir octroyer l'*oreille du bicho*. (C'est le plus grand honneur réservé aux matadors).

24° Il veille à ce que l'*ordre indiqué pour le spectacle*, soit observé, et ne permet de changements que dans des cas de force majeure.

*
**

On voit donc que les attributions du président sont multiples, qu'il a souvent à faire montre d'initiative intelligente et même, parfois, d'un réel courage.

Pour la partie *technique* de la lidia, il a, pour le secourir, le *directeur de lidia*, c'est-à-dire le matador le plus ancien. Celui-ci est soumis, pour une certaine part, à l'autorité du président, mais il a aussi des droits propres, que le président ne peut outrepasser.

Pour ordonner les changements de *tercio*, quand il ne peut communiquer directement avec les *clarines*, le président agite un mouchoir blanc.

Pour ordonner la pose des banderilles à feu, il se sert d'un mouchoir rouge.

Enfin, quelquefois, il emploie un mouchoir vert, pour ordonner la sortie des *cabestros* venant chercher le toro que n'a pu estoquer un matador. Dans certaines plazas, pour ajouter le comble à la confusion du matador malheureux, on exhibe la *media-luna*, mais on ne s'en sert pas depuis bien longtemps.

Pour des raisons techniques et logiques, nous préférons que ce fût « le directeur de lidia », qui ordonne le *changement de tercio*, plutôt que le *président* de la course.

CHAPITRE XXIV

1. — *Matadors d'alternative de Madrid* En activité en 1912

2. — *Les Victimes du Toro ou les Toreros* *professionnels tués depuis 1726*

Noms des matadors de cartel en activité, par ordre d'ancienneté, avec l'année de leur naissance, leur pays ou province d'origine, leurs dates d'alternative et confirmation d'alternative, et les villes où fut conféré le droit d'alternative.

Enrique Vargas Gonzalez, *Minuto*, 1870, Séville, 30 novembre 1890 et 19 avril 1891, Séville et Madrid.

Francisco Bonal y Casado, *Bonarillo*, 1871, Séville, 27 août 1891, Madrid.

Joaquin Navarro, *Quinito*, 1871, Séville, 21 septembre 1892 et 4 mars 1893, Madrid.

Francisco Gonzalez Ruiz, *Faico*, 1873, Séville, 2 avril 1893 et 4 mars 1894, Madrid et Saragosse.

Antonio Fuentès, 1869, Séville, 17 septembre 1893, Madrid, et 4 mars 1894, Madrid.

José Garcia, *Algabeño*, 1875, Séville, 22 septembre 1895, Madrid.

Joaquin Hernandez, *Parrão*, 1873, Séville, 1^{er} novembre 1896 et 21 mars 1897, Madrid.

Angel Garcia, *Padilla*, 1872, Séville, 18 septembre 1897, Madrid.

Cayetano Leal, *Pepe-Hillo*, 1867, Madrid, 25 octobre 1897, Madrid.

Antonio Guerrero, *Guerrerito*, 1871, Séville, 31 octobre 1897 et 29 juin 1899, Grenade et Madrid.

Félix Velasco, 1873, Séville, 17 août 1899 et 2 juin 1901, Madrid et Ciudad-Réal.

Ricardo Torres Reina, *Bombita*, 1879, Séville, 24 septembre 1899, Madrid.

Manuel Lara Reyes, *Jerezano*, 1867, Xérès, 29 octobre 1899 et 18 mars 1909, Barcelone et Madrid.

José Rodriguez, *Bebe-Chico*, 1870, Cordoue, 22 juillet 1900, Madrid.

Bartolomé Jimenez Najar, *Murcia*, 1867, Murcie, 12 août 1900 et 8 juin 1905, Alicante et Madrid.

Rafaël Gonzalez, Madrid, *Machaquito*, 1880, Cordoue, 16 septembre 1900, Madrid.

Antonio Olmedo Vasquez, *Valentin*, 1874, Séville, 8 septembre 1900 et 20 juin 1901, Murcie et Madrid.

Juan Sal Lopez, *Saleri*, 1876, Madrid, 30 mars 1902, Madrid.

Diego Rodas, *Morenito de Algeciras*, 1872, Algeciras, 20 juillet 1902 et 31 mai 1903, Barcelone et Madrid.

Vicente Pastor, 1879, Madrid, 21 septembre 1902, Madrid.

Rafaël Gomez Ortega, *Gallito*, 1882, né à Madrid, mais considéré comme sévillan, 28 septembre 1902 et 20 mars 1904, Séville et Madrid.

José Moreno Sanchez, *Lagartijillo-Chico*, 1884, Grenade, 13 septembre 1903, Madrid.

José Pascual, *Valenciano*, 1870, Valence, 18 octobre 1903 et 10 septembre 1907, Valence et Madrid.

Angel Carmona, *Camisero*, 1877, Séville, 6 septembre 1904 et 30 juin 1907, Huelva et Madrid.

Eduardo Leal, *Llaverito*, 1875, Madrid, 9 septembre 1904, San Martin de Valdeiglesias.

Castor Ibarra, *Cocherito de Bilbao*, 1876, Bilbao, 16 septembre 1904, Madrid.

Manuel Gonzalez, *Terre*, 1882, Séville, 25 septembre 1904 et 29 juin 1907, Cordoue et Madrid.

Tomas Alarcon, *Mazzantinito*, 1880, Madrid, 23 avril 1905, Madrid.

Manuel Garcia Reverte, *Revertito*, 1882, Séville, 2 juillet 1905 et 22 octobre 1905, La Linea et Madrid.

Anotónio Boto, *Regaterin*, 1876, Madrid, 17 septembre 1905, Madrid.

Manuel Mejias, *Bienvenida*, 1885, né à Badajoz, mais considéré comme sévillan, 14 octobre 1905 et 14 mars 1906, Saragosse et Madrid.

Julio Gomez, *Relampaguito*, 1886, Séville, 28 août 1907 et 24 octobre 1907, Almeria et Madrid

Antonio Moreno, *Moreno de Alcala*, 1879, Séville, 1^{er} septembre 1907 et 22 septembre 1907, Puerto de Santa-Maria et Madrid.

Firmin Muñoz, *Corchaïto*, 1883, Cordoue, 8 septembre 1907, Madrid.

Manuel Torres, *Bombita III*, 1884, Séville, 15 septembre 1907 et 6 octobre 1907, Saint-Sébastien et Madrid.

Manuel Rodriguez, *Manolete*, 1884, Cordoue, 15 septembre 1907, Madrid.

Francisco, *Martin Vasquez*, 1882, Séville, 6 octobre 1907 et 13 octobre 1907, Barcelone et Madrid.

Rodolfo, *Gaona*, 1888, Mexique, 31 mai 1908 et 5 juillet 1908, Tetuan et Madrid.

Antonio Segura, *Segurita*, 1881, Madrid, 8 septembre 1908 et 29 juin 1910, Santander et Madrid.

Rufino San Vicente, *Chiquito de Begoña*, 1880, Provinces basques, 8 septembre 1908 et 11 septembre 1910, Bilbao et Madrid.

Joaquin Capa y Garcia, *Capita*, 1873, Séville, 13 septembre 1908, Xérès.

José Carmona, *Gordito*, 1883, Séville, 12 septembre 1908 et 27 mars 1910, Salamanque et Madrid.

Gregorio Taravillo, *Platerito*, 1882, Madrid, 1^{er} août 1909, Carthagène.

Eligio Hernandez, *Serio*, 1885, Mexique, 23 septembre 1909, Fregenal de la Sierra.

Manuel *Dionisio*, 1884, Séville, 26 septembre 1909, Cordoue.

Pedro Lopez, 1889, Mexique, 10 octobre 1909, Barcelone.

Antonio Pazos, 1884, Séville, 24 octobre 1909, Madrid.

Agustin Garcia Malla, 1886, Madrid, 27 mars 1910 et 17 mai 1911, Vista Alegre et Madrid.

José Morales, *Ostioncito*, 1883, Province espagnole du nord de l'Espagne, 8 septembre 1910 et 25 septembre 1910, Miranda de Ebro et Madrid.

Isidoro Martí, *Florès*, 1884, Valence, 28 septembre 1910, Séville.

Joaquin Calero Verdejo, *Calerito*, 1876, Aragon, 14 octobre 1910, Saragosse.

Juan Cecilio, *Punteret*, 1886, Madrid, 12 février 1911 et 9 juillet 1911, Alicante et Madrid.

Luis Freg, 1889, Mexique, 25 août 1911 et 24 septembre 1911, Alcalá de Henarès et Madrid.

Pacomio Peribañez, 1882, Valladolid, 24 septembre 1911, Valladolid.

LES VICTIMES DU TORO

(Par ordre chronologique de 1726 à 1911 inclus)

I. — Matadores de cartel

José Candido, Jaime Aramburu (el Judío), José Delgado (*Pepe-Hillo*), Francisco Garcia (Perucho), Antonio Romero, Gaspard Romero, Francisco Herrera (*Curro-Guillen*), Manuel Parra, Francisco Gonzalez (Panchon), *Roque Miranda*, Manuel Jimenez (*Cano*), Pedro Parraga, José Rodriguez (*Pepete*), Agustin Perera, José Ponce, Joaquin Sanz (*Punteret*), Manuel Fuentès (*Bocanegra*), Manuel Garcia (*Espartero*), Julio Aparici (*Fabrilo*), Juan Gomez de Lesaca, José Rodriguez (Pepete), deuxième du nom, Domingo del Campo (Dominguin), *Antonio Montès*, Juan Jimenez (*Ecijano*), Hilario Gonzalez (Serranito), José Claro (Pepete), troisième du nom.

Il conviendrait d'ajouter à cette liste funèbre ceux que la *cornada* obligea à se retirer : le grand Francisco Montès, blessure à la jambe ; *El Tato*, amputé de la cuisse ; Juan Ruiz (*Lagartijo*), amputé de la main, etc...

- *
* *

II. — Matadores de novillos-toros

Francisco Benitez (Panadero), José Diaz (Mosquito), Antonio Calzadilla (Colilla), Isidoro Santiago (Barragan), Joaquin Gil (Huevatero), Ricardo Osed (Madrileño), Gregorio Jimenez (Espartero), Mariano Diaz (Boticario), José Hernandez (Parraito), Bernardo Gaviño, Francisco Torres (Curro), Francisco Gonzalez (Perita), Jacinto Caballero (Alfarero), Francisco Ojeda (Trianero), José Noriega (Castizo), Manuel Comèche (*Espartero de Valencia*), Maurice Chanson (Mosquito), novillero français, Valentin Condé, Francisco Aparici (Fabrillillo), frère du matador tué, Juan Rippol, Juan Orellano, José Diaz (Lagartijo), Vicente Garcia (Chufero), Ignacio Pulmariño (Govira-Chico), Ildefonso Lagos (Sanluqueño), Ignacio Laza, Francisco Puertas (Tito), Miguel Villalonga (Fabrillito), José Fernandez (Arija), Rafael Sanz, Faustino Posadas, Francisco Ojeda (Ojedita), Trueno, Cheche (José Herrero), Salvador Soler (Negrete), Manuel Corzo (Corcito), Saturnino Aransaez, Miguel Regy (Señorito Mejicano), Manuel Diaz (Minuto Chico).

- *
* *

III. — Banderilleros et Puntilleros

Francisco Azucena (Cuco), Rafaël Bejarano, Joré Fernandez (Bocanegra), Antonio Fernandez (Oliva), Antonio Verdes (Chilailas), Gregorio Loja, Domingo Rivera (Tuerto), Francisco Carasco, *Mateo Lopez*, Rafaël Bejarano (Cano), Mariano Canet (*Yusio*), Manuel Sotelo (Comedido), Nicolas Fuertès (*Pollo*), Rafaël Ardura (Quico), Luiz Ramirez (Guipuzcoano), Tomas Ferrando (Chès), Candido Carmona (Cártujano), Manuel Sanchez Criado, Antonio Lobo (*Lo-bito*), Antonio Garcia (Morenito), Hermenegildo Ruiz

(Chaval, Nicolas Alvarez, Juan Gonzalez, (Malagueño), Ramon Arago (Mona), Manuel Martinez (Manene), Juan Romero (Saleri), Eloy Moreno, Atanasio Alonso (Rata), Mariano Torneros, Rafaël Bejarano (La Pasera), Honorato Marti, Modesto Garcia (Serranito), Severino Perez (Titet), Florencio Vicente (Frasculito), Felipe Arago (Minuto), Cayetano Panero (Peterete), Miguel Cardenal (*Verduras*), Emilio Campillo (*Herradito*), José Fernandez (Viajante), Juan Alarcon (*Mazzantinito*), Domingo Almansa (*Isleño*), Antonio Romero (Romerillo), Manuel Ballesteros (Meco), Amador Sanchez (Perlita), Manuel Montaña, Melito, Basilio Jerez Mula, José Vargas (*No te veas*), Oliveritos, Lagartijilla, Alfarerito, Marinerito, Romerito de Asturias, Miguel Bello, Sangaruto, Narciso Tejeda, Manuel Cuadrado (Gordito), José Garcia (Zurdo), Manuel Lagarto (Patolas).

* * *

IV. — Picadores

Bartolomé Carmona, Juan Luis Amisas Juan Mateos Castaño, Antonio Herrera, Pedro, Yuste, Diego Luna, *Cristobal Ortiz*, José Lopez Carreros, *Sebastian Miguez*, *Carlos Puerto*, Manuel Payan, Juan Martin (Pelon), Manuel Garcia, Manuel Ledesma (Coriano), Martin Arias (Belonero), José Cazalla (Caïto), José Ahujetas, Ramon Agujetas, José Fuentès (Pipi), José Perez (Bigornia), Patricio Brionis (Negri), Manuel Luque, Juan Gonzalez (Juaneca), Manuel Gallardo, Juan Roman Caro, Francisco Caro (Pajaro), *Manuel Calderon*, Francisco Anaya (Cangao), Ramon Sanchez (Sevillano), Lorenzo Conde (Arabe), Teylemas, Juan Benitez, Juan de Dios Martinez (Riñones), José Sevilla, Andrés Castaño (*Cigarron*), José Huertas (Brazo de hierro), R. Baena (Niño), Sargento.

N.-B. — Nous ne comprenons pas ci-dessus les picadors dont les chutes terribles toulèrent les facultés mentales et qui moururent peu après dans des asiles d'aliénés, comme Pegote, Artillero, etc... Nous n'avons porté que les toreros professionnels tués dans la plaza ou ayant succombé des suites de leurs blessures, et non les aficionados, serviteurs d'arènes, vaqueros, spectateurs, etc... tués accidentellement.

CHAPITRE XXV

CORRIDA PORTUGAISE

*Jeux divers. — Suertes de rejonear
Caballeros en plaza célèbres*

LA COURSE PORTUGAISE

Au Portugal, la mise à mort des toros est interdite par les pouvoirs publics et les animaux paraissent dans l'arène, *emboulés*, c'est-à-dire les cornes entourées d'un tampon en cuir.

Les toreros portugais ont donc, comme nos toréadors de Provence et du Languedoc, à s'entendre avec des adversaires *roublards* (c'est-à-dire qu'ayant déjà été courus maintes fois, ils connaissent toutes les ruses des lidiadors).

Le toro est combattu, soit par des *pegadores*, soit par des banderilleros, soit par des *caballeros en plaza*.

Les *pegadores* (1), que nous avons eu l'occasion de voir, étaient des nègres, véritables hercules, qui se lançaient sept ou huit à la fois sur le toro et cherchaient à le terrasser. L'un saisissait l'animal aux cornes, l'autre aux pattes, l'autre à la queue, etc... et au bout de quelques minutes d'efforts et de bousculades, parvenaient à renverser le bicho sur le sol, spectacle brutal et peu intéressant, aujourd'hui en désuétude.

Les *banderilleros* ne sont pas, en général, à la hauteur de leurs collègues espagnols. Ils ne pratiquent guère que les suertes du *cuarteo* et de *media vuelta*. (Banderiller à *porta gaiola*, c'est placer les bâtonnets dès que le bicho sort du toril).

Ce qui est intéressant dans la course portugaise, c'est le jeu des *caballeros en plaza*, habiles cavaliers qui combattent avec des chevaux, meilleurs que ceux des picadors espagnols, les toros d'Espagne ou de Portugal.

Ailleurs qu'en Portugal, les *caballeros* se sont mesurés avec des toros cornes nues, tels que les diestros *Bento de Araujo*, les *Casimiro d'Almeida* (père et fils), *Isidore Grané*, *Mariano de Ledesma*. Des femmes, comme *Mathilda Vargas de Zacheleta de Oliveira*, de noblesse portugaise, et *Maria Gentis*, une gracieuse écuyère française, ont combattu à cheval avec succès des toros emboulés ou non.

Certains des *caballeros en plaza* ont tué à cheval les toros qui leur furent présentés. Pour cela, ils ont employé le *rejon de muerte*.

En règle générale, les *caballeros* placent des *rejones en farpas*, semblables aux banderilles. Mais ces engins sont plus longs que les *palos* et faciles à briser par le milieu. Le *caballero* cloue sa *farpa* sur le garrot du fauve ; une partie reste sur l'animal, l'autre dans la main de l'homme.

*
**

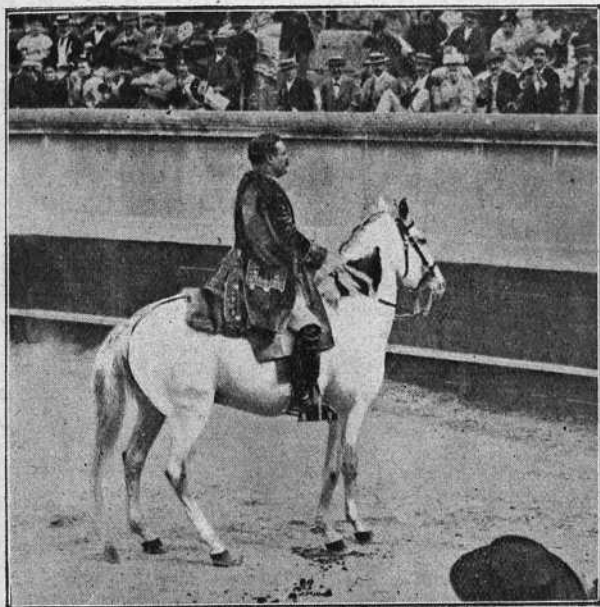
Il y a plusieurs façons de placer les *rejones*. Voici les principales :

SUERTE DE FRENTE OU DE CARA (de face). — Le *caballero* attend, à gauche et à cinquante pas de la porte du toril,

(1) On leur donne également le nom de *moço da forcada*.

la sortie du toro. Il va à la rencontre de l'animal par une marche oblique et assez lente, et, à jurisdicción, il cloue son rejon, éperonné vivement et passe sur le côté droit du toro. Un capeador détourne le bicho si besoin est.

C'est la suerte que les cavaliers exécutent dès le début de la course, la plupart du temps ; et c'est pour cette raison que les Portugais l'appellent à *porta gaiola*.



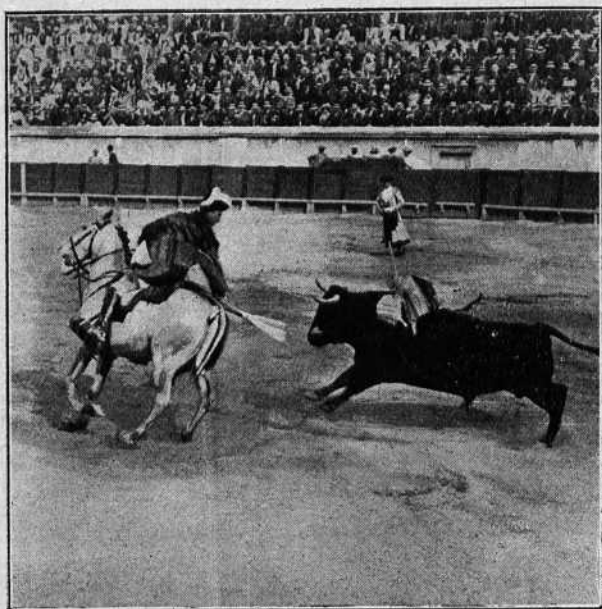
LE CABALLERO JOSÉ BENTO DE ARAUJO DANS LA PLAZA DE NIMES
(1892-1893)

SUERTE A TIRA OU A ESTRIBEIRA. — Elle se différencie de la précédente, en ce sens que cette fois-ci, le caballero se dirige vers le toro arrêté, au lieu de l'attendre ou de marcher à sa rencontre.

Mais en somme, elle consiste pour le cavalier à passer au grand galop, de la gauche à la droite du toro, en posant le rejon quand il arrive à hauteur de la tête de

l'animal. Il est défendu de piquer si le toro n'humilie pas pour frapper.

SUERTE A MEDIA-VUELTA (au demi-tour). — Avec les toros difficiles, les caballeros en plaza agissent par surprise. Ils se placent à quelques pas derrière le bicho et sur le côté droit, courent vers lui, et quand l'animal se retourne, ils clouent le rejon et s'enfuient. Le toro a exécuté un demi-tour pour faire face à l'attaque ; d'où le nom donné à la suerte.



CASIMIRO D'ALMEIDA FILS, SORTANT DE SUERTE APRÈS AVOIR PLACÉ SON REJON

Les meilleurs caballeros des temps modernes, sont : *Alfred Tinoco, Luis do Rego, Fernando d'Oliveira*, (aujourd'hui décédés). Les *Casimiro de Almeida* (père et fils), *Ricardo Pereira, Isidro Grané, Rapozo, Mariano de Le-*

desma, José Bento de Araujo. Ces deux derniers sont très connus en France.

Nous avons vu *José Bento* placer des banderilles courtes à cheval. Il se laissait poursuivre par le toro, se courbait en arrière, plaçait ses bâtonnets en tournant vivement à droite ou à gauche, et se libérait ainsi du coup de tête du fauve. Le picador espagnol *Badila* plaçait à cheval des banderilles longues, à deux mains, mais non pas de la même manière que Bento.

*
**

On a cherché à diverses reprises à introduire la course intégrale espagnole en Portugal. Les différents gouvernements s'y sont opposés, malgré les désirs populaires. Tout ce qu'on a pu faire, ce sont des courses sans picadors et sans mise à mort, avec des toros neufs, emboulés, provenant des ganaderias d'Espagne ou du Portugal. Dans ces courses paraissent les matadors les plus réputés d'Espagne. On cape, on banderille et après quelques passes de muleta, on place sur le garrot du fauve un flot de rubans (appelé *simulacre*), pour simuler l'estocade, et c'est tout !

CHAPITRE XXVI

Les Courses en France

Historique. — Genres divers de spectacles

HISTORIQUE

Les courses de taureaux existent en France depuis plusieurs siècles. Avant que la corrida espagnole ait pénétré dans notre pays, les Landais *écartaient* leurs fougueuses vaches, et les Provençaux et les Languedociens aimaient à renverser leur *biou*, à les poursuivre à cheval, à les attendre au *ferri*, à leur enlever les cocardes posées sur leur frontal.

Sous Louis-Philippe, tous les genres de courses furent interdits. Malgré cette prohibition, on fit venir à Vauvert, dans le Gard, à l'occasion de la fête votive, des taureaux destinés à une course libre.

Une compagnie de fantassins, de la caserne Montcalm, à Nîmes, fut envoyée sur les lieux. Avec leurs fusils à pis-

ton, les soldats reçurent l'ordre de tuer les taureaux et leur débonnaire *doundaire*. Pour éviter une banale corrida sans mise à mort, il y eut effusion officielle de sang... Où va se nicher la bêtise de l'humanitarisme !!

Plus tard, à Paris, le célèbre matador *Gordito* donna quelques courses à l'Hippodrome. Lors d'une représentation, il eut l'idée d'estoquer le sixième toro : on l'emprisonna de suite, et la loi Grammont n'existait pas encore !

*
**

Dans certains ouvrages espagnols, nous avons lu que *Manuel Dominguez* et *Cucharès* vinrent toréer en France, mais on ne dit ni où, ni comment, ni en quelle année.

À Nîmes, de 1853 à 1860, il y eut des fragments de courses avec mise à mort. Des taureaux de la Camargue furent estoqués par *Basilio Gonzalez*, aidé du torero *Pedro Aizela*, *Peroy* ; *Joaquin Gil (Huevatero)* l'imita. En 1860, *Valdemoro* travailla, pour la première fois, dans cette plaza, de vrais toros espagnols.

En mai 1863, le fameux *El Tato*, accompagné de *Regatero*, donna deux courses, estoquant des Camargues.

C'est vers cette époque que le duc de Grammont, l'auteur même de la loi relative à la protection des animaux domestiques, présida, à Bayonne, aux côtés de Napoléon III, une « corrida de muerte ». Ce qui prouve bien que le duc n'assimilait pas le toro espagnol, animal sauvage et indomptable, bête de combat, avec nos paisibles bœufs de labour...

En 1864, à Nîmes encore, *Manuel Perez* venait estoquer six toros navarrais.

En 1869, au Havre, *Gonzalo Mora*, fit douze courses, où il fut extraordinairement fêté. Nous ne savons pas s'il pratiqua la mise à mort de quelques toros, ni de quelle ganaderia ces animaux provenaient.

El Tato revint à Nîmes, le 13 août 1865 et il y estoqua supérieurement six toros du duc de Veragua. *Manuel Perez* (el Relojero), et *Domingo Mendivil*, en 1872, tuèrent dans la même plaza des toros espagnols ; un obscur matador, *Andres Fontella*, les imita en 1876 ; puis ce fut le tour

de *Paco de Oro*, en 1877 : ce dernier fut exécration à l'estoque et se vit rentrer son toro vivant au corral.

Nîmes vit également défilier :

En 1883, *Mazzantini* qui tua deux toros de Colmenar Viejo ;

En 1884, *Angel Pastor* qui estoqua, le 15 juillet, quatre veraguénos, et le 29 juillet, en compagnie de *Currito*, cinq colmenarenos et un camargue ;

En 1885, *Angel Pastor*, que les Nimois prisèrent fort, revint estoquer douze toros en deux corridas ;

Le 9 août de la même année, le fameux *Frascuélo* devait mettre à mort six splendides pensionnaires du duc de Veragua.

Le public qui n'y entendait rien le siffla, parce qu'il n'avait pas foudroyé son toro au premier coup d'épée ; il fut blessé grièvement, et son frère *Paco* dut achever tant bien que mal la corrida.

Après 1885, Waldeck-Rousseau, alors ministre de l'intérieur, interdit les mises à mort. En 1891, il y eut cependant des corridas partielles de *muerte*, à Mont-de-Marsan, Dax et Oran, paraît-il.

Mais l'élan devait être donné par M. Fayot, directeur des arènes de la rue Pergolèse, à Paris, qui devina parfaitement l'engouement futur des populations méridionales pour la grandiose corrida espagnole. Il loua les arènes de Nîmes à MM. Pelliquier et Laurent, alors directeurs, et engagea *Cara-Ancha* pour tuer deux toros du duc de Veragua.

Cara-Ancha parut le 7 août 1892, et c'est de cette date que les *corridos à l'espagnole* prirent pied définitivement dans notre pays.

*
**

La temporada de 1894 fut extraordinairement brillante. Bayonne, Arles, Marseille, Bordeaux, Béziers, Toulouse, Mont-de-Marsan, Dax, imitèrent la noble cité romaine. Bientôt de nombreuses plazas construites jusque dans les plus petites villes du Midi, ouvrirent leurs portes aux matadors de la Péninsule, grands ou petits, et les clubs taurins se multiplièrent rapidement.

Le Sud-Ouest, tout en admirant la corrida espagnole, resta fidèle à ses courses d'écarteurs et de sauteurs.

Le Sud-Est s'éprit immédiatement de la grandeur tragique des courses à mort, délaissa, du moins dans les villes importantes, les courses de cocardes, tandis que des cuadrillas de toréadors provençaux se créaient surtout dans le pays de Beaucaire.

Celles-ci prirent au toreo d'outre-monts ce qui pouvait s'adapter à leur caractère, comme les passes de cape et de muleta et la pose des banderilles. Les *razets* et les *sauts* en tous genres furent conservés, et ainsi prit naissance la tauromachie provençale, genre mixte, fort gracieux. Néanmoins, c'est la corrida espagnole qui réunit en France le plus de partisans. Celle-ci fut interdite à plusieurs reprises, mais, grâce à une campagne énergique menée par les aficionados et les pouvoirs publics du Midi, elle obtint « droit de cité ».

Si la corrida est encore menacée par des tyrans ignorants ou stupides, souhaitons que l'Aficion Française se monte aussi énergique pour la défense de ses droits et de ses libertés provinciales que par le passé.

GENRES DIVERS DE SPECTACLES

Les courses françaises comprennent *aujourd'hui* les genres suivants :

- 1° Course provençale (genre Pouly père) ;
- 2° Course hispano-française ;
- 3° Course libre (ancienne course provençale) ;
- 4° Course landaise.

Nous dirons un mot sur chacun de ces genres. Avant de parler des courses françaises, nous tenons à signaler que la course portugaise, telle qu'elle a lieu en Portugal, n'a pas plu en France. Seuls, les *caballeros en plaza* ont été fort goûtés dans notre pays, épris de tout ce qui touche à l'équitation.

C'est ainsi que nous voyons assez souvent en France un spectacle mixte, appelé *corrida hispano-portugaise*.

Les deux premiers toros de la course sont combattus à cheval par un caballero en plaza. Ce dernier place quelques *rejons* et rentre. Les bichos sont ensuite estoqués par un novillero.

Les toros restants sont lidiés suivant la coutume espagnole intégrale.

C'est à ce genre de spectacle que des empresarios français, pour faire de la réclame, ont donné le nom de *corrida royale*.

Les véritables corridas royales n'ont lieu qu'en Espagne, à la naissance ou au mariage d'un prince, à la suite d'un événement national seulement. *Le roi préside toujours*.

Parfois, le caballero en plaza estoque lui-même le toro. Il emploie pour cela un rejon en bois solide, muni d'une lance en acier de vingt centimètres environ de longueur. Le caballero cherche à frapper dans les *blandos*, c'est-à-dire dans les parties molles du cou, près des épaules.

S'il n'arrive pas à mater son adversaire, le caballero est remplacé par un novillero qui estoque à l'espagnole.

CHAPITRE XXVII

LA COURSE PROVENÇALE

Sauts français et Sauts espagnols
Jeux des Forçadors. — Principaux Quadrilles
Principales Manades

COURSE PROVENÇALE (Genre POULY père)

C'est au Pouly de Beaucaire, père, célèbre toréador français, qu'on doit la création de la course provençale *moderne* (1).

Dans la première partie de la course, on voit alterner les *sauts* et les *passés de manteau*.

Les sauts exécutés sont les suivants :

1° *Saut de pied ferme* : le toréador attend le toro et au

(1) Nous disons *moderne* parce que l'*ancienne* course provençale comprenait les jeux des gardians : renverser à la main les *bisulets*, poursuivre et renverser avec le *ferri*, à cheval, les taureaux ; les attendre à pied avec le *ferri*, muselades, ferrades, etc.

moment où celui-ci baisse la tête pour frapper, il se soulève en hauteur ; l'animal passe sous lui.

2° *Saut avec élan* : le toréador court à la rencontre de l'animal et le franchit d'un bond de la tête à la queue. Ces deux sortes de sauts sont appelés quelquefois « sauts sans perche ».

3° *Saut à la perche* : le toréador tenant dans la main une perche de 2 m. 50 environ (munie d'une pointe en fer à l'une de ses extrémités, pour l'empêcher de glisser sur le sol), s'élançe vers l'animal. Arrivé très près du toro, l'homme pose sa perche à terre et se soulève au-dessus de son adversaire, abandonnant sa perche à la furie du fauve.

4° *Saut périlleux* : c'est un saut qui demande pour son exécution, une agilité d'acrobate et un courage extraordinaire. L'homme court vers le toro, et arrivé à portée des cornes, exécute par dessus l'animal une pirouette terrible. Ce saut est appelé quelquefois « saut de la mort ». Parfois, l'homme fait la cabriole au-dessus de l'animal, en prenant appui avec les mains sur son garrot.

5° *Saut à la chaise* : le torero attend, debout sur une chaise, l'animal, et le franchit quand il se voit sur le point d'être saisi. Le toro frappe la chaise. Ce saut est relativement facile à exécuter.

6° *Sauts successifs* : les sauteurs de divers genres, placés sur une file, les uns derrière les autres, à une distance suffisante pour prendre quelque élan, s'il y a lieu, attendent le toro à la sortie du toril et le franchissent successivement, au fur et à mesure qu'il entre dans leur terrain. Ces sauts produisent toujours grand effet sur le public.

*
**

Certains toreros provençaux ont exécuté leurs sauts, les *pieds attachés* ou dans un *béret*, ou bien encore avec une *badine* tenue en mains. Mais ces sauts sont exécutés plutôt par leurs collègues des *Landes*.

Derrière le toréador qui va sauter doit se trouver un camarade, muni ou non d'un manteau, afin de détourner l'animal qui rechargerait le sauteur, quand celui-ci arrive à terre.

* * *
* * *

Il existe d'autres sauts, mais ils ne sont guère pratiqués que par les *Espagnols*, d'ailleurs fort rarement.

C'est d'abord le *salto de testuz* (1), saut sur la tête. Le torero court sur l'animal, lui pose le pied entre les cornes et s'aidant de ce tremplin peu ordinaire, franchit le toro vivement. Ce saut est aussi dangereux que notre saut périlleux et certains auteurs espagnols l'appellent « saut de la mort ». Dans le saut de *cabeza à rabo* (2), semblable à notre saut sans perche, le matador *Cacheta* s'est fait autrefois très remarquer.

C'est ensuite le *salto al trascuerno* (en travers des cornes). Le torero court sur l'animal, comme pour le *recorter* avec la cape, mais à *jurisdicción*, il fait un appel de pied pour s'élever et franchit son adversaire, non de la tête à la queue, mais en travers des cornes seulement. C'était le fameux saut qu'exécutait quelquefois *Guerrita*.

Il y a encore le *salto, dit de Martincho* (3) : il est semblable au saut à la chaise expliqué plus haut, avec cette différence qu'il s'exécute sur une *table recouverte d'une cape*.

Quelques Espagnols pratiquent plus fréquemment le *salto de la garrocha*, semblable à notre saut à la perche. José Lara (*Chicorro*), célèbre matador du temps passé, s'était acquis dans cette spécialité une juste réputation. Il convient de citer aujourd'hui comme excellents pratiquants de ce saut le matador de toros *Saleri* et le novillero Manuel Vigata (*Lucerito*). *Africano* inventa ce saut en 1754 et *Martincho*, quelques années après, en faisait une de ses *suertes* favorites.

(1) Inventé par José Candido ; d'aucuns disent par un prédécesseur, Lorenzo Manuel.

(2) Inventé par Manuel Bellon, *El Africano*.

(3) Imaginé par Africano également.

*
**

Les passes de *manteau* exécutées par nos toréadors de Provence sont une imitation des *suertes* de cape d'Espagne. Mais elles n'ont pas leur fini artistique.

Il en est de même pour les poses de *banderilles*. Cependant, il est juste de dire que nos toréadors affectionnent deux *suertes* assez difficiles : les *banderilles* au *razet* (semblables au recorte espagnol), et les *banderilles* à *l'écart* (semblables au *cambio*).

Pendant la première et la deuxième partie de la course sont placées les *cocardettes*. Sur une rondelle de papier, enduite de glu sur un côté, est fixée une ficelle ou un bout de bois. Il s'agit de placer cette rondelle, à la course, sur le frontal du fauve. C'est l'ancienne *suerte* pratiquée jadis en Espagne, sous le nom de *parcheo*.

Comme intermèdes de ces différents jeux, on voit quelquefois un toréador exécuter quelques passes avec une *ombrelle* ouverte, ou faire un *écart à la chaise*.

La dernière partie de la course se termine par la pose du *simulacre*, flot de rubans portant un hameçon à une de ses extrémités et qu'il faut fixer sur le garrot du fauve.

Le toréador pose son simulacre à la course, après avoir fait parfois quelques passes de *muleta* qui n'ont rien des classiques *suertes* espagnoles.

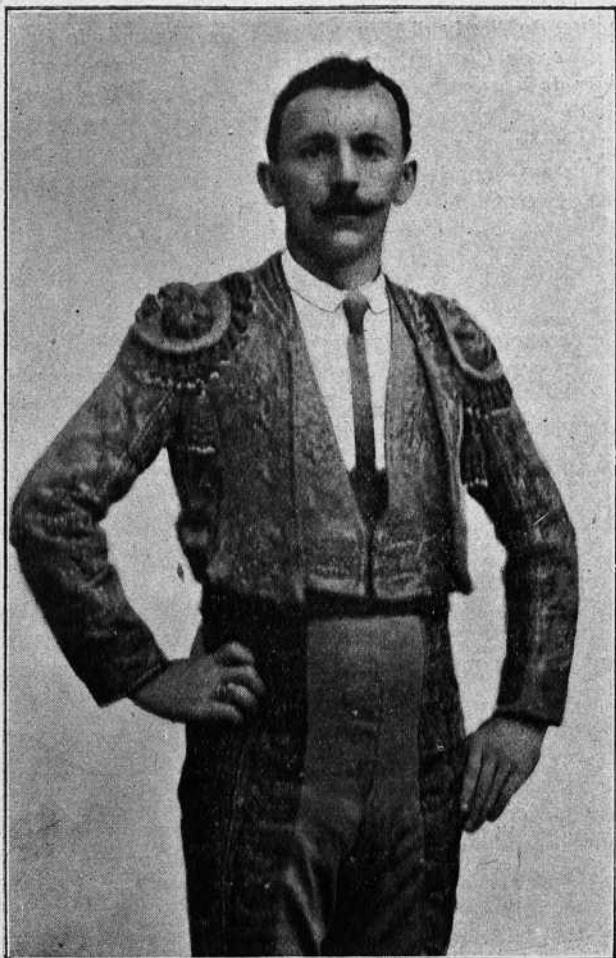
Le simulacre posé, il faut songer à l'enlever. L'enlèvement du simulacre se fait soit à l'aide de la cape ou de la *muleta*, soit dans un *razet*. Feu *Hélias* avait acquis dans l'enlèvement du simulacre une grande célébrité parmi ses contemporains.

D'un bout de la course à l'autre, les toréadors font des *razets* : on court sur le toro soit de face, soit au demi-tour, en cherchant à *raser* les cornes, c'est-à-dire à passer très près de la tête.

Dans le *razet-fantaisie*, *Balmelle*, aujourd'hui retiré, s'est fort distingué.

Les *cuadrillas* provençales les plus célèbres dans le passé

ont été celles du *Pouly père* (de son vrai nom, Etienne Boudin), d'*Eugène Hélias*, de *Machard*, de *Champel*. Les sujets les plus remarquables de ces quadrilles (ainsi écri-



BAYARD
CHEF DE QUADRILLE FRANÇAIS

vait-on alors), ont été le *Sabre*, tué à Nîmes, dans une corrida de nuit ; *Laiglon*, l'hercule et le sauteur à la perche émérite ; *Joseph Ponge*, *Dufès*, excellents banderilleurs.

Plus près de nous, il convient de citer les quadrilles de *Bayard*, de *Monnier*, de *François Rossi*, de *Fabre*, de *Racine*, du *Pouly d'Aigues-Mortes*, de *François le Boucher*, d'*Altèze*, de *Clarion*, de *Laurent*, de *Vaillant* et aussi du *Pouly de Beaucaire fils*, au début de sa carrière. Quelques-uns de ces chefs de quadrille viennent de se retirer et leurs hommes se sont dispersés ; ces derniers forment parfois une cuadrilla pour un ou plusieurs engagements et se séparent de nouveau ensuite.

*
**

Le costume des toréadors provençaux ressemble au costume espagnol ; mais il est moins chargé et moins riche. Les toréadors travaillent tête nue ou en béret. Ils portent la moustache et n'ont pas la *coleta*.

* * *
* *

Les principales ganaderias provençales et languedociennes, sont celles de MM. Yonnet, Desfonds, Durand, Saurel, Lescot, Dijol, Viret, Pouly fils, Combet-Granon, Reynaud, marquis de Baroncelli. Les manades de la Camargue pratiquent peu ou point le croisement avec du bétail espagnol.

CHAPITRE XXVIII

COURSE HISPANO-FRANÇAISE OU CAPEÁ

Toros neufs et Toros courus

Quadrillas principales

*Des Toreros ont-ils le droit de refuser
de combattre ?*

La Question du Simulacre

COURSE HISPANO-FRANÇAISE OU CAPEÁ (1)

C'est la corrida espagnole, sans picadors, ni mise à mort, entremêlée parfois de quelques jeux provençaux. Elle se termine par le simulacre de la mort.

Tantôt les cuadrillas sont composées essentiellement d'Espagnols habitués à combattre le bétail français de la Camargue, tantôt elles ne comprennent que des Français, tantôt enfin, elles renferment des éléments mixtes.

Les toros proviennent des *manades* de la Camargue ou

(1) La capea avec des toros vieux et courus est interdite dans la plupart des provinces espagnoles, en raison des victimes nombreuses de ce bétail rusé.

d'autres pacages du Sud-Est. Ils sont généralement petits, efflanqués, noirs, très rapides, mais très vicieux. Le travail avec eux est hérissé de difficultés, car n'étant pas mis à mort, ils servent plusieurs fois et connaissent toutes les passes des toreros.

Ainsi, sous prétexte d'humanité, on ne tue pas les toros camargues dans l'arène, mais aussi combien de vies humaines a coûté ce sophisme : *Nicolas Alvarez, Tito, Espartero de Valencia, Fabrilito*, et tant d'autres tués ou blessés.

Les cuadrillas hispano-françaises combattent aussi des toros croisés-espagnols, plus gros, plus forts, mais aussi vicieux que les autres. Ils sont de couleur rousse ou blanche avec taches noires.

Les toros *courus* constituent la majeure partie du bétail fourni en France dans les corridas de simulacre.

Les toros *neufs* sont très rares parmi les animaux déjà âgés de trois ou quatre ans.

Il faut tenir compte dans le travail des toreros de l'espèce des adversaires qu'ils ont à combattre. Plus le toro a été couru, plus grande est l'indulgence que nous devons avoir pour les toréadors. Certains de ces animaux ne peuvent être abordés que difficilement à la cape, et encore faut-il les aveugler pour ne pas être saisi. Il ne faut pas songer à faire avec eux un travail classique ; on les torée avec le *cœur* et les *jambes* ; on se défend, mais on ne peut les dominer.

Les cuadrillas espagnoles qui ne toréent que dans notre pays sont très nombreuses. Mais parmi les plus anciennes, celles qui propagèrent l'aficion en France, il faut citer celles de l'infortuné *Chufero, Carita, Metodo, Adrada, Canario, Suarito, Murulla-Chico*, etc... *Chiclanero* est le toréador à bicyclette.

Du côté français, il faut citer la cuadrilla des *niños nimois*, dirigée tout d'abord par l'infortuné *Mosquito*, décédé à la suite d'un coup reçu en plaza de Palavas ; puis la cuadrilla du *Pouly fils*, qui est, pour ainsi dire, la seule existante aujourd'hui dans ce genre.

Ces chefs avaient abordé le genre espagnol et ont même estoqué avec grand succès en France et en Espagne.

Il serait à souhaiter que les Français (qui ont autant

de courage et de facultés que les Espagnols, personne n'en doute), fussent encouragés à marcher dans les traces de leurs collègues d'outre-monts, au lieu de gaspiller leurs qualités devant des toros indignes d'être combattus, comme le sont nos Camargues courus.

Jusqu'ici les difficultés matérielles rencontrées par les débutants pour se lancer dans le toreo espagnol ont été si grandes qu'elles ont découragé les vocations les plus réelles et les plus belles dispositions. L'afición française a beaucoup à faire de ce côté,... et surtout les *revisteros* malveillants.

LA QUESTION DU SIMULACRE

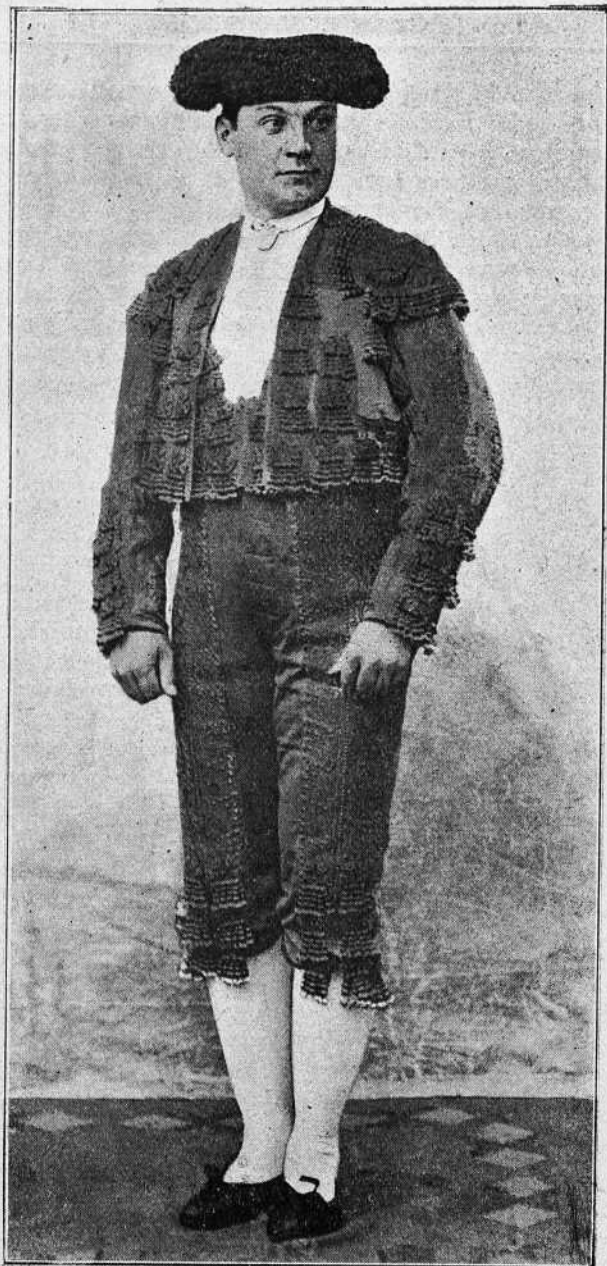
Dans les courses qui ont lieu en France et dans lesquelles le toro n'est pas mis à mort, les toreros clouent sur le garrot du fauve, pour terminer la corrida, un flot de rubans, fixé à l'extrémité d'une pseudo-épée en fer-blanc ou d'un bâtonnet creux. Cette simili-estocade permet de voir si le coup eût été bien porté s'il avait eu lieu en réalité.

Malheureusement quelques toréadors, pour donner plus de *chic* à leur jeu, ont pris coutume d'enlever le nœud de rubans, peu après l'avoir placé. Ce qui était une suerte hors-d'œuvre est devenu, par sa répétition fréquente, une suerte habituelle, exigée à présent par certains publics.

Or, si l'enlèvement du simulacre est chose assez facile avec un bon toro, il n'en est plus de même avec les toros *courus*. Bien souvent, nous avons eu à enregistrer des blessures, et enfin, à déplorer la mort, à Nîmes, de l'infortuné *Fabrilito*. Aussi, le public de cette ville, se rendant à des principes d'humanité qui lui font honneur, ne réclame plus l'enlèvement du *simulacre*.

Le toro couru possède l'intelligence des choses qu'on a exécutées contre lui, et d'autre part, il a un coup de tête *de revers*, qui lui permet de saisir avec facilité l'homme

POULY FILS, MATADOR FRANÇAIS



POULY FILS, MATADOR FRANÇAIS

qui cherche à lui ôter à la main, le flot de rubans posé un instant auparavant avec un long bâtonnet.

D'ailleurs, la course de simulacre doit logiquement se terminer par la pose de la cocarde qui marque la place d'une estocade.

LE TOREROS ONT-ILS LE DROIT DE REFUSER DE COMBATTRE ?

La question est complexe et ainsi posée, il est difficile d'y répondre d'une façon catégorique. *Tout dépend des circonstances.*

Il faut admettre que le torero est un homme comme un autre, et qu'il rentre dans le droit commun. Si son contrat porte qu'il a à combattre cinq toros neufs par exemple, si on l'avertit avant la course qu'un de ses adversaires a été couru, il peut refuser de toréer ; et dans ce cas, il devrait pouvoir poursuivre le directeur qui a manqué à sa promesse. L'absence de législation en France, la difficulté de prouver qu'un toro est neuf ou non, rendent la plainte impossible.

D'autre part, le *directeur* peut avoir été trompé lui-même par le *ganadero* ; et ce dernier par son *gardien en chef*, au sujet du bétail fourni.

Il y a lieu de remarquer, en outre, que le torero peut ne pas avoir été prévenu, et qu'engagé pour combattre cinq toros neufs, il ne se trouve tout d'un coup en présence d'un animal manifestement *couru*. Dans ce cas, je suis pour l'affirmative : le torero n'a qu'à se retirer. Tant pis pour l'empresario ! Ce qu'il y a de regrettable, c'est que le public en fasse supporter la faute au novillero, au lieu de s'en prendre au véritable responsable, le directeur qui a annoncé sur l'affiche un *bétail neuf*.

Les pauvres petits toreros espagnols ou français, qui ne travaillent qu'en France, sont obligés, s'ils ne veulent

pas mourir de faim, de passer par les fourches caudines directoriales. Ils acceptent tout, et arrivent à toréer des spadassins épouvantables que ni les Frascuelo, ni les Espartero, ni tant d'autres vaillants passés ou actuels ne voudraient combattre.

Mais un novillero qui vient d'Espagne, *sous la foi des traités*, et qui tient à mourir *plus noblement* que sous la corne d'un misérable camargue, n'acceptera pas le viol de son contrat : il aura raison. D'ailleurs il ferait le jeu de l'empresario, perdrait le peu qu'il sait de toreo sérieux devant des adversaires indignes, et enfin il faut avouer qu'il est incapable de lidier des animaux courus. Pour ces derniers, il existe un *toreo spécial*, qui ne se trouve dans aucun traité de tauromachie.

En Espagne, il n'est pas possible de refuser un toro sous prétexte qu'il n'est pas neuf, tout simplement parce que tout bicho qui paraît dans l'arène doit être tué. Cette obligation, croyons-nous, date du règne de Jean VII. Ce roi avait constaté les nombreuses victimes des toros courus. Pour éviter ces hécatombes, et dans un noble esprit d'humanité, le prince décida que désormais tout toro qui foulerait le sable de l'arène serait *sacrifié*. En France, nous sommes bien en retard au point de vue de ce progrès. Peut-être est-ce parce que le toreo landais ou provençal n'est pas incompatible avec la ruse *apprise* du bétail français.

J'ai bien lu quelque part que certains matadors d'outremonts ont, en de rares occasions, refusé de travailler. Mais c'était plutôt par excès que par défaut de bravoure qu'ils se retiraient à la talanquère, soit parce qu'ils jugeaient trop *chétifs* ou trop *jeunes* leurs toros, soit parce qu'ils les trouvaient *défectueusement armés*. Remarquez cependant qu'ils étaient dans leur tort, puisqu'il ne s'agit là que de caractères *physiques* appréciables précisément *avant la corrida*. D'autre part, la législation taurine espagnole arme suffisamment chacune des parties contractantes pour que les supercherries puissent être punies.

Si l'on veut dire — *question de toros neufs ou courus mise à part* — que l'honneur des toreros les oblige à combattre jusqu'au bout un animal si féroce, si difficile soit-il,

c'est parfaitement exact : la tauromachie offre assez de *recours* contre toutes les catégories de cornupètes.

En résumé, il faut exiger l'exécution des contrats, pas autre chose. *C'est un principe de droit*. D'autre part, le directeur aura dégagé sa responsabilité s'il prend soin d'indiquer le genre des toros qui seront combattus dans les courses de simulacre, suivant leur *ordre de sortie* : cette indication devra figurer sur les *cartels* et *programmes*.

Malheureusement, il n'y a actuellement de recours contre cet état de choses, que l'opinion publique ; la *loi fait défaut*.

CHAPITRE XXIX

LA COURSE LIBRE

Cocardes

Razeteurs. — Pays des Courses libres

LA COURSE LIBRE

Une des variétés de la course provençale, c'est la course libre. Des jeunes gens descendent dans l'arène, razètent l'animal et lui enlèvent une cocarde attachée par des ficelles aux cornes.

La course libre comprend aujourd'hui deux genres :

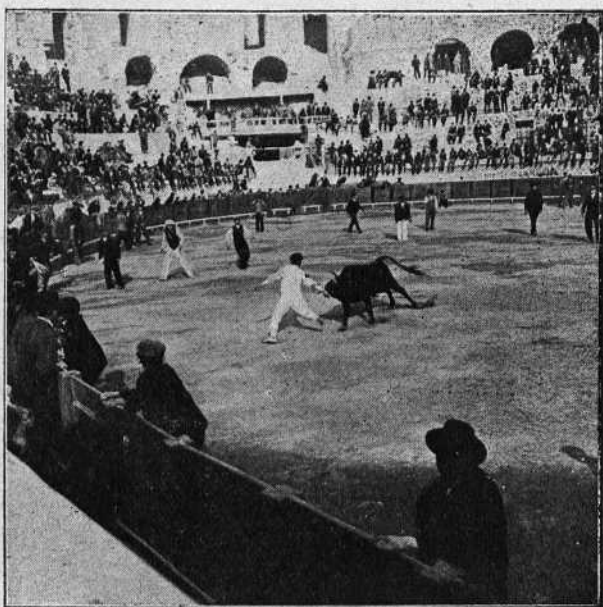
1° Des professionnels, appelés *razeteurs* (*razetaïres*), organisés ou non en troupes d'un jour, sont engagés par un comité de fêtes pour venir décocarder des toros ;

2° Tous les amateurs qui le désirent peuvent descendre dans la piste et chercher à enlever la cocarde.

Plus le toro est connu comme un terrible adversaire, plus la prime de la cocarde est élevée. Des toros comme

le *Romain*, le *Juif*, le *Respetuoso*, le *Prouvenço*, le *Bouca-beou*, le *Paré*, ont porté des cocardes qui rapportaient à ceux qui ont su les décrocher des sommes réellement considérables.

Certains razeteurs s'associent dans une course pour partager le produit des cocardes enlevées par le groupe. Un est désigné pour couper la ficelle, l'autre pour arracher le



COURSE LIBRE DE COCARDES A NIMES : UN RAZET

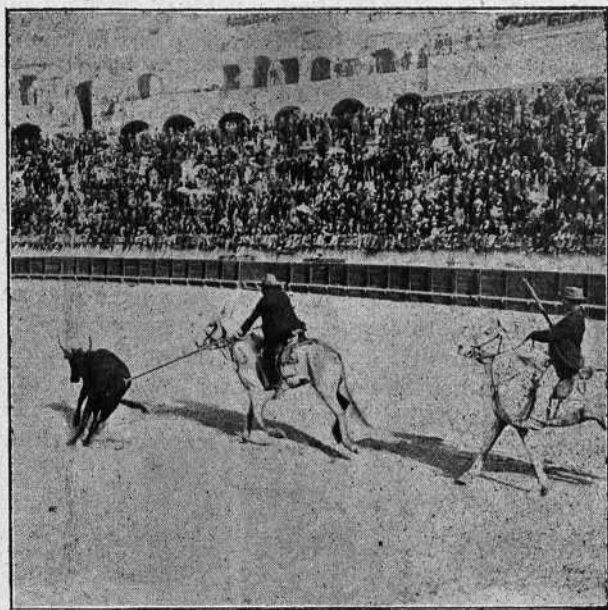
petit ruban, un autre pour détourner le toro après un razet.

Des règlements locaux fixent les conditions de légitimité d'enlèvement de cocardes. Ils varient assez suivant les pays. Les *crochets* d'enlèvement sont, suivant le cas, tolérés ou interdits ; les toros sont cornes nues ou *emboulés* (c'est-à-dire que la corne est entourée d'un tampon en cuir pour diminuer les accidents).

Parmi les razeteurs les plus connus, il convient de citer :

Lou Madur, Croquant, Viret, Rebuf, Chanut, Racine, Monnier ; et plus près de nous : *Mazoyer, lou Pissarel, Clément dit Beaucaire, Laplanche, Gaburle, Navarrito*, et aussi des toréadors provençaux, comme *Bayard, Méry, Clarion, Granat, Vaillant*, etc..., qui ne dédaignent pas de décocarder les fauves les plus redoutables.

Lunel, Arles, Le Cailar, Beaucaire, Châteaurenard, St-Rémy, Aigues-Vives, St-Gilles, Sommières, Aigues-Mortes, et tous les grands villages de la Provence et du Languedoc,



GARDIENS DE LA CAMARGUE ESSAYANT DE RENVERSER UNE VACHETTE
A LA POURSUITE

situés dans la vallée du Rhône, sont des enthousiastes des courses libres.

La plupart du temps, ces villes méridionales n'ont pas d'arènes permanentes. Aux jours de fêtes, elles construisent des amphithéâtres provisoires, avec des charrettes, des tonneaux, des tréteaux.

La veille ou le matin de la course, la jeunesse va atten-

dre les toros, à pied ou à cheval, et cherche à en faire échapper quelques-uns pour s'amuser et rire. *L'arrivée* est le prélude des fêtes qui durent plusieurs jours.

*
**

Dans les courses libres ou provençales, on voit parfois exécuter une suerte qui exige beaucoup de courage, de présence d'esprit et de force physique.

C'est *l'attente au trident*, pratiquée par les gardiens de taureaux, ou *gardians*. Le trident (*ferri*, en provençal), est une perche terminée par un fer à trois pointes. Le gardien va seul, ou accompagné d'un camarade, au-devant de l'animal, se met en garde, appuyé sur ses jambes solides, et tenant des deux mains le trident dont la pointe vise le mufle du fauve.

Lorsque la bête arrive sur lui, le *gardian* la pique avec force au mufle, la retient un moment ou recule sous sa poussée, et la fait passer à sa droite ou à sa gauche.

Dans les *mûselades* ou *ferrades*, pour jeter à terre les jeunes taureaux, les gardians montés poursuivent la bête et, appuyant leurs tridents sur l'arrière-train de celle-ci, la font choir. On peut alors procéder au sevrage du veau ou à son marquage. C'est la suerte équestre exécutée par les *vaqueros* espagnols, dans les *herraderos* ou les *tientas*.

CHAPITRE XXX

La Course Landaise

*Comparaison avec la Corrida Espagnole
Des Vaches, la Corde. — Les Écartés et les Sauts*

ANECDOTES. — COSTUMES ET QUADRILLES

ECARTEURS, SAUTEURS ET TENEURS DE CORDE CÉLÈBRES

LA COURSE LANDAISE

La course landaise est une des nombreuses variétés de la course française (1).

Elle diffère profondément de la corrida espagnole. On n'y voit ni toros, ni picadors, ni banderilleros, ni mise à mort, ni cape, mais des *vaches*, aussi méchantes que les toros d'Espagne, travaillées par des *écarteurs* et des *sauteurs*.

(1) Certains auteurs disent que les courses landaises datent de l'invasion du Sud-Ouest de la France par les Maures. Elles ressemblaient assez à la corrida espagnole telle qu'on la pratiquait vers le neuvième siècle. Mais du jour où les nobles désertèrent la lice, elles subirent de notables transformations. Le cheval, la cape, les banderilles disparurent. Le mouchoir remplaça le manteau et l'écart au *paré* constitua la principale suerle jusqu'en 1831, année où les frères Darracq inventèrent la feinte. Les croisements avec le bétail espagnol datent de 1853, année où Jean Chicoy osa s'attaquer à un toro espagnol.

Comme les bêtes qui paraissent dans les courses landaises ne sont pas estoquées, on les fait servir plusieurs fois. Aussi, semblables à nos cocardiens de Provence et à nos routiers des courses hispano-françaises, sont-elles très vicieuses. Elles connaissent tous les *trucs* employés par les toréadors pour les éviter ; de plus, ayant à faire mouvoir une masse bien moins grosse que celle des *toros de lidia*, elles sont plus lestes à se retourner, par suite plus dangereuses, quoique évidemment bien moins puissantes.

Aussi, pour parer à ce péril, les landais ont-ils imaginé la *corde*. On attache à la vache, à la base des cornes, une longue corde tenue en mains par un homme robuste et adroit : c'est le *teneur de corde*. Son rôle est double : 1° donner une secousse à la corne de la vache, lorsque le toréador est en péril, afin de détourner le coup de revers ; 2° amener la bête à foncer convenablement sur l'écarteur ou le sauteur : ce qu'on appelle *donner une filée*.

Etant donné le bétail couru, la corde est aussi indispensable à la course landaise que la cape à la corrida espagnole. Elle est malheureusement peu esthétique et ne se prête pas au rôle brillant et compliqué de la cape.

On a prétendu que la course landaise était plus périlleuse pour les toréadors que la corrida espagnole. Ce n'est pas notre avis. En l'an 1907, les statistiques accusent 87 *cogidas*, rien qu'en Espagne, dont 7 suivies de mort, sans compter les *cornadas* irréparables. En 1911, nous avons enregistré en Espagne et en France, 160 *cogidas*, dont dix mortelles. Nous ne connaissons pas celles survenues en Amérique. Nous ne croyons pas que les victimes des vaches landaises soient aussi nombreuses, même proportionnellement.

Il y a peut-être beaucoup d'écarteurs bousculés, mais très peu sont grièvement atteints, et très peu reçoivent des blessures qui les rendent impotents ou qui amènent leur mort. Le pauvre *Mouchez*, qui fut renversé par une vache, eut les yeux crevés par les sabots de l'animal. La corne ne l'atteignit pas.

Il ne faut pas tant juger le péril couru par les toreros dans les deux genres de spectacles que le spectacle lui-même. Nous voulons dire que nous jugeons les corridas en France, d'après les corridas intégrales données par des

matadors de cartel ou des maîtres. En effet, dans ces dernières, les accidents sont plus rares que dans les *novilladas* d'outre-monts, d'abord parce que les toreros sont plus habiles, plus anciens, partant plus expérimentés et plus prudents, ensuite, parce que les *cuadrillas*, composées toujours des mêmes hommes, forment un tout homogène, admirablement discipliné, sous l'autorité d'un chef absolu, *l'espada* en qui tous ont une entière confiance.



SAUT LANDAIS

Rien de cela n'existe dans la course landaise ou dans les troupes constituées pour un jour par les jeunes *novilleros* espagnols.

Mais il y a, entre la corrida espagnole et la course landaise, un abîme que ceux qui ont voulu comparer les deux spectacles, ont vu ou n'ont pas vu, faute surtout de compréhension de la *lidia intégrale*. La corrida espagnole est surtout une science, la course landaise une sorte de

sport athlétique. La corrida est à la course des Landes ce que l'escrime est à la gymnastique. La première est un art tout d'intelligence, exigeant un effort physique statique ; la seconde, est une manifestation acrobatique, demandant surtout un effort physique dynamique. La corrida veut beaucoup de réflexion, de grâce, de quiétude ; la course landaise veut de l'agilité, de la souplesse, du mouvement. Toutes deux veulent de l'adresse, et à un degré égal, du sang-froid et du courage. C'est leur seul point de ressemblance, et c'est déjà pour nous une raison d'aimer ces deux genres de spectacles.

Sans doute, nos affinités nous portent davantage vers la corrida ; mais nous admirons les vaillants écarteurs et les incomparables sauteurs des Landes. D'autres préfèrent ceux-ci. C'est affaire de goût, et comme chacun sait : « des goûts et des couleurs, on ne peut discuter ».

ÉCARTS ET SAUTS

Il y a dans la course landaise deux sortes d'exercices : l'écart et le saut.

L'écart comprend : 1° *l'écart à la feinte*, ou tout simplement la *feinte*. Quand la vache entre à *jurisdicción* — dans les Landes, on dit : *lorsqu'elle lui souffle sur le ventre* — le toréador incline son buste à droite (ou à gauche) et *feint* de vouloir se sauver de ce côté. L'animal frappe, l'homme se relève brusquement, pirouette sur le pied opposé à la sortie marquée, exécutant un demi-tour sur ce pied de façon à être prêt à une nouvelle attaque ; — 2° *l'écart au saut*. Dans ce dernier, l'écarteur court au-devant de la vache et, à portée convenable, saute en l'air, retombe les pieds écartés et se jette sur le côté de façon à éviter la corne.

L'écart peut se faire sur un *mouchoir* ou les pieds dans un *béret*. Dans *l'écart à la file*, les toréadors se placent les uns derrière les autres, à peu de distance, et exécutent leur écart successivement : ce qui est d'un très bel effet sur le public.

Le saut comprend toutes les variétés décrites, à propos

de la *course provençale*. Nos lecteurs voudront bien se reporter à ce chapitre, pour nous éviter des redites.

Nous signalerons cependant que les Landais n'exécutent pas le *trascuerno*, ni le *salto de testuz*, particuliers aux Espagnols et d'ailleurs en désuétude chez ces derniers.

*
**

Il ne faudrait pas croire que les Landais soient incapables de toréer des gros toros espagnols ou de combattre du bétail sans corde. Le fameux sauteur *Daverat*, demanda un jour à *Frascuélo*, le grand matador espagnol, l'autorisation de sauter un toro : ce qu'il fit, obtenant une ovation inoubliable de la part des spectateurs de *tras los montes*. Divers quadrilles landais sont allés en Espagne donner quelques courses avec de vrais tóros.

Lorsque les vaches sont neuves, il n'est pas utile qu'elles soient tenues à la corde. On voit souvent avec ce bétail l'absence de teneurs de cordes, et pour notre part, nous avons vu *Marin I^{er}*, écarter et banderiller des bêtes, grosses et pas toutes neuves, dans les arènes de Nîmes, il y a quelques années. Enfin, *Félix Robert* et *Paul Aramis*, anciens toréadors landais, ont abordé avec quelque succès la tauromachie espagnole.

*
**

Le costume des landais se compose d'un béret, d'une veste courte et d'une culotte ou d'un pantalon blanc. Les pieds sont, de préférence, chaussés de bottines de gymnasiarque. Leur habit est, comme on le voit, bien moins riche et brillant que le somptueux *traje* espagnol. Ils n'ont pas de cape de *paseo*.

Les quadrilles sont organisés pour quelques courses, par des propriétaires de troupeaux de courses (1), qui veulent faire courir leur bétail. Un jury distribue des prix en argent, suivant le travail fourni par les écarteurs, les sauteurs et les teneurs de corde.

(1) Les principaux ganaderos des Landes sont : MM. Dubecq, Portalier, Barrière, Passicos, Larmayan.

Il y a loin entre cette organisation simple et peu lucrative et l'organisation des cuadrillas transpyrénéennes, plus logique et plus rémunérée.

*
**

Parmi les meilleurs écarteurs du passé et du présent, citons : Jean Chicoy, Omér, Marin I^{er}, Jean-Marie, Daudi-geos, Lacan, Candau, Bras-de-Fer, Bellocq, Monaco, Lafau, Despouys, Mouchez, Giovanni, Darracq, Maxime, Fillang, Lafayette, Lalanne, Le Meunier, Priam, Mazzantini, Koran, etc...

Comme *sauteurs*, citons : les Daverat, les Nassiet, les Camiade, les Ciseaux, les Kroumir, Garbay, Mamouse, etc...

Comme *teneurs de corde*, se sont distingués : Louisot, les Kroumir, Joseph Hains, Martial, Bacarisse, Lamothe, Cardole, Darracq, Flam, etc... Ce rôle est souvent tenu par des anciens écarteurs.

CHAPITRE XXXI

LES COURSES DE TAUREAUX

A MADAGASCAR

Jeux Malgaches

Le 11 septembre 1904, la population indigène de Tamatave a donné en l'honneur du *général Gallieni*, gouverneur de Madagascar, et de sa famille, des fêtes aussi originales que variées. Parmi ces réjouissances, l'aficion retiendra les courses de taureaux. Qui l'aurait cru ?

J'en avais bien entendu parler, mais je n'avais pas eu l'occasion d'en voir encore, parce que ces luttes taurines sont très rares sur le côté Est, où je me trouvais à l'époque ; elles ont lieu principalement dans le centre de la Grande Ile ou sur la côte Sakalave.

Je ne me doutais pas que ce jour-là mes théories sur l'origine et l'histoire du toreo se trouveraient confirmées par cette corrida malgache. Avec émotion, j'y ai retrouvé l'idée de l'Homme luttant contre la Bête dans les premiers temps, opposant son adresse à la force brutale, combattant par besoin d'abord, puis par plaisir, pour la joie de vaincre. On ne pouvait mieux trouver ces éléments que dans un peuple encore assez primitif.

Dans le *tolon'omby* (la corrida malgache), on retrouve les mêmes procédés que dans les courses d'Europe et d'Amérique. Et pourtant, nul torero que je sache, n'a initié les peuplades madécasses à l'art tauromachique. Aucun aficionado, aucun propagateur de l'idée, ne s'est trouvé là pour la didactique du peuple. Peut-être quelques anciens navigateurs espagnols ou portugais, échoués un jour dans ces parages, ont-ils enseigné les populations... Qui le sait ?

Au reste, je vais raconter la course comme je la vis :

Sur une pelouse, s'élève une barrière composée de rails empruntés à une voie Decauville voisine ; ces rails, reliés par des bambous et soutenus verticalement par des poutrelles fichées en terre, sont surmontées de drapeaux tricolores ; l'arène est rectangulaire ; la foule se tasse tout autour, bruyante, joyeuse, dominée par la tribune des autorités et du public européen. La fanfare du 2^e régiment de Tirailleurs Malgaches joue des marches entraînantes.

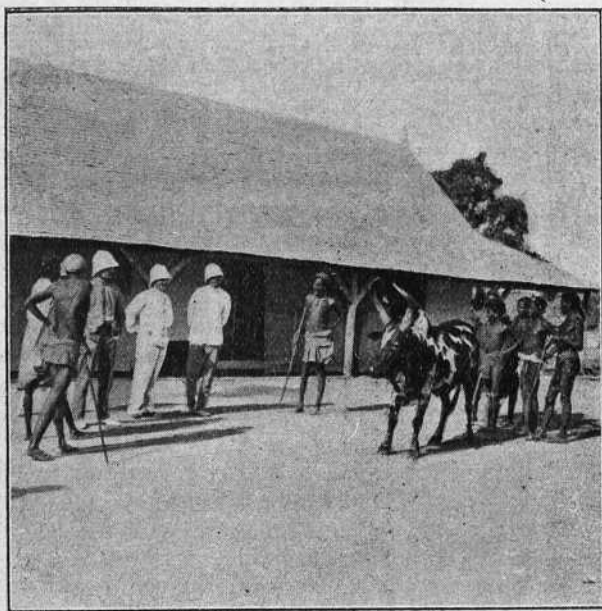
Dans la piste, deux superbes toros, deux zébus ou buffles à bosses plutôt, sont attachés solidement par les cornes. A un signal du gouverneur indigène, l'un d'eux est détaché. N'allez pas croire que ce soit un toro espagnol de lidia, ni même un simple camargue, pour sa férocité. S'il fait quelques pas et donne des coups de corne plutôt anodins, c'est parce qu'on l'irrite et l'agace. Au fond, il n'est pas rassuré devant ce grouillement de jeunes garçons qui le saisissent aux cornes, lui grimpent sur le dos, chantent, dansent et cabriolent devant lui. Cela devait se passer ainsi en Grèce et à Rome, aux fêtes olympiques ou dans les cirques, avec des taureaux débonnaires à l'ordinaire, mais excités pour la circonstance. Les toros espagnols n'ont besoin d'aucun excitant préalable comme le savent les aficionados.

Enfin, pour en revenir à notre mouton enragé, c'est le cas de le dire, on le rattache et on passe à l'autre qui, depuis un instant, donne des preuves de velléités plus combattives.

Au son d'un orchestre criard, un groupe d'Anjouanais et de Concoriens (musulmans qui habitent des îles voisines de Madagascar), s'avancent et dansent devant l'animal,

mais ils ont peur, et bientôt ils fuient sous les huées de la populace malgache qui les déteste cordialement.

L'on réclame à grands cris les petits malgaches, qui ont l'habitude d'escorter et d'embarquer, en pleine mer, les bœufs dont l'exportation constitue une des principales ressources du pays. Les enfants arrivent par quatre, adressent des propos véhéments au zébu, qui n'en demande certes pas tant, et lui font mille grimaces drôlatiques. Au



Zébu de Madagascar, conduit pour la vente par des Malgaches, dans un poste de troupes indigènes, commandées par des officiers et des sous-officiers de l'Infanterie Coloniale.

moment où il s'élançait sur eux, les moricauds se couchent, évitant merveilleusement les coups de corne, mais pas toujours le piétinement. En cela, leur suerte ressemble à celle des *pegadores* portugais. Bousculades, cris, rires, et

l'on passe à un second groupe de quatre hommes. Ils ont en mains leur *lamba* (morceau d'étoffe dont ils s'habillent), et entourent tous à la fois, en criant, le toro qui ne sait où donner de la tête!...

L'animal fonce au hasard sur ces petits démons noirs, qui s'esquivent habilement, faisant un usage non artistique, mais bien compris, de leur pseudo-cape.

A ma grande joie et à ma vive surprise, l'un d'eux esquisse même quelques largas et véroniques à sa façon, en parlant patois ! Il avait été domestique à Narbonne...

Un tout petit garçon, d'une énergie farouche, au regard aigu, semble hypnotiser le zébu. Tout d'un coup, il se précipite entre les cornes, étreignant la brute avec ses jambes et ses bras grêles, mais nerveux et solides.

La bête s'épuise en vains efforts pour lui faire lâcher prise, tel un sanglier happé par un bouledogue.

Le moment est venu de terrasser le fauve. Une nuée de malgaches accourt et saute sur le zébu, attrape sa queue, ses jambes, ses cornes, ses oreilles, voire même sa bosse : une vraie meute !

Au bout de cinq minutes d'efforts, le taureau gît sur le sable et ce sont des cris et des hurlements de triomphe qui éclatent de toutes parts. Les *ramatoas*, les « Madames Chrysanthèmes » de là-bas, poussent des glapissements aigus et frappent dans leurs mains.

Mais soudain le taureau se relève, court sur ses ennemis qui s'enfuient éperdus. Un malgache survient et avec une dextérité rare, lance un *lasso* qui vient entourer les cornes du bovin. Ce dernier est rattaché et la course est terminée. La foule s'écoule, exubérante, satisfaite du *tolon'-omby*.

CHAPITRE XXXII

VOCABULAIRE

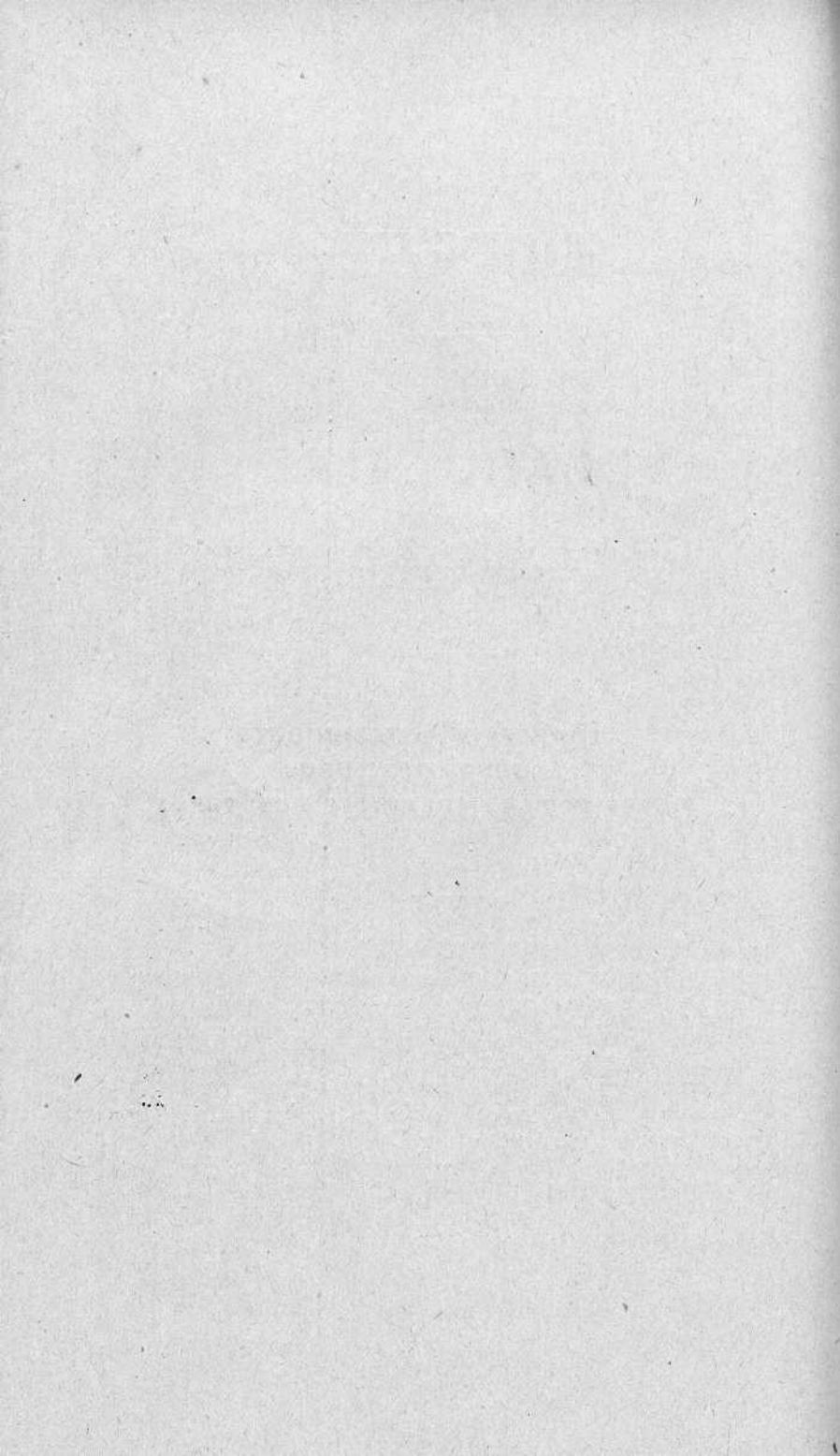
DE LA

LANGUE TAURINE

- I. — EXPRESSIONS TECHNIQUES
 - II. — CORNES DES TOROS
 - III. — ROBES ET PARTICULARITÉS DES TOROS
-

N.-B. — On trouvera, dans ce vocabulaire, l'explication des mots techniques employés dans ce livre, ainsi que la signification d'autres termes très employés par les aficionados et les revisteros.

Pour abrégé, on s'est servi des lettres v. (voir) et ch. (chapitre), afin que le lecteur se reporte au mot du vocabulaire ou au chapitre voulu.



VOCABULAIRE

DE LA LANGUE TAURINE

I. — EXPRESSIONS TECHNIQUES

A

ABANICANDO	(Passe) en éventail.
ABANICO	Éventail.
ABANDO	Toro peureux.
ABAJO DE TIRON	Passe de muleta, appelée aussi passe por delante ; (littéralement : passe par en bas en tirant vivement à soi le drapelet).
ACHAZO	Coup de tête du toro. Voir hachazo.
ACOMETIDA	Attaque ou départ du toro sur un torero ou sur un objet quelconque, ou attaque du torero.
ACORNEAR	Donner des coups de cornes ; synonyme d'hachazo.
ACOSTARSE	Se coucher. Se dit du toro qui se couche d'un côté pour se reposer, s'appuyer, tomber ou frapper.
ADORNO	Enjolivement, fioriture, ornement fantaisiste, fait à la suite d'une suerte ; coiffer le toro de sa montera, s'agenouiller devant lui, etc...
ADELANTE	En avant !
AFICION	Affection pour les corridas. Ensemble des connaisseurs.
AFICIONADO	Celui qui aime les corridas et en connaît bien les règles. Amateur de courses de toros.

AGUANTAR	Genre d'estocade. V. ch. XVI.
AGUJA	Aiguille. Synonyme de cornes. Au pluriel (<i>agujas</i>), signifie aussi côtes antérieures de l'animal. <i>Alto de agujas</i> : toro haut des épaules.
AHONDAR EL ESTOQUE	Enfoncer l'épée.
AHORMAR LA CABEZA	Voir ch. V. Régler la position de la tête.
ALGUACIL	Alguazil, sorte d'agent de la force publique, vêtu de noir à la Philippe II, aux ordres du président de la course.
ALTO, A	Haute. — Passe ou estocade haute.
(EN TODO LO) ALTO	Dans tout le haut, se dit de l'estocade portée supérieurement, au sommet de la cruz.
AL ALIMON	Passe de cape entre-deux. Dans la <i>Tauromaquia</i> de Guerrita, on écrit : <i>à la limon</i> .
ALTERNATIVE	Voir chapitre premier.
AMBOS	A deux... <i>Ambos manos</i> , à deux mains.
ANDA	Interjection espagnole : Allons ! En avant !
ANILLO	Synonyme de redondel. Ou bien, anneau qui se forme à la partie inférieure des cornes et qui sert à distinguer l'âge du toro suivant le nombre de ces anillos. Mais on compte trois ans pour le premier <i>anillo</i> et un an pour chacun des autres.
ANOJO	Toro d'un an.
APARTADO	Séparation des toros avant la course, suivie de la mise en cage (<i>encajonamiento</i>), puis de l' <i>enchiqueramiento</i> , c'est-à-dire du placement des toros dans les chiqueros, suivant l'ordre indiqué.
APODERADO	Fondé de pouvoirs d'un matador (c'est-à-dire celui qui s'occupe des engagements d'un torero).
APLOMADO	Etat du toro calme d'allures, généralement à la fin de la corrida. D'aplomb.
APROCHEVANDO	En profitant.
ARENERO	Serviteur d'arène.
ARRANQUE, ARRANCADA	Synonyme d' <i>acometida</i> .

- ARRANCANDO Genre d'estocade. V. ch. XVI.
- ARRASTRE Action de traîner au dehors les cadavres des chevaux et des toros tués dans l'arène.
- ARREGLAR LOS PIÉS Arranger, régler les pieds du toro, c'est-à-dire les amener sur la même ligne avant d'estoquer.
- ASTAS Cornes.
- ATTAQUEUR Toréador provençal qui attaque le premier le toro à sa sortie.
- ATRAS En arrière.
- ATRAVESADA En travers.
- ATRACARSE Se rencontrer avec le toro en portant l'estocade, ou trop entrer en suerte.
- ATRONAR Foudroyer le toro avec la puntilla ; ou bien boucher les yeux et les oreilles du cheval de picador.
- AVISO Avis, avertissement à un torero qui a enfreint les règles ou qui tarde à tuer son adversaire.
- AVIOS DE MATAR Épée et muleta, instruments du matador.
- AYUDADA Passe de muleta *aidée* avec l'épée. V. ch. XIII.
- AYUNTAMIENTO Conseil municipal en Espagne. Une loge est réservée dans la plaza à l'ayuntamiento, ayant à sa tête l'*alcalde* ou maire.
- ATREVIDO Hardi, audacieux, courageux.
- ADENTRO Terrain de dedans.
- AFUEROS Terrain de dehors (voir le mot *terrenos*).
- AGILIDAD Agilité. Qualité physique nécessaire au torero, mais qui ne doit pas être exubérante et consister dans une mobilité trop grande des pieds.
- AMBIDEXTRO Celui qui estoque indifféremment des deux mains. On cite *Morenillo* (1820), célèbre matador, comme matant de la main gauche ou de la droite, suivant le cas : avantage considérable sur le toro qui appuie son flanc droit aux barrières. *Conejito* était également ambidextre.
- ABRIR EL TORO Ouvrir le toro, c'est-à-dire l'éloigner des barricades, acte nécessaire pour la plupart des suertes.

ACONCHARSE	Se dit du toro qui appuie presque ses flancs contre les barrières, ce qui rend difficile la suerte de matar.
ACOSON	Poursuite serrée du torero par le toro.
ACORRALAR	Se dit du toro qui s'appuie aux tablas par l'arrière-train, position désavantageuse pour le lidiador.
ACULARSE	S'acculer aux planches.
ACUDIR AL CITE	Répondre au cite.
ACHUCHON	Poussée subie par le torero sans qu'il tombe.
AHONDAR	Enfoncer l'épée déjà placée. Ce n'est permis qu'au puntillero, lorsque l'animal est couché. C'est toléré, si le matador exécute l'acte avec sa main droite, comme s'il portait une nouvelle estocade (mais dans ces deux cas seulement).
ALEGRAR AL TORO	Exciter le toro à foncer par la voix, les gestes des bras ou les appels de pied (surtout aux banderilles).
AJUSTES	Contrats, engagements des toreros par les empresarios.
APODO	Voir <i>mote</i> .
APURADO	Toro châtié avec excès par les piques, la cape ou les recortes ; toro épuisé.
ARAGONESA	Synonyme de la passe par derrière (frente por detras). V. ch. II.
ARENA	L'arène, le sable.
ARREMETIDA	Attaque furieuse du toro jusqu'au toucher de l'objet assailli.
ARMARSE	S'armer des banderilles, de la pique ou de l'épée. Se dit plutôt du matador qui lève l'épée pour frapper.
AZAGAYA	Léger javelot qu'on lançait autrefois sur le toro, en se servant de la cape pour parer l'attaque. C'est la première banderille.

B

BANDERILLERO	Celui qui banderille les toros.
BANDERILLA	Banderille, bâtonnet orné de papier, muni d'un hameçon en acier et qu'on fixe sur le garrot du toro.
BANDERILLA DE A, CUARTA	Banderille courte.
BANDERILLA DE FUEGO	Banderilles à feu.
BANDERILLES DE LUXE	Banderilles surchargées d'ornements et que n'aiment pas à employer les toreros parce qu'elles sont peu solides et cachent leurs pointes à l'homme chargé de les poser.
BALESTILLA (DE)	Lancer la puntilla sur la nuque du toro, en lui faisant accomplir un tour.
BAJO	Bas (passe par en bas, coup bas).
BAJA	Basse (passe basse ou estocade basse).
BAJONAZO	Estocade basse. V. ch. XV.
BARRENANDO	En forçant sur l'épée (pour la faire entrer à la suite d'un pinchazo sur l'os).
BARRERA	Barrière derrière laquelle se réfugient les toreros.
BARRICADA	Barricade (terme peu employé).
BECERRO	Veau de 8 à 12 mois ; quelquefois toros de 1 à 3 ans.
BECERRADA	Course de jeunes toros lidiés par des amateurs.
BICHO	Synonyme de toro. Insecte.
BLANDOS	Parties molles situées près du cou et des épaules du toro.
BLANDO	Toro mou, douillet à la pique.
BOYANTE	Toro franc.
BRINDIS	Toast. Le matador dédie généralement la mort de son premier toro au président de la course et celle des autres à la personne qu'il désire honorer dans le public. Il s'approche de la loge ou du gradin occupé par la personne, se découvre, adresse son brindis et le fait quelquefois suivre des paroles sacra-

- mentelles suivantes : « Yo voy à matar aquel toro o el tiene que matarme ». (Je tuerai le toro s'il ne me tue). Les banderilleros et les picadors brindent aussi quelquefois, mais avec moins d'apparat.
- BOURGINE** Toro ou vache à la bourgine, c'est-à-dire, bête tenue en laisse, mais lâchée dans les villages méridionaux où les jeunes gens se donnent l'illusion d'être toréadors.
- BRAVUCON** Brave et peureux par à-coups.
- BREGA** Travail de cape fait par les gens à pied en sous-ordre. S'entend quelquefois aussi, de celui fait par l'espada.
- BUEY** Bœuf ; toro ayant les caractères et allures du bœuf domestique.
- BUENO** Bon, bien.
- BURRICIEGOS** Toros ayant un défaut dans la vue : myopes, presbytes ou faibles de la vue de près comme de loin.
- BURLADERO** Refuge mobile ou permanent placé contre les barrières, où le torero peut pénétrer sans être obligé de sauter par dessus les planches.
- BUEN TRAPIO** *Toro de buen trapio*, toro bien conformé, de belle apparence, de beau type.
- BARBEAR** Se dit du toro qui court le long des planches en essayant de regarder par dessus, indice de peu de bravoure.
- BATACAZO** La chute bruyante du cheval et de son cavalier.
- BESAR** Se dit du toro qui, malgré la résistance du picador, arrive à toucher le cheval.
- BIZCO** L'animal qui possède une corne plus basse que l'autre.
- BRAZUELO** La partie du cou du toro qui se trouve en avant du paleron. Il est formellement interdit de piquer ou blesser l'animal dans cette partie, car c'est vouloir l'estropier sciemment.
- BULTO** L'homme, le cheval, c'est-à-dire le contraire de l'engaño ou leurre. *Hacer por el bulto, buscar al bulto*, chercher le corps sous le leurre, caractéristique des toros de sentido.

- BRIO Vigueur, vivacité. Faena exécutée avec *brio*, c'est-à-dire travail brillant, éclatant.
- BASTO Lourd, manquant de finesse, de grâce, d'élégance. Se dit d'un torero ou de son travail.

C

- CABALLO Cheval.
- CAIDA Chute.
- (ESTOCADA) CAIDA Estocade tombée, c'est-à-dire légèrement basse.
- CAMBIANDO LOS TERRENOS En changeant les terrains (aux banderilles, par exemple). (V. ch. IX et X).
- MCABEZA Tête.
- CABEZADA Coup de tête.
- CACHETERO Coup de grâce donné au toro par le puntillero. Nom donné quelquefois au puntillero et même à la puntilla.
- CACHETE Synonyme de puntilla.
- CABALLEROS EN PLAZA Cavaliers luttant contre les toros en Portugal. (Voir chapitre des Corridas en Portugal : XXV).
- CARA (DE) De face.
- CAPOTE OU CAPA Manteaux qui servent à faire des passes.
- CAPA DE LUJO Cape de luxe, servant pour le défilé.
- CAPOTE DE PASEO *Idem.*
- CAPEA Course où la cape fournit à peu près le seul élément. Pas de picador, ni mise à mort.
- CAPEO Jeu de cape.
- CAPOTAZO Passe de cape.
- CAPEAR Caper, faire des passes de mante.
- CAPEADOR Celui qui cape.
- CASTORENO Chapeau des picadors.
- CARTEL Voir Chapitre premier.
- CARTELES Affiches annonçant des corridas.
- CASTIGO Châtiment, correction.

- CASTIGADERAS Piques sans fer de lance, semblables aux tridents de nos gardians de Camargue, dont on se sert pour pousser les toros du haut des balcons des torils.
- CAMBIO DE RODILLAS Passe changée à genoux. V. ch. II.
- CAMBIO Genre de passe de cape ou de muleta, ou suerte particulière de banderilles. Terme très employé aujourd'hui.
- CAMBIANDA
OU
PASE CAMBIADO Passe changée (la muleta est passée de la main gauche dans la main droite, ou amenée du côté gauche au côté droit). D'autres disent que c'est une passe de poitrine non classique. Cette expression peu claire tend à disparaître.
- CABECAR Se dit du toro qui branle constamment la tête.
- CABESTRO Bœuf apprivoisé qui marche à la tête d'un troupeau de toros ou aide à les garder dans la ganaderia. En France, on les appelle « dompteurs » (*doundaires*, en provençal).
- CABEZA A RABO De tête à queue. Passe ou saut exécuté de tête à queue. (Ch. XIII et XXVII).
- (A LA) CARRERA Suerte faite par le toro courant ; littéralement : à la course.
- CALLEJON Couloir où se réfugient les toreros. Il fait le tour de l'arène et se trouve compris entre la barrière et les gradins. Les allées et venues des gens de service doivent se faire par le callejon. Des *burladeros* sont placés de distance en distance dans ce couloir, pour le cas où le toro franchirait la barricade.
- CAPILLA Chapelle où les toreros, comme la plupart des gens qui exercent des professions aussi périlleuses, vont prier avant ou après la corrida. En Espagne, la capilla est située non loin de l'infirmerie. Un prêtre s'y tient en permanence pendant la course pour donner aux lidiadors blessés mortellement les secours de la religion. L'année 1907

- a vu périr sept toreros, dont le célèbre matador A. Montès. En Espagne, on a compté pendant la même année 87 *cogidas* ou *heridas*, sur 3.000 toros lidiés environ, soit une cogida sur 34 toros, et un mort sur 12 blessés. Les années suivantes ont été encore plus meurtrières.
- CERVIGUILLO Partir du cou du toro, qui s'étend des cornes au morrillo.
- CERVIZ Synonyme de morrillo : endroit où l'on pique et banderille.
- CIRCULO TAURINO Cercle taurin, société tauromachique.
- CITE Appel du toro pour l'obliger à attaquer ou à fixer son attention : se fait à la voix, ou bien en frappant du pied, ou bien encore en agitant cape, banderilles ou muleta.
- CLARINES Trompettes chargées de sonner les changements de tercios sur l'ordre du président.
- COSO, CIRCO Cirque.
- CLARO Toro clair, franc.
- COGIDA Prise du torero par le toro.
- CORNADA Coup de corne.
- CORNUPETA Cornupète, synonyme de toro.
- OU CORNUPETO Court et droit. V. ch. XVI.
- CORTO Y DERECHO Toro couru une ou plusieurs fois. A *toro corrido*, sorte de suerte de matar ou de banderilles. (Ch. IX et XVI).
- COMPETENCIA Concours ; *corrida de competencia*, concours entre toreros ou éleveurs.
- COCARDE Bout de ruban attaché avec une ficelle sur le frontal du fauve. (Ch. XXIX).
- CORRIDA Course de toros, combat de l'homme et du toro.
- CORRIDA DE MUERTE Course avec mise à mort des toros.
- CORRIDA FORMELLE Course intégrale, à l'espagnole.
- CORRER LOS TOROS Courir les toros, c'est-à-dire les combattre.
- COLA Queue du toro.
- COLEAR Tirer le toro par la queue.

COLEANDO	Quitte <i>coleando</i> , sauvetage d'un torero en danger, par un collègue qui tire le toro par la queue, pour détourner l'animal sur lui. (Ch. VII).
COLETA	Touffe tressée de cheveux, signe distinctif que les toreros portent à la nuque. Quand ils se retirent du toreo, on procède à la coupe de cette tresse dans une cérémonie intime très émouvante. Lorsqu'ils meurent, la coleta est conservée, à titre de souvenir, par la famille.
COSTADO (DE)	De côté.
COBARDE	Toro couard, lâche, poltron.
CODICIOSO	Acharné dans la lutte contre l'homme.
CONTRATISTA DE CABALLOS	Entrepreneur chargé de fournir les chevaux de la corrida.
CORTA	Courte ; <i>estocada corta</i> , par exemple.
CONCHAS	Cuirasse articulée au genou que porte le picador à la jambe et à la cuisse droites. Celle de la jambe gauche (mona), va de la cheville au genou.
CRESCIENDOSE AL HIERRO	Toro qui s'allume au fer de la pique.
CUATRENO	Toro de quatre ans.
CUARTEO	Quart de cercle, arc de cercle. Genre de pose de banderilles; (Ch. IX).
CUARTEAR	Décrire un quart de cercle.
CUADREAR	Cadrer ou cuadrer, c'est-à-dire mettre le toro en place pour le banderiller et surtout l'estoquer. Pour ce faire, le torero s'ingénie à mettre les pieds de devant du toro sur une même ligne ; il n'est pas très utile que les pieds de derrière fassent le <i>carré</i> avec les pieds de devant, ce qui d'ailleurs est assez difficile à obtenir. On emploie aussi cette expression lorsque le banderillero s'arrête imperceptiblement entre les deux cornes, levant bien les bras.
CUERNO	Corne.
CUERNO MAESTRO	La corne avec laquelle frappe de préférence le toro.

- COGER LOS BLANDOS Attraper les parties molles : se dit du matador qui ne rencontre pas les os avec l'épée ; se dit aussi du picador qui frappe dans les côtés du cou du toro ou dans les brazuelos, acte répréhensible. Notez bien la différence existant entre les deux acceptions, suivant qu'elles sont appliquées au matador ou au picador.
- CERNERSE S'applique au toro qui remue et secoue constamment la tête devant le leurre, caractéristique des abantos ou des animaux distraits, et souvent aussi des toros de sentido.
- CERRAR EL TORO Fermer le toro, c'est-à-dire le rapprocher des tablas.
- COLADA Acte par lequel le toro entre dans le terrain de l'homme, et par lequel ne tenant plus compte du leurre, il semble près d'atteindre le torero.
- CONSENTIRSE S'approcher très près du toro, bien charger la suerte.
- CORRAL Endroit où sont enfermés les toros avant l'apartado et l'enchiqueramiento. Il est tantôt situé en dehors, tantôt en dedans de la plaza.
- CUNERO Toro de ganaderia inconnue.
- CUNA Le berceau des cornes, le croissant formé à la base des cornes.
- CRUZADA Croisée, estocade en travers, c'est-à-dire *atravesada*. (Ch. XV).
- CITRON Citron de la pique, espèce de bourrelet en cordelettes fines qui séparait, dans la vara ancienne, le fer du bois et avait pour but d'empêcher la puya de s'enfoncer dans les chairs du toro. Cet arrêt avait, en 1830, la forme d'une pomme et était à peu près gros comme le poing. Mais il était cause de *marroñazos* et de *desgarraduras*. Aussi préféra-t-on lui donner, il y a une trentaine d'années la forme *alimonada*, c'est-à-dire en citron, qui, moins épaisse et plus allongée, permettait au picador de bien distinguer la pointe de

l'acier tout en remplissant son rôle d'arrêt.

Malheureusement, en 1906, on a substitué au citron un arrêt métallique si insuffisant que la nouvelle pique réglementaire abîme et tue souvent les toros. Une campagne est menée contre cette horrible lance qui est en train de précipiter vers la décadence, non seulement le premier tiers de la corrida, mais encore le toreo véritable tout entier. Tous ceux qui aiment ce dernier ont le devoir de protester et d'agir pour amener l'abolition de la pique sans citron. Les ganaderos qui firent adopter cette puya, sont, paraît-il, sur le point de demander sa suppression.

- CONOCEADOR** Connaisseur. Intendant général d'une ganaderia, ayant pour mission de surveiller l'élevage, les croisements, les *apartados* pour les corridas, ce qui exige une grande connaissance du bétail et beaucoup de conscience. On dit aussi quelquefois *mayoral* ; mais les deux termes ne sont pas identiques absolument.
- CORTESIAS** Courtoisies. Saluts spéciaux que font avant la course, en Portugal, les caballeros en plaza.
- CAPARAÇON** Tablier de cuir blindé ou non, dont on cuirasse le ventre du cheval dans quelques plazas de France, sous prétexte d'éviter des blessures. Or, le toro crève facilement le caparaçon, s'abîme la tête à percer ce dur tablier, et le picador ne peut guère faire manœuvrer sa monture, empêtrée dans cet appareil grotesque, sans utilité et nuisible... L'humanité mal comprise, la fausse sensibilité, qu'on appelle sensiblerie, font faire bien des bêtises... Les chevaux cuirassés sont un non-sens.
- CARPINTERO** Charpentier. Il doit toujours y en avoir au moins un, avec des auxiliaires,

- dans la plaza, pour réparer les barrières et les portes souvent brisées ou renversées par les toros.
- CERCA Près. *Cerca de*, près de. *Torear de cerca*, travailler de près, très serré.
- CUADRILLA Troupe de toreros. (Ch. 1^{er}).
- CUIDADO Attention ! Gare ! Cri d'avertissement.
- CORTARSE
- LA COLETA Se couper la petite queue ou tresse, au propre ; se retirer du toreo, au figuré. Voir le mot *coleta*.
- CONFIANZA Confiance. Toréer avec confiance, sans précaution, ce qui arrive avec un toro noble. Toréer avec méfiance (*desconfianza*), c'est-à-dire avec précaution et prudence, ce qui arrive avec un toro difficile ou de sentido... mais quelquefois c'est l'inverse qui se produit, suivant les dispositions momentanées du torero.
- CHATRE (A LA) Passe de cape les bras en croix, dite aussi de *tijeras* ou *tijerillas*. (V. ch. II).
- CHICO Pefit. Certains toreros prennent le nom de bataille d'un grand maître et le font suivre du mot *Chico* : *Lagartijo-Chico*, par exemple.
- CHIUQUERO Endroit renfermant les toros avant la corrida.
- CHOTO Veau à l'allaitement.
- CHULO Anciennement : torero subalterne, puis aide, vêtu souvent du costume de plaza qui avait pour mission d'ouvrir les portes du toril et de faire passer les banderilles, piques, *trastos* aux toreros. Expression désuète.

D

- DAR EN DURO Donner sur le dur, c'est-à-dire rencontrer l'os avec l'épée. C'est le contraire de *coger los blandos*.
- DESPEDIDA Course d'adieux d'un matador.

DESECHO DE TIENDA	Rebut d'essai, c'est-à-dire toro de rebut.
DERECHO, A	Droit, e. <i>Mano áerecha</i> , main droite.
POR DETRAS	Par derrière.
DESTRONQUE	Lorsqu'un recorte brise les reins du toro, ou les soumet à une violente torsion, on dit que le bicho a souffert un <i>des- tronque</i> , coup interdit, parce que, en outre, il décompose le cornupète en lui enlevant ses facultés.
DERRIBAR	Terrasser, renverser, jeter à terre.
DERROTE	Coup de tête porté haut par le toro.
POR DELANTE	Par Devant : genre de passe de muleta (ch. XIV).
DESCABELLO	Coup de grâce donné par le matador (ch. XIX).
DESJARRETAR	Couper les jarrets. Voir au ch. XXI, les « Toros querenciados ».
DESJARRETADERA	Instrument tranchant pour couper les jarrets des toros, autrefois.
DESPEJO	Dans certaines plazas, le redondel est envahi par le public avant la course. Avant de donner le signal du paseo, le président fait évacuer la piste par les alguazils : c'est ce qui constitue le <i>despejo</i> .
DESCORDANDO	Voir aux estocades (ch. XV).
DESARME	Désarmé. Se dit d'un torero à qui le bicho enlève la cape ou la muleta.
DEGOLLAR	Egorger. Donner un coup d'épée dans le cou du toro, bas et atteignant les poumons (coup interdit). Voir <i>Golletazo</i> . (V. ch. XV).
DEHESA	Pâturage où sont les toros.
DIVISA	Flot de rubans épinglé sur le garrot du fauve à sa sortie pour indiquer son troupeau de provenance. Devise de l'éleveur.
DIESTRO	Adroit. Synonyme de torero ; qualificatif généralement appliqué aux bons matadors.
DESPLANTE	Posture effectiste, genre moderniste.
DESCONFIADO	Défiant. (Voir le mot <i>confianza</i>).
DESCANSO	Repos. Tour des repos des toreros.
DESPEGAR	Décoller, c'est-à-dire éloigner de soi le toro, en tirant bien les bras à la cape ou à la muleta.

- DIVISION DE PLAZA Pour attirer plus de spectateurs aux arènes, certains empresarios ont cru bon de donner deux courses à la fois, en séparant la piste en deux parties. Ce genre de spectacle n'a rien de commun avec l'art et n'a pas réussi fort heureusement.
- DIRECTOR DE LIDIA Matador qui dirige la course : le plus ancien réglementairement.
- DIARIO Journal quotidien.
- DURO Toró dur à la pique, c'est-à-dire qui ne la craint pas.
- DEFENDERSE Se défendre, c'est-à-dire bicho qui lève la tête, n'accourt pas au cite, se contentant quand le banderillero ou l'espada s'élancent, de pivoter sur ses membres arrière. Avec de pareils toros, il est nécessaire de charger fortement la suerte et d'employer des recours, tels que : demi-tour, à toro corrido, al relancé, aprochevando, et souvent pour le matador, le bajonazo.
- DERRAMAR LA VISTA L'animal qui ne fixe aucun objet, dont les yeux sont sans cesse en mouvement, *derrama* la vista : propre du toro distrait. Avec un toro semblable, il ne faut personne ni à côté du torero en suerte, ni près de l'animal.
- DESCOMPUESTO Décomposé ; toro qui a perdu sa noblesse ou ses facultés à la suite de mauvaises suertes.
- DESCUBIRSE Se dit du toro qui découvre bien ses parties vulnérables, ou du torero qui ne se couvre pas bien, ou pas du tout, avec la cape ou la muleta, quand il exécute une passe.
- DESPITORRADO Pointes de cornes émoussées.
- DESGARRADURA Déchirure large, produite par une mauvaise pique, dans la peau du toro. Ne pas confondre avec *marronazo*.
- DESIGUAL Se dit du matador ou du toro *inégal*, dans le courant de la course, ou d'une paire de banderilles dont les bois sont placés très écartés l'un de l'autre.

E

EMPRESARIO	Directeur d'arènes.
EMPRESA	Entreprise constituée pour l'exploitation d'une plaza.
EMPAPAR	Bien couvrir la tête du toro avec la cape ou la muleta, en tendant et quelquefois en chargeant la suerte.
EMBRAGUETARSE	Paronyme de <i>atracarse</i> (v. ce mot).
EMBROQUE	L'entre-cornes, mot intraduisible exactement : la fourche des cornes, le croissant si l'on veut encore. <i>Salir del embroque</i> , sortir de l'entre-cornes.
EMBOLADO	Toro emboulé (v. courses portugaise et provençale-libre : Ch. XXV et XXIX).
ENCIERRO	Conduite à pied des toros d'un point à un autre pour les enfermer dans le corral.
ENGANO	Leurre (cape ou muleta).
ENCORVADO	Se dit du torero qui se courbe pour travailler
AL ENCUENTRO	A la rencontre, genre d'estocade (ch. XVI).
ENCHIQUERAMIENTO	Mise en chiqueros. Voir le mot <i>apartado</i> .
ENCAJONAMIENTO	Mise en cage des toros pour les transporter de la ganaderia à la plaza par chemin de fer ou voie de terre.
ENTERO	Entier. Se dit du toro qui conserve entièrement ses facultés, lorsqu'il a été insuffisamment châtié.
ERAL	Toro de deux ans.
ESTRIBEIRA	Suerte portugaise à cheval. Voir le chapitre <i>ad hoc</i> . (Ch. XXV).
ESTOCADA	Coup d'épée. Estocade. (Ch. XV).
ESTOQUEADOR	Nom donné aux premiers matadors.
ESTOQUE	Synonyme d'épée. Estoc.
ESPADAS	Epée. Se dit aussi pour « matador ». La <i>primera espada</i> est le matador le plus ancien dans une course. On donne généralement le nom de <i>primeras espadas</i> (premières épées), aux meilleurs matadors d'Espagne. Il ne faut pas dire

- prima spada* : cette dernière expression est italienne et non espagnole. Or, en Italie, il n'y a pas de corridas.
- ERGUIDO Dressé, étiré. Se dit du torero qui travaille le corps bien droit.
- ESPALDA Epaule, dos. *El santo de espalda*, se dit du torero à qui son saint tourne le dos, c'est-à-dire qui fait une course malheureuse (par opposition au *santo de cara*, au saint de face).
- ESTRIBO Marche-pied de la barrière. Etrier du picador.
- ESCURRIDO OU ENJUTO DE CARNE Toro maigre, décharné, qui n'a que la peau et les os.
- EMBESTIDA Choc, assaut, attaque vive du toro.
- ENCAMPANADO, EMPLAZADO OU ENGALLADO Se dit du toro qui se campe généralement dans les medios, levant fièrement la tête, et semblant défier tout le monde.
- ENCUNARSE Se mettre dans le berceau des cornes volontairement ou par accident.
- ENGANCHAR Accrocher. S'emploie quelquefois quand on veut signaler que le matador est sorti accroché par une corne en portant le coup d'épée.
- ENMENDAR EL TERRENO Amender le terrain. Le torero doit amender les terrains, soit en les changeant, soit en perdant le sien, soit en faisant quelques pas de côté, lorsque l'animal entre dans le terrain de l'homme rendant une suerte impossible.
- ETABLERARSE Se dit du toro qui va se coller aux barrières, et n'en sort que difficilement.
- ESCUPIRSE Se dit du toro qui se dérobe au centre de suerte.
- EXTRANO Mouvement en arrière ou de côté que fait un torero, soit par crainte, soit parce qu'il croit que l'animal va foncer : dans ce dernier cas, ou bien c'est un mouvement instinctif, ou bien il indique que le torero a peu de *vista*. Le toro abanto et sujet à l'*extraño*.

- ECARTEUR** Toréador landais qui fait des écarts aux vaches de course. Ch. XXX.
- ECOLE DE SÉVILLE** Ecole de tauromachie créée dans cette ville. Elle n'existe plus depuis longtemps.
- ECOLE SÉVILLANE** Style des toreros qui fleurissent trop leurs passes et se font remarquer plus par les mouvements des pieds que par les mouvements des bras ; c'est le *torero movido, alegre*. José Jeronimo *Candido* est le créateur de ce style qui plaît surtout au gros public.
- ECOLE RONDENA** Style des toreros classiques qui donnent la prédominance aux bras : c'est le *torero parado, fino*, mais monotone et dépourvu parfois de recours. *Pedro Romero*, protagoniste de ce style, lui a donné ce nom, car il était originaire de Ronda.
- ECOLE CORDOUANE** Style des toreros qui ont emprunté le meilleur des deux genres précités : c'est le toro savant, élégant, orné avec opportunité et discrétion, que synthétisèrent surtout *Lagartijo le Grand* et *Guerrita*.
- Dans la réalité, ces trois écoles ne sont pas aussi nettement tranchées que nous avons tâché de l'expliquer, car il y a des indépendants... et des toreros d'école... inconnue. D'ailleurs, chaque lidiador a son style propre, et bien souvent il serait difficile de le faire entrer dans une des trois catégories précitées.
- ENTRAR EN SUERTE** Entrer en suerte. Le contraire est *salir de suerte*.

F

- FAJA** Ceinture du torero. Elle est souvent de la même couleur que la cravate.
- FAROL** Passe de cape (ch. II).
- FAUSSES SORTIES** Se dit du banderillero qui passe devant le toro sans piquer ses fuseaux.

FAENA	Se dit généralement du travail fait par un matador à la muleta.
FACULTADES	Facultés. On dit d'un torero et d'un toro qu'ils ont beaucoup de facultés, lorsqu'ils sont vigoureux et rapides, dans leurs mouvements de jambes en particulier.
FIESTA NACIONAL	Fête nationale, c'est-à-dire, en Espagne, la corrida. Nom d'une célèbre revue taurine d'outre-monts.
FIERA	Synonyme de bête féroce.
FLOREOS	Voir <i>jugueteos</i> .
DE FRENTE POR DETRAS	De front, par derrière. Genre de passe de cape (ch. II).
DE FRENTE	De front, de face, suerte spéciale de banderilles (ch. IX).
FRANCO	Toro franc.
FUSEAUX	
ENRUBANNÉS	Synonyme français de banderilles.
FUERA !	Dehors ! Retirez-vous ! Cri que pousse quelquefois le matador quand il veut toréer tout seul.
FUERA DE CACHO	Hors de jeu ; se dit du torero qui exécute une suerte sans aucun risque ; par exemple, un matador qui estoque à cornes passées (l'espada est blâmable).
DE FUEGO	De feu.
FUNCION	Spectacle, fête comme la corrida. par exemple
FARPEADOR	Synonyme de caballero en plaza.
FARPA	Banderille longue que cloue le caballero et qui se brise par le milieu à ce moment. Ne pas confondre avec <i>rejon de muerte</i> . Ce dernier n'est employé qu'en Espagne, la farpa en Portugal seulement et quelquefois en France.
FERRADE	Marquage des jeunes toros au fer rougi portant le signe du propriétaire.

G

GALLEANDO	V. suerte de banderilles (ch. IX).
GALLEOS	Passes de cape quelque peu fantaisistes (ch. II).
GALLEO A LO BU	Variété des galleos (ch. II).
GALLEAR	Faire des galleos.
GANADERO	Eleveur de toros. En France, on dit manadier.
GANADERIA	Propriété du ganadero ; ensemble des troupeaux qui paissent dans sa <i>dehesa</i> . En France, la manade (ch. I ^{er}).
GARROCHA	Perche munie d'un dard, employée pour sauter. Synonyme aussi de la pique de l'homme à cheval.
GARROT	Vulgairement : protubérance charnue qui surmonte le cou du toro ; le mot espagnol est <i>morrillo</i> ou <i>cerviz</i> .
GENTE A COLETA	La gent à petite queue. Se dit de l'ensemble des hommes exerçant la profession de torero.
GINETE	Cavalier, synonyme de picador.
GOLLETE OU GOLLETAZO	Estocade basse et en avant qui touche les poumons ; dénommée quelquefois <i>dequello</i> . (V. ch. XV).
GRANDE GAIOLA	Grand. Le toril en Portugal. A <i>porta gaiola</i> , suerte exécutée à la sortie du toril.
GANAR TERRENO GAVILANES	Gagner du terrain. Arrêt métallique destiné à empêcher l'épée de pénétrer plus avant dans le corps du toro. Il est placé entre la lame et la poignée, en forme de croix. Le citron ancien ou l'arrêt minuscule moderne de la pique, pourraient être avantageusement remplacés par des <i>gavilanes</i> .

H

HACHAZO	Synonyme d' <i>achazo</i> . (V. ce mot).
HERRADERO	Ferrade. Marquage au fer des jeunes toros. (Ch. I ^{er}).
HERBES	On désigne souvent l'âge des toros par le nombre d'herbes (<i>yerbas</i>), qu'ils possèdent ; ainsi un toro de deux herbes est un animal qui a deux ans et demi environ.
HERIDA	Blessure.
HOMBRE !	Homme ! Interjection espagnole.
HONDA	Estocade profonde. (Ch. XV).
HUESO	Os. <i>Pinchazo en hueso</i> , piqure d'épée sur l'os. (Ch. XV).
HUIDO	Toro fuyard.
HIERRO	Fer, marque faite au fer sur les toros dans les ganaderias pour les reconnaître. Chaque ganaderia a son fer spécial, en plus de sa devise.
HUMILLAR	Humilier, baisser la tête, action du toro sans laquelle les suertes sont très difficiles à exécuter, en particulier les suertes de pique, de banderilles et d'épée.

I

IGUALAR	Egaler, c'est-à-dire mettre les pieds de devant du toro sur la même ligne, avant de l'estoquer.
INCIERTO	Toro incertain.
INQUIETO	Nerveux, inquiet, agité.
IZQUIERDO	Gauche. <i>Mano izquierda</i> , main gauche.
IDA	Littéralement : estocade <i>allée</i> , ce qui ne signifie rien. Divers auteurs en donnent différentes définitions : « L'un dit : estocade perpendiculaire ; l'autre : <i>atravesada</i> , sans que l'épée sorte par l'autre côté ; un troisième : l'esto-

cade qui, entrant dans le haut, a des tendances à atteindre le fer à cheval (*herradura*, ou partie vitale du toro). Or, l'existence de la *herradura* est contestée au point de vue anatomique. Ces assertions un peu contradictoires nous obligent à nous servir de termes plus mot *ida* tend à disparaître d'ailleurs, clairs et moins sujets à discussion. Ce ainsi que tous les termes aussi peu définis, comme pases *cambiados*, estocadas *pasadas* (voir ces mots), etc...

J

- JEFE DE LIDIA** Chef ou directeur du combat.
JUGUETEOS Petits jeux des matadors à la cape, aux banderilles ou à la muleta, très affectionnés par le public et les toreros modernes au grand détriment souvent des toros et de l'art véritable.
JURISDICCION Point de rencontre du torero et du toro, ou plutôt zone dans laquelle l'un et l'autre peuvent agir offensivement ou défensivement.
JAULA, JAULONES Les cages où sont enfermés les toros avant la corrida ; quelquefois aussi celles dans lesquelles on les transporte en chemin de fer ou d'un point à un autre.

L

- LADEADA** De côté. (Ch. XV).
LANCES DE CAPE Passes de cape. (Ch. II).
LANZADA A PIÉ Ancienne suerte du toreo abandonnée depuis longtemps. Le combattant, armé d'une lance, à genoux à quelques pas du toril, attendait le toro à la sortie. L'animal venait se précipiter sur la lance.

- LARGA Passe de cape, le manteau déployé dans toute sa longueur et retenu par une seule main à l'extrémité. Lorsque le *remate* de cette suerte est brusque, la passe prend quelquefois le nom de *recorte à punta de capote*, ou simplement de *recorte*. (Ch. II).
- LIAR LA MULETA Lier, enrouler la muleta à l'extrémité du bâtonnet qui la supporte, avant de porter le coup d'épée. (Ch. XIV).
- LIBRAR
LA ACOMETIDA Se libérer de l'attaque, échapper à un assaut.
- LEVANTADO Levé. Etat du toro qui porte haut, ne se fixe sur aucun objet et court très vite, en particulier au début de la course. *Suerte à toro levantado* (voir aux banderilles et à l'épée). *Suerte à caballo levantado* (voir à la pique).
- LIDIA Le combat. Nom d'une fameuse revue espagnole qu'illustre *Daniel Perca*, le grand dessinateur taurin.
- LIDIAR Combattre.
- LIDIADOR Combattant, synonyme de torero.
- A LA LIMON Passe à deux. La cape est tenue par deux toreros. On écrit plutôt *al alimon*. (Ch. II).
- LIBRE DE CACHO Hors de la portée des cornes, c'est-à-dire suerte exécutée à tête passée ou éloignée, sans danger, donc nullement méritoire. Synonyme de *fuera de cacho*.
- LLAMADA (Prononcez liamada). Appel, cite fait au toro par le torero.
- LLENO (Prononcez liéno). Entrée : *un lleno*. Se dit quand la plaza est pleine de spectateurs.
-

M

MATADOR	Celui qui tue le toro. (Voir ch. 1 ^{er}).
MATAR	Tuer. <i>Tirarse à matar</i> : se profiler pour estoquer.
MALO	Mauvais.
MANSEDUMBRE	Douceur, caractère paisible.
MANSO	Toro aux allures de bœuf de labour. Se dit du toro qui n'a aucune disposition pour la lutte.
MALETA	Domestique du matador. Valise : se dit par dérision des mauvais toreros.
MAYORAL	Gardien principal d'une ganaderia, appelé aussi <i>conocedor</i> .
MAESTRO	Maitre. Nom donné aux matadors et le plus souvent aux meilleurs matadors.
MANO	Main.
MANCORNAR	Terrasser les jeunes toros pour les marquer. On attend le bicho, on le saisit avec la <i>main aux cornes</i> et on lui tord le cou pour l'obliger à se coucher.
MANADE	Synonyme de <i>ganaderia</i> (terme employé en France).
METTRE LES BRAS	Voir ch. des banderilles (ch. IX).
METTRE LE PIED	Voir ch. de la mort (recibir, ch. XVI).
MEDIA-ESPADA	Demi-épée, c'est-à-dire matador de novillos supplémentaire. Terme désuet.
MEDIA-LUNA	Instrument avec lequel on coupait les jarrets du fauve autrefois. Il était constitué par une perche en bois, terminée par un croissant en métal tranchant en forme de <i>demi-lune</i> , d'où le nom v. ch. XXIII et le mot <i>desjarrete</i> .
MEDIA ESTOCADA	Demi-estocade.
MEDIA VERONICA	Demi-véronique, c'est-à-dire véronique employée aux quites, faite en courant ou sans souci de correction.
MEDIA VUELTA	Demi-tour. Genre de suerte (ch. IX et XVI).
MEDIAS	Bas des toreros.

MEDIO PASE	Demi-passe, c'est-à-dire passe incomplète, inachevée.
MEDIOS	Partie médiane du redondel.
MORUCHO	Toro de rebut n'ayant ni l'aspect, ni la bravoure, ni la noblesse du véritable toro de combat ; on en voit dans les capeas, novilladas et même... dans les corridas.
MARRAJO	Toro de sentido, c'est-à-dire cherchant plus l'homme que le leurre.
MEDIANO	Médiocre.
MONTERA	Coiffure des toreros à pied.
DE MOLINETE	De moulinet. Passe faite, le torero virevoltant sur lui-même et se drapant dans la cape ou la muleta. Ne pas confondre avec la navarraise (voir le mat <i>navarra</i>). (V. ch. II, XII et XIII).
MARRONAZO	Coup de pique qui ne porte pas, qui manque même le toro. Ne pas confondre avec <i>desgarradura</i> .
MONO SABIO	Littéralement : singe savant. Homme de service de la plaza, celui qui aide le picador.
MORRILLO	Protubérance charnue qui surmonte le cou du fauve d'Espagne, un peu en avant du véritable garrot.
MOVIDO	Remuant, mobile. Se dit du torero qui travaille plus avec les jambes qu'avec les bras.
MONA	Voir <i>divisa</i> , dont ce mot est synonyme.
MONA	Jambière de métal portée par le picador sous son pantalon (jambe gauche).
MONO	Chignon de cheveux des toreros.
MONTADOR DE TOROS	Celui qui dans les pantomimes tauromachiques monte sur le dos du toro.
MOJIGANGA	Pantomime tauromachique.
MONADA	Singerie. Se dit d'un adorno ridicule, comme celui de jeter du sable au nez du toro, ou suspendre sa montera aux cornes du bicho, ou bien encore faire une grimace quelconque à la barbe de l'animal.
MONERIA	D°.
MOTE	Sobriquet que se donnent les toreros, leur nom de guerre.

MOZO	
DE ESTOQUES, OU DE ESPADAS	Garçon d'épée. Serviteur du matador, chargé de la garde des épées et de la préparation de la muleta, quand son maître va se disposer à tuer le toro.
DE MUCHAS LIBRAS	De grand poids ; <i>de gran romana</i> , dit-on encore.
DE MUCHAS PIERNAS	De beaucoup de jambes. Se dit du toro qui court très vite.
MUERTE	La mort. Partie de l'épée que les matadors tordent avec la main ou le pied, avant d'aborder leur adversaire.
MULETA	Drapelet rouge dont se sert le matador à la phase finale du combat ; il est tendu sur un bâtonnet. (Ch. XI).
MULETAZO	Passé de muleta quelconque.
MULTA	Amende du président aux toreros ou empresarios fautifs.

N

NATURAL	Naturel. <i>Pase natural</i> , passe naturelle (v. muleta, ch. XII).
NAVARRA	Navarraise, sorte de passe de cape. (Ch. II).
NINO	Enfant. Les <i>niños sevillanos</i> : cuadrilla réputée autrefois (les enfants de Séville), et qui a fourni Minuto, Faïco, etc... Les <i>niños madrileños</i> (les enfants de Madrid), qui donnèrent Lagartijo-Chico et Machaquito. Les <i>niños barceloneses</i> (les enfants de Barcelone), etc...
NOBLE	Toro noble de caractère, c'est-à-dire brave et franc.
NOVILLADA	Course de jeunes toros (ou de toros de rebut, par extension).
NOVILLERO	Torero de novillos ; mais s'emploie généralement pour désigner les matadors qui n'ont pas reçu l'alternative (ch. I ^{er}).

- NOVILLO Jeune toro, généralement de trois ou quatre ans.
- NUEVO Neuf. Toro qui n'a jamais paru dans une arène.



- OREJA Oreille. Lorsque le matador a parfaitement bien estoqué son toro, le public, pour lui marquer sa satisfaction, réclame l'oreille du fauve. Le président juge si cette récompense peut être accordée. S'il fait signe que oui, un torero coupe l'oreille du toro et la remet au matador. Celui-ci la lança alors au public et c'est à celui qui pourra la saisir, pour la garder comme un précieux souvenir. Il ne faut pas abuser de l'octroi de cet appendice, si on veut lui conserver sa signification véritable. Dans les circonstances extraordinaires, on a vu le public réclamer les deux oreilles du fauve. Autrefois, la cession de l'oreille, signifiait la cession tout entière du toro au matador, qui pouvait alors tirer profit de la vente de la viande.
- OREJERO Banderilles placées près de l'oreille, par un torero maladroit.
- OJO Œil.
- OJO DE PERDRIZ Œil de perdrix. Se dit du toro qui a, autour des yeux, un cercle de couleur différente de sa robe, généralement un cercle rouge clair.
- OBLICUA Oblique, estocade *oblique*. Les *estocadas ladeadas* et *caídas* sont souvent *obliques* ; il ne s'ensuit pas qu'elles soient *atravesadas*, comme certains le croient. Il y a une différence très sensible entre ces deux termes. L'*atravesada* traverse le corps et la pointe de l'épée se montre. Lorsque l'estocade est courte et en travers, on dit qu'elle a « tendance à traverser ».

OTRO TORO ! Cri que pousse parfois le public pour réclamer un toro supplémentaire, un autre toro.

P

- PADRINOS DEL CAMPO** Parrains du champ, c'est-à-dire les deux toreros qui accompagnent le caballero en plaza, dans les corridas royales. Il y en a deux : un à droite muni d'une muleta, l'autre à gauche avec une cape. Applaudissements.
- PALMAS PAN Y TOROS** *Du pain et des toros*, célèbre périodique taurin d'Espagne.
- PARCHE** Emplâtre enduit de glu et qu'on plaçait autrefois, à la course, sur le frontal du fauve (jeu usité aujourd'hui dans les courses provençales : voir ch. sur la course française, ch. XXVII).
- PARCHEO** Suerte du placement des *parches* ou *cardettes*.
- PASEO** Promenade, défilé des cuadrillas au début de la corrida.
- PAREAR** Synonyme de banderiller. Placer une paire.
- PALOS PALOTES, PALITROQUES** Bâtons. Synonyme de banderilles.
- PARAR LOS PIÉS** Idem.
- PARADO** Arrêter les pieds, c'est-à-dire fixer le toro par quelques passes de cape, ou bien exécuter des passes sans remuer les pieds.
- PARADO** Etat du toro devenu moins coureur après les suertes de cape et de pique. Il est *arrêté, fixé* ; ce que l'on constate généralement au second tiers de la course. *Toreo parado*, toreo classique dans lequel les pieds remuent très peu.
- PASO DE BANDERILLAS** Au pas des banderilles (genre d'estocade). (Ch. XVI).
- PASO A PASO** Pas à pas.

- PASO ATRAS Pas en arrière. (V. ch. XVIII).
- PASE Passe (de cape ou de muleta).
- PASADA Estocade *contraire*, c'est-à-dire portée sur le côté droit du toro. D'aucuns disent que c'est une estocade *verticale*, d'autres une estocade *en arrière de la verticale*. Il vaut mieux employer des termes plus clairs.
- PELEA Synonyme de lidia.
- PERIODICO Périodique. Se dit d'un journal qui paraît périodiquement.
- PERROS DE PRESA Chiens de proie. Autrefois, étaient lancés contre les toros mous ; remplacés par les banderilles à feu.
- PESCUEZO Cou du toro.
- PESCUECEJA Estocade portée dans le cou, c'est-à-dire très mauvaise.
- PEQUENO Petit.
- PENDOLAS *En las mismas pendolas* : paires de banderilles très bien placées, près de la cruz, si l'on préfère.
- PEON Piéton, torero à pied non matador. *Peon de brega* : piéton de travail. (V. ch. III).
- PEONAGE La gent à pied, l'ensemble des *peones*, c'est-à-dire des *banderilleros*.
- PESADO Lourd ; *trabajo pesado*, travail lourd, c'est-à-dire long et incohérent.
- PEGAJOSO Toro collant aux piques.
- PECHO Poitrine. Passe de muleta spéciale. (V. ch. XIII).
- PEGADORES Au Portugal, gens qui luttent avec le toro dans un combat corps à corps. (V. course portugaise, ch. XXV).
- PERFILARSE Se dit du matador, quand il se profile pour estoquer.
- PINCHAZO Piqûre. Estocade qui pénètre très peu. *Pinchazo en hueso*, piqûre sur l'os.
- PIQUERO Piquier, synonyme de picador.
- PICADOR Cavalier chargé de piquer le toro. (Ch. I^{er} et V).
- PICA Arme du picador.
- PICA CORTA Se dit du picador, quand il saisit la hampe, près du fer.
- PICA DE REFILON Pique prise *au passage* par le toro, qui n'insiste pas sur le fer.
- DE PITON A PITON De corne à corne. (V. passe de muleta, ch. XII).

PITONES	Cornes, pointes du toro.
PITOS	Sifflets.
PLAZA DE TOROS	Place de taureaux, lieu où se font les corridas, arènes.
A PORTA GAIOLA	A la sortie du toril (suerte exécutée ainsi dans les courses portugaises. (V. ch. XXV).
PODER A PODER	Voir aux suertes de banderilles. (Ch. IX).
POMO	Pommeau de l'épée du torero. <i>Hasta el pomo</i> , jusqu'au pommeau.
PREPARADO	
DE PECHO	Préparé de poitrine. (V. passes de mula, ch. XIII). Synonyme de l'ayudado.
PRUEBA	Epreuve. (V. ch. VII). On appelle aussi <i>prueba</i> , une course de trois toros qui a lieu le matin, dans quelques localités d'Espagne.
PUNTILLERO	Torero chargé de donner le coup de grâce avec un stylet spécial. (Ch. XIX).
PUNTILLA	Poignard du puntillero.
A PUNTA DE CAPOTE	A pointe de cape, genre de <i>larga</i> en courant. La cape est tenue d'une seule main.
PUNTAZO	Léger coup de pointe donné par la corne du toro, blessure peu profonde.
PUNTAPIÉ	Coup donné de la pointe du pied.
A PULSO	A force de poignet. Voir <i>descabello</i> . (Ch. XIX).
PUYA	Synonyme de pica. Plutôt pointe de la pique.
PUYAZO	Coup de pique.
PALA	Partie médiane externe de la corne. Certains disent <i>entero</i> . — Externe.
PALETAZO	Coup de plat de corne, donné avec la pala.
PANUELO	Mouchoir qu'agite le président de la course, suivant les ordres qu'il désire donner.
PANOLETA	Cravate du torero ; on dit aussi <i>corbata</i> .

Q

QUERENCIA	Endroit préféré du toro. (Voir ch. XXI).
QUE CORTA	
TERRENO	Qui coupe le terrain.
QUE SE CINE	Qui s'approche. Se dit du toro qui serre l'homme.
QUEMAR LA DIVISA	Brûler la devise ; métaphore qui signifie poser les banderilles à feu.
QUITE	Action de détourner le toro sur un autre but. Sauvetage d'un torero. (V. ch VI).
QUIEBRO	Flexion du corps : d'un usage constant en tauromachie.
AL QUIEBRO	Voir suertes de banderilles. (Ch. IX).
QUIEBRO	
A CUERPO LIMPIO	Flexion à corps nu. Ecart landais. (V. ch. II).
QUIEBRO	
DE RODILLAS	V. cambio de rodillas. (Ch. II). Ne pas confondre ces deux expressions.
QUIEBRO	
DE MULETA	L'inclinaison à droite et vers le bas que donne le torero à la muleta pour marquer la sortie au toro, quand il porte l'estocade.
QUIETO !	Tranquille ; reste tranquille !
QUIETUD	Tranquillité. <i>Torear con quietud</i> , toréer avec calme, sans trop remuer les pieds, avec quiétude.

R

RAZETEURS	Toréadors français de course libre. (V. course libre).
RAZET	V. Course libre (XXIX), recorte sans cape fait en courant.

RABO	Queue. <i>Rabicorto</i> , qui a la queue courte.
RES	Bête, au pluriel <i>reses</i> .
EN REDONDO	En rond. (Ch. XII).
REMATAR	Terminer. <i>Rematar en las tablas</i> , se dit du toro, qui, poursuivant un torero, frappe les barrières.
REMATE	Fin de suerte. Il doit être doux et non pas brusque comme le recorte.
REVOLTOSO	Toro extraordinairement vif et se retournant très rapidement. Il est franc généralement.
RECARGANDO	Toro qui recharge après une attaque repoussée.
RECORTE	Expression quasi intraduisible. Coup de cape sec qui oblige le toro à se retourner violemment, et par suite, a pour résultat de briser les jambes du fauve ou de soumettre ses reins à une torsion pénible qui peut l'inutiliser pour la lidia. Ce capotazo se voit malheureusement au début d'une course. Les peones d'aujourd'hui en abusent. Parfois c'est le matador qui l'emploie : si l'animal n'est pas trop lancé, le recorte n'est pas trop pénible pour lui.
RECORTE	
A CUERPO LIMPIO	Le recorte à cuerpo limpio (à corps nu, c'est-à-dire sans cape), peut être pratiqué par un torero suivi de près par le bicho : l'homme court, puis fait un brusque crochet qui le jette sur le flanc du fauve. Nos toréadors provençaux dénomment <i>razet</i> , cette espèce de recorte.
RECORTE	
CAPOTE AL BRAZZO	Passé de cape. V. cette expression au ch. II).
AL RECORTE	Genre de suerte de banderilles. (Ch. IX).
RECORTAR	Faire un recorte.
REJON	Javeline employée par les caballeros en plaza en Portugal. <i>Rejon de muerte</i> , rejon de mise à mort.
REJONCILLO	Diminutif de rejon.
REJONEADOR	Synonyme de caballero en plaza.
REJONEAR	Placer des javelines à cheval.

- AL RELANCE Au relancé. V. suertes de banderilles. (Ch. IX).
- REGULAR. Régulier. *Pase regular*, passé régulière, synonyme de passe naturelle à la muleta. (Ch. XIII).
- RECIBIR Estoquer le toro en le recevant sans remuer les pieds (v. ch. XVI et XVII), avant d'avoir porté le coup d'épée.
- REBOTADO *Salir rebotado*, sortir repoussé, bousculé, mais sans tomber.
- REVUELO V. ch. XVI (aux estocades dérivées).
- RECURSO Recours.
- REHILETES Synonyme de banderilles.
- REHILETERO Synonyme de banderillero.
- REDONDEL Partie de l'arène où a lieu le combat ; autrement dit, la piste, le cercle, le cirque, le rond, la lice.
- RETIRADA Retraite d'un torero. V. au mot *coleta*.
- REVISTERO Revuiste. Celui qui fait les comptes-rendus ou les critiques des corridas dans les journaux taurins.
- REVISTA Revue.
- RECTITUD Rectitude. *En su rectitud*, v. ch. de la pique (VI).
- RECELOSO Toro vicieux, en défense et lent à s'élan-
cer.
- RESERVA Le picador de réserve.
- REMATANDO EN LAS TABLAS Se dit du toro qui poursuit un torero jusqu'à la barrière et le frappe de ses cornes.
- RONDENO Style rondain, — de l'Ecole de Ronda, — classique et sobre. Ronda, petite ville d'Espagne, eut autrefois beaucoup de renommée parmi les aficionados. C'est la patrie des Romero.
- DE RODILLAS A genoux. (V. aux expressions cambio et quiebro de rodillas).
- LOS RUBIOS Les Blonds. Synonyme de la *cruz*. Extrémité de la fine crinière du toro, qui se trouve près du garrot.
- REBRINCAR Sauter, bondir, propre des toros abantos et bravucones, qui souvent font un écart et fuient quand on leur tend la suerte.
- REVOLCON Bousculade soufferte par le torero.

REGATE	Flexion générale du corps (tronc et jambes et non plus seulement de ceinture comme au quiebro). Mot peu employé.
REPARADO DE LA VISTA	Toro qui s'est abimé les yeux par un coup reçu dans les roseaux des ganaderias et par conséquent, qui y voit mal d'un œil ou même les deux. Toro qui a une <i>taie</i> sur l'œil.
RESBALAR RECOGER	Glisser sur le sol de l'arène. Recueillir. Lorsque le torero veut faire une série de passes de cape et de muleta, il faut : 1° qu'il prenne bien l'animal dans le leurre (<i>empapar</i>) ; 2° qu'il écarte le toro de son corps (<i>despegar</i>) ; 3° qu'il le <i>reprenne</i> dans le leurre par un <i>remate</i> approprié : c'est ce qu'on appelle parfois <i>recoger</i> , c'est-à-dire recueillir, acte assez délicat.

S

SALTOS	Sauts. V. course française (ch. XXVII).
SANGRE TORERA	Sang taurin. Se dit des jeunes gens qui ont la vocation torear, ou des toreros qui aiment vraiment leur profession et montrent beaucoup de bravoure.
SALIDA FALSA SALIR POR PIÉS	V. les mots « fausses sorties ». Sortir avec les pieds, c'est-à-dire sortir de suerte à toute vitesse.
DE SENTIDO	Se dit du toro qui distingue l'homme du leurre, et qui est, par suite, très difficile à combattre. Toro qui a le sens, toro de jugement.
SENCILLO	Niais. Toro excessivement facile à tromper.
SECO	Toro qui, à la pique, donne un coup de tête sec, mais fort, sans insister davantage.

- SEÑORITAS TORERAS Demoiselles toréadors (Cuadrilla de femmes espagnoles). Un décret récent a interdit aux femmes, en Espagne, le droit de toréer.
- SESGO De biais (v. banderilles ; suertes diverses, ch. IX).
- SILLA Chaise. *Banderilles en silla*, placer les banderilles, le torero attendant, assis sur une chaise, l'attaque de l'animal.
- SIMULACRO Simulacre. V. course portugaise et française. (Ch. XXV, XXVII et XXVIII).
- SOMBRERO Coiffure de ville des toreros ; les bords en sont très larges. Les nouveaux sombreros ont des bords plus exigus.
- DE SOBAQUILLO Poser les banderilles par dessous les bras, au petit bonheur (ch. IX).
- SOBRADA Estocade trop en arrière et de côté (ch. XV).
- SOBRERO Toro en plus, toro de réserve.
- SOBRESALIENTE Suppléant d'espada. Son second quelquefois.
- SOL Y SOMBRA *Soleil et Ombre*, célèbre revue taurine d'Espagne. Dans les plazas espagnoles, les places à l'ombre coûtent plus cher que les gradins exposés au soleil.
- SORTEO Tirage au sort des toros avant la course, pour savoir quels seront les matadors chargés de les estoquer.
- SUERTE Expression quasi intraduisible en français. Signifie passe, jeu, travail particulier. Ainsi : suerte de pica, suerte de matar, etc...
- Pour *consommer* une suerte à perfection, il faut remplir les conditions suivantes :
- 1° Le torero *prépare* la suerte, c'est-à-dire qu'il cite le toro et se dispose à le recevoir ou à marcher sur lui ;
 - 2° Il *tend* la suerte, c'est-à-dire qu'il présente au toro le leurre ;
 - 3° Il *charge* ensuite la suerte, c'est-à-dire qu'il la commence et l'exécute. Le milieu de l'exécution est appelé *centre de suerte*.
 - 4° Il *finît* la suerte, tantôt par un *re-*

mate pur et simple, tantôt par un remate suivi d'un adorno quelconque ou d'un recorte ;

5° Il *sort* de suerte.

A la pique et aux banderilles, à l'épée, on ne dit pas : tendre la suerte, mais *entrer* en suerte. Les 4^e et 5^e conditions se confondent alors.

SACUDIDO
DE CARNES
SITIO

Toro maigre, efflanqué.
Endroit ; *en buen sitio*, au bon endroit ; lieu, place.

T

TAURINO	Taurin. <i>Arte Taurino</i> , Art Taurin, ancienne revue française.
TALANQUERA	Talenquère, barrière en planches derrière laquelle se réfugient les toreros serrés de trop près, ou bien encore, barrière entre le callejon et le public.
TABLAS, TABLEROS	Barrière. <i>Matar en las tablas</i> , estoquer près des barricades.
TAPARSE	Se couvrir. Se dit du toro qui lève la tête pour ne pas découvrir son morillo.
TARDE	L'après-midi.
TARDO	Tardif, toro lent à s'élaner.
DE TANDA	De service : <i>Picador de tanda</i> .
TANTEO	Essai, examen. <i>Passe de tanteo</i> , passe pour tâter le toro.
TALEGUILLA	Culotte de torero à la plaza.
TANCREDO	Nom de celui qui inventa la suerte ridicule de l'homme-statue, et par extension, de ses imitateurs. L'homme, vêtu de blanc et enfariné, est monté sur un petit piédestal. Il attend impassible, l'attaque du toro. Quelquefois, le bicho stupéfait passe sans le bousculer. Mais plus souvent, il renverse « le bloc enfariné qui ne dit rien qui vaille ».

TERNERO	Veau à l'allaitement.
TERCIO	Tiers. La course est divisée en trois parties : il y a le premier, le second, le troisième ou dernier tiers (primer, segundo, tercer o ultimo tercio).
TENDIDA	Echafaud construit pour voir les courses de toros. Gradins en général, ou gradins les plus rapprochés du redondel. En Espagne, ils sont numérotés.
TENDIDA	Estocade tendue, horizontale (ch. XV).
TESTUZ A COLA	De tête à queue. Synonyme de <i>cabeza à rabo</i> .
DE TELON	En rideau. Genre de passe de muleta v. passe haute, ch. XII).
TERCIOS (DE LA PLAZA)	Les tiers. Partie du redondel comprise entre le milieu du redondel (v. <i>medios</i>), et le terrain situé près des barricades. Ne pas confondre avec les tercios de la corrida (v. plus haut).
TIRARSE A MATAR	S'engager à l'estocade, « se tirer pour mater » .
TIENTA	Essai des jeunes toros.
A UN TIEMPO	En même temps. (V. estocades, ch. XVI).
A TIRA	V. course portugaise (ch. XXV).
DE TIJERAS	
OU DE TIJERILLAS	En ciseaux (v. passe de cape de ce nom, ch. II).
A TONTAS	
Y A LOCAS	A tort et à travers.
TOREO	Tauromachie, ou art de combattre les toros.
TORO	Taureau. Cette orthographe a été adoptée par les aficionados français, car elle est plus simple et désigne le taureau de combat.
TORO DE LIDIA	Taureau de combat (ch. I ^{er}).
TORO BRAVO	Taureau sauvage, féroce, brave, par opposition à taureau domestique, de labour, pacifique, appelé quelquefois « toro manso ».
TORERO	Toréador de profession, à pied ou à cheval.
TOREADOR	Celui qui combat les toros ; torero amateur ; expression française surtout.

TORIL	Endroit où sont enfermés les toros à la plaza.
TORADA	Troupeau de toros à l'exclusion de veaux ou vaches.
TORILLO, TORETE	Petit toro.
TAUROMAQUIA	Tauromachie. Combat du toro par l'homme.
TAUROMACO	Tauromaque, qui a rapport à la tauromachie.
TORERIA	La caste des toreros.
TOREAR	Toréer, c'est-à-dire combattre les toros.
TORERITO	Petit torero.
TORERAZO	Grand torero.
TOPA CARNERO	V. Suertes de banderilles (ch. IX).
TOQUE DE CLARIN	Sonnerie de trompette pour annoncer un changement de tercio ou un avis du président.
TRASTOS	Epée et muleta
TRASTEAR	Faire des passes de muleta.
TRASTEIO	Travail de muleta. Synonyme de faena.
TRAPO	Synonyme de muleta ; signifie chiffon.
TRAPIO	V. <i>buen trapio</i> .
TRAS LOS MONTES	Outre-monts, c'est-à-dire l'Espagne pour nous Français.
TRASERA	En arrière. Estocade en arrière de la croix (ch. XV).
TRASCUERNO	Saut en travers des cornes. Voir <i>Sauts</i> , dans la course française (ch. XXVII). — (V. aussi ch. IX).
TRENZA	Tresse portée par les toreros (v. <i>coleta</i>).
TRAJE DE TOREAR	Costume pour toréer ; habit des toreros à la plaza.
TUMBONES	Se dit par ironie des picadors qui ne savent qu'une chose : tomber sans se rompre les membres.
TUERTO	Toro louche ou borgne.
TERRENOS	Terrains. Endroit où l'homme et le toro se rencontrent. Le terrain de l'homme est l'espace compris entre lui et la barrière ; le terrain du toro est celui compris entre l'animal et le milieu de l'arène ou bien celui situé derrière lui ou celui de sa querencia. Le terrain de l'homme est dit terrain de <i>dedans</i> ; celui du toro, de <i>dehors</i> .

Perdre du terrain, c'est reculer sous l'attaque du toro. (Cette expression s'emploie généralement à la cape et à la muleta).

Améliorer ou amender le terrain, c'est se déplacer de façon à être avantage sur le toro pour l'exécution d'une suerte.

Le toro peut *couper* le terrain ou *gagner* du terrain ; le torero peut *changer* les terrains. Ces expressions sont expliquées en temps opportun dans l'ouvrage.

- TOMAR EL OLIVO Se dit du matador ou du banderillero qui sautent la barrière, après avoir porté un coup d'épée ou placé une paire de banderilles. L'acte n'est généralement pas flatteur pour le matador ; il est excusable chez le banderillero.
- TENDER LA SUERTE Tendre la suerte, c'est-à-dire avancer la cape ou la muleta pour que l'animal se fixe bien sur l'engaño. On ne *charge* la suerte qu'après l'avoir bien *tendue*.
- TEMPORADA Saison des courses. En France, elles n'ont lieu qu'en été. En Espagne, il y a la temporada ordinaire, celle de la canicule et celle d'hiver. Dans ces deux dernières époques, n'ont lieu que des novilladas.

U

- ULTIMO TERCIO Dernier tiers. Phase finale de la corrida.
- UTRERO Toro de trois ans.
-

V

VALLA	Barricade, retranchement, palissade.
VACA	Vache.
VACQUILLA	Vachette.
VACADA	Troupeau de vaches et de veaux.
VAQUERO	Gardien de toros, vacher. Il est généralement à cheval (ch. I ^{er}).
VARA	La pique.
VARAZO	Coup de pique.
VARILARGUERO	Synonyme de picador. Nom ancien du picador.
VARETAZO	Coup de plat de corne.
VERONICA	Véronique, passe de cape (ch. II).
VER LLEGAR LOS TOROS	Voir venir les toros. Se dit du torero qui attend avec sérénité l'attaque de l'animal, devine ses intentions, et par conséquent, est apte à lui fournir une suerte appropriée.
VISTA TAURINA OU TORERA	Vue taurine. Se dit du torero qui voit venir les toros.
VOLUNTARIO	Se dit du toro volontaire, c'est-à-dire qui lutte avec énergie, sans se rebuter, et sans qu'on ait besoin d'insister.
VOLAPIÉ	Estoquer le toro en s'élançant sur lui. (V. ch. XVI et XVII).
VERBUGILLO	Epée plus lourde et plus courte dont quelques matadors se servent pour des-cabeller.
VIAJE	Voyage, trajet suivi par le toro ou le torero entrant en suerte.
VALOR	Valeur, courage froid qui doit distinguer le torero et non le courage fou, qui n'est que de la témérité ou de l'irréflexion.
VERGUENZA	Pudeur ; <i>vergüenza torera</i> , point d'honneur du torero, amour-propre professionnel.

Z

ZAGALES	Bergers qui aident les vaqueros. Ils sont armés de frondes et sont à pied.
ZAPATILLAS	Escarpins du torero à la plaza.

II. — LES CORNES DES TOROS

Dans les compte-rendus de courses, les lecteurs sont quelquefois arrêtés par les expressions techniques, usitées par les revisteros désignant la façon dont les cornes sont placées et notant la couleur des toros. Nous avons cru utile de donner à part la liste de ces noms souvent bizarres.

ASTIBLANCO	Cornes blanches (signe souvent de peu de puissance).
ASTIFINO	Cornes fines, minces et comme polies.
ASTIVERDE	Cornes verdâtres à la base, noires aux extrémités.
ASTILLADO	Cornes écaillées, formant des brins ou éclats.
BIZCO	Toro qui a une corne plus basse que l'autre. Il peut être <i>bizco del izquierdo</i> (gauche), ou <i>del derecho</i> (droit). Le toro propre à la lidia si cette déféctuosité n'est pas prononcée.
BROCHO	Toro dont les cornes sont basses et rapprochées, en forme de broche. A refuser pour une corrida sérieuse, surtout si le défaut est très caractérisé.
CAPACHO	Cornes tombées et assez ouvertes.
CORNALON	Toro aux cornes démesurément longues et larges.

CORNIABIERTO, CORNIANCHO	Toro aux cornes très ouvertes, très larges.
CORNIAPRETADO CORNICORTO	Toro aux cornes resserrées. Cornes courtes. Toro à refuser si elles sont trop courtes.
CORNIGACHO	Cornes tombées et peu ouvertes. Si la déféctuosité est prononcée, le toro est impropre à une lidia formelle.
CORNIDELANTERO CORNVICIOSO	Toro coiffé en avant. Armure défectueuse, comme les quatre suivantes, qui doivent faire refuser les toros pour les corridas de cartel :
CORNIPASO	Cornes tournées sur les côtés.
CORNIACAVADO	Cornes en vache, c'est-à-dire placées en arrière et largement ouvertes.
CORNIVELETO	Cornes en lyre, c'est-à-dire hautes, droites, légèrement incurvées.
CORNVUELTO	Pointes tournées vers l'arrière : paronyme de <i>corniavacado</i> et de <i>playero</i> .
CUBETO	Cornes plus basses et plus rapprochées que le <i>brocho</i> : donc à refuser absolument.
DESPITORRADO	Pointes émoussées, ébréchées. Si la déféctuosité est marquée, le toro est dit <i>mogon</i> . (V. ci-après).
ESCOBILLADO	Synonyme de <i>astillado</i> . Pointes terminées en brins de balai.
HORMIGON MOGON	Cornes peu acérées (maladie de la corne). Pointes cassées ou complètement abîmées par accident, coup de corne, etc.. Toro à refuser, s'il paraît ainsi dans l'arène. Si l'accident se produit en cours de lidia, et que les cornes viennent même à se casser plus complètement, le toro doit continuer la course, s'il se montre volontaire au combat (1).
PLAYERO	Cornes larges, aux pointes retournées, armure par conséquent défectueuse et toro à refuser dans une corrida sérieuse.

(1) L'article 41 du chapitre II du Règlement de Madrid est contraire à notre dernière phrase. Cet article dit : « Quand le toro perd une corne au ras du cepe, il est rentré au corral et remplacé ». C'est évidemment une législation draconienne, contraire d'ailleurs à un autre principe de tauromachie : « Tout toro qui entre dans l'arène doit y périr s'il est brave. »

III. — ROBES DES TOROS ET PARTICULARITÉS

Robes simples

ALBAHIO	Blanc tirant sur le jaune paille.
BARROSO	Jaune sale tirant sur la cendre.
CASTANO	Châtain.
COLORADO	Châtain tirant sur le roux, bai.
ENSABANADO	Majeure partie du corps blanche. Si les pieds sont noirs, il est dit berrendo en negro botinero.
GIJON OU JIJON	Tirant sur le rouge. On dit aussi <i>colorado encendido</i> ou <i>bermejo</i> . Ne pas confondre avec <i>giron</i> .
JABONERO	Blanc sale, couleur savon.
NEGRO	NOIR : <i>Negro azabache</i> , jais (noir brillant). <i>Negro mulato</i> , noir gris (mal teint). <i>Negro zaino</i> , zain (sous un poil blanc). <i>Negro mohino</i> , tout le corps absolument noir et brillant.

Robes de deux couleurs

ALBARDADO	Poil moins foncé sur la partie supérieure du corps que sur la partie inférieure, formant une tache en forme de fer de hallebarde, d'où le nom. Un toro peut être <i>negro albardado</i> .
ALDINEGRO	Châtain au poil plus foncé ou noir sous le dessous du corps.
BERRENDO	Taches blanches sur fond quelconque. Ainsi <i>berrendo en negro</i> : noir avec larges taches blanches ; — <i>berrendo en colorado</i> : blanc et roux ; — <i>berrendo en cardeno</i> : blanc et gris.
CARDENO	Gris, robe noire mêlée de poils blancs. Suivant la proportion des poils, le toro est <i>cardeno claro</i> (gris clair), ou <i>cardeno oscuro</i> (gris foncé).

GIRON	Tache blanche isolée sur le fond du corps.
LOMBARDO	Noir à dos châtain.
MELOCOTON	Couleur de pêche.
NEGRO BRAGADO	Noir avec poitrail et ars blanc.
NEGRO MEANO	Noir avec une tache blanche sur une partie du corps.
RETINTO	Châtain tirant sur le rouge, le cou plus foncé que le reste du corps.

Robes de trois couleurs

SARDO	Taches blanches, rouges et noires.
-------	------------------------------------

PARTICULARITES OU SIGNES PARTICULIERS
DES ROBES

I. — Particularités de la tête

ALCOHOLADO	Cercle autour des yeux.
OJALADO	Idem.
OJINEGRO	Cercle noir autour des yeux.
OJO DE PERDRIZ	Œil de perdrix, cercle rouge feu.
CARETO	Liste, c'est-à-dire chanfrein blanc ou foncé, différent du reste de la tête.
CARIBELLO	Marque blanche couvrant tout le chanfrein ; c'est l'expression « belle-face » des chevaux.
JOCINERO OU BOCINERO	Toro qui a le mufle noir.
LUCERO	Etoile blanche sur le frontal. On dit aussi <i>estrellado</i> , étoilé.
CAPIROTE	Tête et cou de même couleur, mais de couleur différente du reste de la peau.
CAPUCHINO	Capucin, c'est-à-dire tête seule paraissant recouverte d'un capuchon de couleur différente du reste du cou et du corps.
MELENO	Toro qui a une touffe de poils sur le frontal, appelée toupet sur les chevaux.
REBARBO	Museau blanc. C'est le contraire du <i>jocinero</i> .

II. — Particularités des membres

BOTINERO	Pieds de couleur plus foncée que le reste de la robe.
CALCETERO	Balzanes, c'est-à-dire pieds chaussés de clair ; le contraire du botinero.

III. — Particularités du corps

ALUNARADO	Taches de deux couleurs différentes, mais égales.
ATIGRADO	Tigré.
CHORREADO	Lignes verticales zébrant la peau.
COLIBLANCO	Queue blanche. On dit aussi <i>rabicano</i> .
LOMIPARDO	Dos gris, le reste moins foncé. On dit aussi <i>lompardo</i> . Certains disent : dos gris clair, le reste du corps plus obscur, ce qui est le contraire.
LISTON	Raie de mullet, c'est-à-dire liste sur le dos. Quand elle est très large, le toro est dit <i>aparejado</i> .
NEVADO	Neigé, bouquets de poils blancs disséminés. On dit aussi <i>estornino</i> .
RABICORTO	Queue courte.
SALINERO	Jaspé de rouge et de blanc, sans former de taches.
SALPICADO	Tacheté, saupoudré de blanc.
VERDUGO	Zébrures rouges horizontales ou verticales. Se différencie du <i>chorreado</i> en ce que les zébrures de celui-ci peuvent être de n'importe quelle couleur et sont toujours verticales.



*
**

Les robes franches, aux couleurs vives, accentuées, dénotent plus d'énergie, en général, que les robes lavées, pâles, incertaines. Certaines robes sont caractéristiques de races, et comme telles justement préférées.

Mais il ne faut pas attacher trop d'importance à ces considérations, car il est *de tous poils bons toros*.

CHAPITRE XXXIV

ORIGINES DU TOREO

HISTOIRE DE LA TAUROMACHIE MODERNE

Divers auteurs ont écrit que les combats de taureaux étaient nés en *Grèce* et que de là, ils avaient été transplantés à *Rome*. Rome, à son tour, les aurait importés en *Espagne* avec ses légions.

D'autres écrivains ne pouvant admettre qu'une chose pût germer spontanément dans un pays et refusant crédit aux soldats romains, se dirent que seuls, les *Maures*, dominateurs un instant des peuples de la Péninsule, avaient pu introduire les courses de taureaux dans cette contrée. D'après ces mêmes écrivains, les Sarrazins tiendraient ce sport des *Égyptiens*. Nous serions en droit de leur demander : « Et les Égyptiens, de qui tenaient-ils la corrida ? »

Les deux théories sur l'origine des tauromachies, sont en somme séduisantes ; elles s'appuient sur des documents et des écrits dignes de foi ; enfin, elles dispensent les aficionados de chercher, réfléchir et raisonner. Il a fallu les travaux du *comte de las Naves*, grand bibliothécaire de S. M. le Roi d'Espagne, pour jeter dans le débat la plus vive lumière et réfuter les assertions qui prétendaient que l'idée de la corrida n'était pas née en Espagne.

GANADERIAS	TOROS	APPRECIATION SUR LE BÉTAIL DE 1911
HEREDEROS		
DE MARTINEZ	37	Assez bien.
PELAEZ	33	Ordinaires.
ANTONIO GUERRA	33	Idem.
TRESPALACIOS	31	Assez bons.
PALHA (<i>Portugaise</i>)	31	Très ordinaires.
MORENO SANTAMARIA	30	Médiocres.
BUENO	29	Ordinaires.
AGUERA	28	Assez bien.
CONCHA Y SIERRA	27	Ordinaires.
VILLAGODIO	25	Idem.
URCOLA	22	Assez bons.
HALCON	20	Ordinaires.
ARRIBAS	20	Assez bons.
TABERNERO	20	Passables.
HERNANDEZ	19	Bons.
CARREROS	18	Très ordinaires.
GAMA (<i>Portugaise</i>)	18	Assez bons.
ALBARRAN	18	Idem.
GAMERO CIVICO	18	Passables.
CORTÈS	18	Médiocres.
CONRADI	17	Ordinaires.
JUAN CONTRERAS	16	Quelconques.
SURGA	14	Idem.
ALEAS	13	Ordinaires.
LAFFITTE	13	Mauvais. 3 brûlés.
NANDIN	12	Médiocres.
AGUSTIN FLORES	12	Passables.
GREGORIO CAMPOS	12	Très bons.
CORREA	12	Ordinaires.
LOZANO	12	Idem.
COBALEDA	10	Quelconques.
SOLER	10	Idem.

Les autres ganaderias ont fourni moins de dix toros. Celles qui ont fourni le plus de novillos sont celles de Miura (52 bêtes), Concha y Sierra, Agustin Florès (une trentaine).

Trente toros ont été banderillés à feu.

Les manades qui ont fourni les meilleurs toros sont celles de Parladé, Gregorio Campos, Veragua, Hernandez, Miura, Santa Coloma.

CHAPITRE XXXIII

PRINCIPALES GANADERIAS D'ESPAGNE

(CE QU'ELLES ONT DONNÉ EN 1911)

Nombre de toros fournis en 1911, par les ganaderias, dans les courses formelles (c'est-à-dire, non compris les animaux fournis dans les novilladas).

GANADERIAS	TOROS	APPRÉCIATION SUR LE BÉTAIL DE 1911
MIURA	118	1 ^{re} partie de la temporada, bonne ; 2 ^e , quelconque.
VERAGUA	89	Toros généralement beaux et bons.
PABLO ROMERO	54	Assez bien.
SALTILLO	51	Peu de bons toros.
ONORO	50	Idem.
OLEA	49	Assez bien.
MURUVE	49	Temporada médiocre.
GUADALEST	42	Idem.
ANASTASIO MARTIN	42	Idem.
BENJUMEA	40	Mauvais toros. 5 brûlés.
SANTA COLOMA	39	Bon bétail.
PEREZ DE LA CONCHA	38	Assez bons.
PARLADÉ	37	Très bons.

Luis Carmena y Millan, un très distingué écrivain taurin, a appuyé, dans la « Lidia » du 22 juin 1896, les doctes dissertations du comte de las Naves (1). Voici enfin, notre opinion, basée sur d'autres documents que nous possédons.

Les « Greco-Romains » nous disaient à peu près ceci :

En Thessalie, il y avait des taurocholies, ou taurobolies, sacrifices de taureaux aux dieux hellènes, et l'on a trouvé un bas-relief représentant un cavalier poursuivant un animal cornu et essayant de le terrasser en agissant sur ses cornes. Puis, Rome avec ses gladiateurs et ses combats de bêtes féroces a eu des luttes de taureaux aussi. Témoins Sénèque et Martial, célèbres écrivains latins, qui l'affirment.

Mais les victoires des taurobolies étaient conduites aux pieds des autels, cornes dorées, couvertes de fleurs, avec une simple corde. Pouvons-nous raisonnablement appeler les animaux pacifiques ainsi sacrifiés en l'honneur de Diane la Tauride, des *toros de lidia* ? Quant au bas-relief en question, transporté de Smyrne à l'Université d'Oxford, il prouve tout simplement que ces pseudo-corridas étaient des exercices d'agilité à cheval.

D'autre part, en ce qui concerne Rome, Sénèque et Martial nous révèlent que les bêtes à cornes employées, étaient d'humeur si peu belliqueuse, que les femmes et les enfants s'enhardissaient à grimper sur leur dos et à leur faire des espiègleries. Ce n'est même pas les deux bœufs accroupis au-dessus de la porte principale des arènes de Nîmes, qui nous feront supposer que le vieux cirque romain a été construit pour des tauromachies. Ce n'est pas davantage le martyre de Sainte Blandine, épargnée par les lions et mise en pièces par un taureau furieux, qui suffira à nous démontrer que les Romains furent des *aficionados* et introduisirent la corrida en Espagne. D'ailleurs, aujourd'hui, rien de ces antiques spectacles ne subsiste en Italie et en Grèce.

Ce qui confirme notre opinion, c'est que bien avant la Grèce, les Ibères d'Espagne, luttèrent déjà contre les taureaux qui peuplaient leurs silves sauvages, et que les jeux olympiques étaient des démonstrations équestres quand on lançait des cavaliers à la poursuite des bœufs sauvages préalablement excités.

(1) José Sanchez de Neira, le remarquable auteur du *Grand Dictionnaire L. auromachique*, soutient également cette thèse.

Suétone, qui vécut vers l'an 70 de l'ère chrétienne, écrit dans son œuvre, intitulée *Les Douze Césars* :

« Parmi les divertissements donnés par Tibère Claude, en l'an 40, l'on vit des cavaliers thessaliens *poursuivre* dans le cirque des taureaux sauvages, leur sauter sur le dos après les avoir fatigués à la course, et les terrasser en les saisissant par les cornes ».

Il est évident, que si on *poursuivait* les taureaux, c'est qu'on n'avait pas affaire avec nos bêtes belliqueuses modernes qui *attaquent* et ne se font pas pourchasser, surtout en champ clos.

Pline ajoute que les Thessaliens tuaient les taureaux de la manière suivante : « un cavalier s'approche d'eux au galop, leur saisit une corne et leur tord le cou ». Qu'on vienne faire cela à un bicho de Miura ou de Veragua !

César, étant dictateur, donna le premier ces sortes de spectacles à Rome, vers l'an 95 avant Jésus-Christ : ceci à titre documentaire.

En ce qui a trait aux prétentions des partisans d'une origine égyptienne ou arabe, nous dirons ceci :

1° Etant données la rigide superstition des Egyptiens, au sujet de la conservation de la vie des animaux et leur idolâtrie à l'égard du bœuf Apis, il ne peut être question de trouver dans le pays des Pharaons, l'origine de la corrida ;

2° Etant données les croyances religieuses des Arabes, qui leur interdisaient de maltraiter ou de tuer les bêtes, ce n'est pas eux qui ont pu inventer les courses de taureaux en Espagne.

Cependant, le célèbre et antique peintre *F. Goya*, montre des Maures luttant contre des toros dans la Péninsule. Mais voici ce qu'il a inscrit au bas de son admirable tableau : « Les Maures, établis en Espagne, *ne tenant pas compte* des superstitions du Coran, adoptent la chasse et l'art des toros et les poursuivent dans les champs ».

La vérité est que les Arabes, en arrivant sur le sol ibérique, trouvèrent des cornupètes, d'une race spéciale et farouche, que les habitants affrontaient parfois, et qu'eux-mêmes voulurent affronter par plaisir.

Une pierre découverte en 1774, dans une muraille en ruines, et qui remontait à deux ou trois siècles avant l'ère chrétienne, montre un Espagnol luttant contre un taureau, avec un écu celto-ibère dans la main gauche et une épée dans la droite.

Un moine savant, Loperraëz, en parle dans son « His-

toire de Osuna » (Madrid, Imp. Real, 1788, tome II, page 328). L'érudit D. C. Trigueros, en 1786, donna la traduction de l'inscription qui figurait sur la pierre, inscription d'ailleurs incomplète ; la voici : *da fuerza à los toros el país...* (le pays donne de la robustesse aux toros...), mots qui font partie, dit Luis Carmena, d'une locution qui fait notamment allusion à la *lidia de toros*.

Et, en effet, la corrida ne pouvait naître que sur le sol qui nourrissait depuis les temps les plus reculés une race de toros, *forts, braves, indomptables*. Les gens de ce pays trouvant ces bêtes errantes, redoutables pour leur sécurité, les combattirent par besoin d'abord, et plus tard pour se distraire.

Ce fut le point de départ d'un art, qui, embryonnaire au temps des Romero, fit des progrès immenses jusqu'à Montès et rendit immortels les Lagartijo, les Frascuelo, les Guerrita. Et c'est bien avec raison que les Espagnols peuvent appeler la corrida une *fête nationale*.

HISTOIRE DE LA TAUROMACHIE MODERNE

La lutte de l'homme et du toro remonte au jour où ces deux êtres se sont trouvés en présence pour la première fois..., naturellement.

Mais passons au Déluge, comme disait l'autre.

Aussi bien sommes-nous obligés de nous taire ou de nous limiter dans nos hypothèses, car nous ne savons rien de bien précis sur les combats de toros avant et même pendant le Moyen-Age. L'histoire taurine n'acquiert des bases sérieuses qu'au xv^e siècle ; encore sont-elles insuffisantes et peu nombreuses. Ce n'est que vers le milieu du xviii^e siècle, que nous trouverons des écrits dignes de foi, bien renseignés, c'est-à-dire à l'époque où se crée la *tauromachie moderne*.

Voici ce que nous savons des temps qui ont précédé cette dernière.

Mieux armés, plus unis, plus civilisés aussi et obéissant à des sentiments de conquête religieuse, les Maures avaient étendu leur domination sur l'Espagne. Ainsi que nous l'avons dit au chapitre précédent, le pays renfermait une race de *toros bravos*, qu'affrontèrent vainqueurs et vaincus.

Or, il arriva que les chrétiens dépassèrent en bravoure et en adresse les sectateurs du Prophète, qui allaient s'abandonnant de plus en plus, aux molleses orientales. Puisant dans ces luttes journalières une énergie qui faiblissait chez l'Arabe, l'Espagnol commença à repousser l'étranger et à le reléguer dans son Kalifat de Cordoue, jusqu'au jour où la *reconquista* achevée, il chassa de Grenade, Boabdil, le dernier des Abencerages.

Les Espagnols s'éprirent de plus en plus des combats de toros. L'aristocratie d'outre-monts remplaçait par ceux-ci les tournois de chevaliers si en honneur en France.

Cela dura jusqu'à l'avènement des Bourbons sur le trône d'Espagne. Ceux-ci n'aimant pas, parce que Français, ce genre de divertissement, incitèrent la noblesse à désertir la lice.

Le peuple y descendit, et bientôt, de son sein, surgit une génération d'hommes qui allait imprimer à la corrida une orientation plus rationnelle, plus grandiose.

Autrefois, les chevaliers bardés de fer, combattaient le toro sur de magnifiques coursiers, évoluaient autour de lui, évitaient ses attaques et enfin le terrassaient à coups de lance. Des valets de pied les accompagnaient, portaient leurs armes et les aidaient dans leurs passes.

Les toréadors sortis du peuple, ne pouvaient songer à posséder des montures superbes. Ils luttèrent à pied et les quelques chevaux qui parurent dans l'arène n'avaient pas la valeur des nobles destriers. Les *caballeros* ne furent plus que des simples *varilargueros* ou picadors. La lance se troqua en *vara*, le *rejon* en *azagaya*, puis en *rehilete* ou *banderille*. Les valets devinrent *chulos*, puis *rehileteros* ou *banderilleros*. Ce fut une véritable révolution que les événements suivants allaient accentuer.

Tout d'abord, les toros ne furent pas tous mis à mort, mais ceux qui avaient foulé le sable de l'arène plusieurs fois, eurent vite appris les ruses des toreros ; le nombre de leurs victimes fut tel, que l'Eglise excommunia ceux qui se dédiaient à la nouvelle profession, et que le roi interdit les corridas. Elles eurent lieu néanmoins.

Un prince, voyant que ses sujets aimaient passionnément ces spectacles, leur permit d'y concourir, à condition

que les toros seraient tués sur place. De cette manière, les toreros n'auraient que des adversaires neufs et plus faciles, par conséquent, à leurrer. Les accidents diminuèrent, et sur les instances des pouvoirs publics d'Espagne, l'Eglise leva l'interdit.

A cette époque, à la fin de la course, on tranchait les jarrets du toro, avec un instrument appelé *demi-lune*. L'animal s'abattait et on l'égorgeait. Il en fut ainsi jusqu'au jour où un jeune homme, *Francisco Romero*, de Ronda, indigné de la façon déloyale dont on se débarrassait brutalement d'un ennemi aussi noble et aussi brave, trouva un procédé spécial.

Il étudia en secret et, un beau jour, descendit dans l'arène, tenant dans sa main gauche une *muleta* au lieu d'une cape, et dans la main droite, une épée au lieu de l'ancien glaive des tueurs ou *estoqueadores*.

Il s'avança au-devant de l'animal. Furieux, celui-ci se précipita sur l'audacieux qui osait le braver en face. Romero l'attendit de pied ferme et lui plongea son épée jusqu'à la garde, probablement au défaut de l'épaule. L'animal tomba mort à ses pieds.

Cet exploit téméraire et héroïque causa un suprême étonnement aux spectateurs, et une tempête de *bravos* et d'*olé*s éclata et déferla sur les gradins, durant plusieurs minutes. L'enthousiasme était à son comble.

La tauromachie moderne était créée. Cet événement considérable date de 1726 et depuis, l'art du *toreo* est allé en progressant. La mort du toro, d'abord phase accessoire du combat, est devenue le but même de la lidia.

A côté de *Francisco Romero*, dignes émules, se distinguèrent les frères Palomos. Félix Panchon, Lorenzo Manuel, Estiller, Legurregi (El Pamplonès), Galvez, José Candido. *Juan Romero*, fils de Francisco, fut le premier organisateur de la *cuadrilla*, mais ce sera *Montès* qui, en 1830, formera définitivement les troupes de toreros.

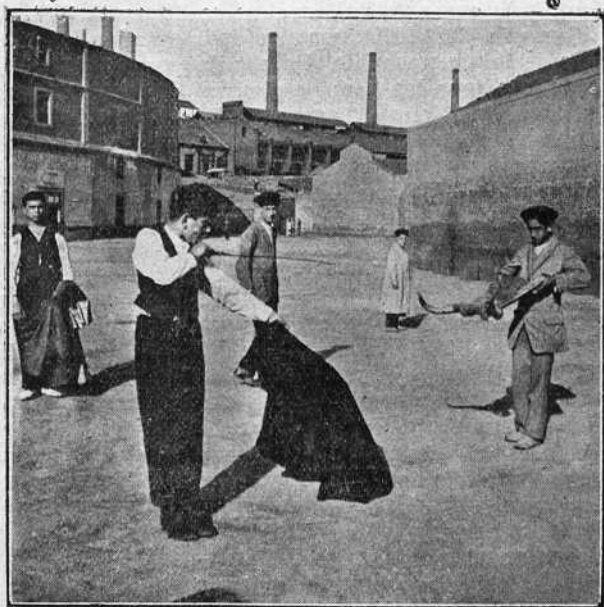
Avant *Juan Romero*, les banderilles se plaçaient à l'aide d'une cape et non par paires. *Juan* ordonna qu'on les placeraît deux par deux, à *cuervo limpio*, et sur le cou du fauve.

Africano, qui vivait à cette époque, donna l'idée du volapié, mais c'est *Costillarès*, qui popularisa cette suerte et inventa les premières passes de *muleta* et de cape.

Parmi les plus célèbres matadors des premiers temps du *toreo*, il convient de citer les deux rivaux : *Pedro Romero*, de la nombreuse et illustre lignée torera des *Romero*, et

Pepe-Hillo. C'est eux qui imprimèrent à la lidia son caractère scientifique et artistique. Avant eux, c'était le combat brutal, presque sans règles fixes, tel que le pratiquait *Martincho*, un lidiador extraordinairement vaillant et original.

Jerónimo José Candido, fils de José Candido, fut le créateur du style sévillan, plus alerte, plus vif, plus mobile, par suite, que le style de Ronda, représenté par *Pedro*



Jeu favori des gamins espagnols. — Apprentissage de futurs diestros

Romero : ce dernier était plus sérieux, plus concis, plus arrêté, mais manquait un peu de recours et surtout de variété et de brillant, qualités préférées du public.

Un nom brilla ensuite du plus vif éclat. Ce fut celui de *Curro-Guillen*, dont on trouvera la fin malheureuse racontée au chapitre du *Quite*. A ses côtés, gravitaient des *toreros* moins savants, quoique aussi vaillants : *El Sombrerero*, le matador carliste, que ses adversaires politiques sifflaient outrageusement, même quand il toréait parfaitement ;

Juan Léon, son ennemi politique, qui préparait avec une rapidité extraordinaire les toros au descabello, où il était d'une adresse rare et qui toréa jusqu'à l'âge de 69 ans ; *Roque Miranda*, un rude joueur, *Lucas Blanco*, un aimable diestro, *Morenillo*, un vrai classique, ambidextre, estoquant de la main gauche ou de la droite, suivant le cas.

C'est surtout à partir de *Curro-Guillen*, que la cérémonie de l'*alternative* est devenue quasi-officielle (1803).

Le toreo atteignit son apogée avec *Francisco Montès* (Paquiro), qui prit l'*alternative* le 18 avril 1831. *Montès* et *Guerrita* (1887-1899), sont les deux espadas les plus complets de la tauromachie. Ils ont de grands points de ressemblance tous les deux, au moral et au physique. Tous deux ont écrit leur « *Tauromaquia* », inventé des *suertes*, et dominé de beaucoup leurs collègues. Le premier a fixé l'art classique ; le second a, de son côté, fixé l'école cordouane, synthèse des écoles de Séville et de Ronda et aujourd'hui, la plus achevée, la plus savante. Après eux, le toreo a subi une éclipse, et nul torero encore n'a recueilli la succession de *Rafael Guerra*.

Cependant, auprès de l'un et l'autre de ces deux soleils, des étoiles de seconde grandeur se font remarquer comme *Rafaël Perez de Guzman* et *Juan Just*, du temps de *Montès*.

Montès disparu, deux lidiadors soulèvent les passions de la foule par leur compétition : c'est *Cucharès*, l'astucieux *Cucharès*, quelque chose comme l'*Ulysse* de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* taurines ; c'est son rival *Chiclanero*, le classique élégant, disciple de *Montès*, les plus complets matadors qui aient existé. *Lavi* et *Salamanquino*, sont après eux, les matadors les plus goûtés d'Espagne. C'est la renaissance de la tauromachie.

C'est aussi l'époque des grands picadors : *Luis Corchado*, *Sevilla*, *Sebastian Miguez*, *Charpa*, *Andrés Horningo*. Véritables centaures, colosses à cheval, pourvus de bonnes montures, ils font à deux ou trois toute une corrida sans « chuter ». Nos modernes varilargueros sont bien loin de les valoir.

En 1848, un des plus exquis toreros qui ait existé, prend l'*alternative* : c'est *Cayetano Sanz*, le *Fuentès* de l'époque. *El Cano*, vaillant matador, meurt en ce temps, en entrant à matar. *Manuel Domínguez* (1), parcourt la Péninsule et l'Amérique du Sud, y obtenant les plus grands succès

(1) A écrit un *Traité de toreo*, de sa propre main, qui était la propriété de l'éminent critique A. Ramirez Bernal, aujourd'hui décédé.

comme torero et comme homme ; nombreux furent ses avatars, jusqu'au jour où un toro lui creva un œil ; ce qui, d'ailleurs, ne l'empêcha pas de continuer à toréer. Il se distingua par son toreo *parado* et ses recibirs nombreux et parfaits.

Vers 1860, éclate la rivalité de *Gordito*, le célèbre diestro qui venait d'inventer les banderilles au quiebro, et d'*El Tato*. Le premier, fleurissait beaucoup son jeu comme Cucharès ; *El Tato* était méthodique, plus calme et fort élégant. *Tato* perd sa jambe à la suite d'une grave blessure dont nous avons causé précédemment et *Gordito* se retire peu après.

El Tato est mort assez pauvre ; *Gordito* vit encore. *Pepete* est tué, huit jours après avoir servi de parrain à celui qui devait plus tard s'appeler *Guerrita*. Ce nom de *Pepete* ne porta pas bonheur à deux autres matadors de cartel, qui furent également blessés mortellement dans ces dernières années.

L'époque d'*El Tato* et de *Gordito* vit des lidiadors d'une très grande valeur, comme *Peñatero*, *Bocanegra*, *Gonzalo Mora*, *Peroy*, *Manuel Carmona*, frère de *Gordito* ; ce dernier devint directeur technique de l'École taurine de Séville.

*
**

Le toreo, fixé dans ses grandes lignes par *Montès*, s'est épuré des suertes barbares (comme la *lanzada à piè*), et des suertes inutiles (comme celles des *sauts* et du *parcheo*). Il y a déjà longtemps qu'on ne *desjarrete* plus les toros difficiles à estoquer. Les estocades de recours et le *descabello*, puis la *puntilla*, ont fait leur apparition. Les pouvoirs publics, d'autre part, ont formulé les règlements nécessaires pour un spectacle devenu institution nationale. Enfin, les *perros de presa*, chiens qu'on lâchait sur les bichos couards pour les exciter, ont été remplacés par les banderilles à feu, en attendant mieux....

La presse taurine s'organise, entreprend l'éducation du public, cependant que des plazas s'ouvrent dans les plus petites villes. L'art du toreo espagnol ne franchit pas encore les Pyrénées et les mers, mais dans quelques années,

il va se répandre en France et dans l'Amérique latine, avec les *Cucharès*, les *Manuel Dominguez*, les *Valdemoro*.

En 1867, commence la *competencia* sans trêve, sans repos, terrible et grandiose de deux hommes dont la postérité conservera à jamais les noms : la *competencia de Lagartijo et de Frascuelo*. Elle dure vingt-deux ans et les annales du toreo ne cessent d'enregistrer les exploits de ces maîtres éminents.

Lagartijo est le torero impeccable, *Frascuelo*, le matador incomparable ; le premier, majestueux à la cape, colossal aux banderilles, parfait à la muleta, plein de recours l'épée en main, mais inférieur à *Salvador Sanchez* pour tuer les toros ; le second, d'une impétuosité sans égale dans les quites, méprisant souverainement la mort, très entendu en toros, mais moins élégant que *Rafaël Molina*, capote et drapelet en mains. A l'épée, il est d'une bravoure qu'on ne verra plus et affectionne le recibir et l'aguantar. On dit encore d'une estocade monumentale, que c'est une *estocade frascueline*, comme d'une larga magnifique, que c'est une *larga rafaëline*.

A côté de ces maîtres, et tenant bien leur place, l'on voit *Currito*, *Villaverde*, *Chicorro*, *Machio*, *Valdemoro*, *Hermosilla*. Mais ceux qui s'attirent le plus les faveurs du public, sont : *Cara-Ancha*, un torero achevé, du plus pur classicisme, professeur de Fuentes, maître ès-banderilles et pratiquant du recibir ; *Angel Pastor*, délicieux torero, copie de Cayetano Sanz et de Cara-Ancha ; *Felipe Garcia*, qui, grâce à sa force peu commune et à son adresse, se débarrasse des bichos généralement à la première estocade.

C'est encore *El Gallo*, ce bijou de torero, comme on l'a appelé, si délicat, si fin, médiocre matador cependant, qui rachetait ses mauvaises estocades, par ce qu'il appelait la *suerte del perdon* : nous voulons dire le *cambio de rodillas*, passe à genoux dans laquelle il est resté inimitable. *Valentin Martin*, *Lagartija*, *Paco*, le frère de Frascuelo, *Mateito*, brillent d'un éclat moins vif, mais ont de réels et divers talents. C'est la souche des vieux et sérieux espadas qui disparaît avec eux.

Nous sommes à présent à l'époque qui portera désormais le nom de « époque de Guerrita ». *Guerrita* n'a pas eu de compétiteur, à proprement parler. Qui aurait-on pu opposer à cet infatigable torero, aux facultés merveilleuses, à cet homme qui a révolutionné l'art de placer les banderilles, à ce matador dont la muleta et l'épée firent des prodiges, à ce lidiador qui savait tout faire, même sauter par

dessus le toro et lui placer des javelines à cheval. On essaya de placer à ses côtés l'infortuné *Espartero* ; mais celui-ci n'avait à opposer à la science profonde et à l'art de Rafaël Guerra que ses passes de poitrine, ses volapiés et sa témérité aveugle. C'était insuffisant.

Espartero fut le vaillant des vaillants. Il subit 83 cogidas durant sa vie, dont 22 cornadas graves. *Guerrita* n'a subi que quatre ou cinq coups de corne d'assez peu d'importance. Guerra et Manuel Garcia s'aimaient beaucoup et Rafaël disait de Maolyo : « Entre *Espartero* et moi, il ne pouvait y avoir de rivalité, car nous nous aimions trop ». *Espartero* fut tué le 27 mai 1895, par le toro *Perdigon*, de *Miura*. Sa mort fut un deuil national.

Voici les beaux vers que l'infortuné matador inspira à M. Adrien Godard-Coran, autre poète de la corrida :

Sur un Portrait d'Espartero

MORT HÉROÏQUEMENT DANS L'ARÈNE

*Rude Espagnol, au masque héroïque et serein
Où se joue un reflet des traits de Bonaparte,
Il semble un descendant de ces grands fils de Sparte
Dont on avait forgé les âmes dans l'airain.*

*Parmi les lâchetés de notre humaine race
Ce stoïque andalou semblait un étranger ;
Lui dont la vie était l'ivresse du danger
Et qui, sans tressaillir, voyait la mort en face.*

*Alors vint un toro qui de son front brutal
(Flairant qu'il était né pour la gloire immortelle)
L'arracha violemment à la prose mortelle
Et le mit d'un seul coup sur son haut piédestal.*

.....

Les antiguerristes cherchèrent dans *Reverte*, un rival du Calife II de Cordoue. Mais on peut dire de *Reverte*, ce que nous avons dit d'*Espartero*. Ce fut un des plus braves matadors qu'il y ait eu. Ajoutez à la vaillance de *Reverte*, ses recortes *capote al brazo* et sa *puntilla de ballestilla*,

qui le rendirent fameux, et vous aurez la valeur du jeune homme. Il reçut une trentaine de coups de corne. Son corps était couturé de cicatrices. *Frascuelo*, *Espartero* et *Reverte* sont les toreros qui ont été le plus grièvement et le plus souvent blessés. *Reverte* est mort en 1904, à la suite d'une opération chirurgicale au foie. L'Espagne toute entière le pleura, car il était très sympathique et très populaire.

Mazzantini ne pouvait pas davantage soutenir la comparaison. Ce fut un directeur de lidia comme il n'y en a jamais eu, sauf peut-être *Montès*, et il mérita le surnom de roi du volapié, mais ce fut un torero très incomplet. Il eut une popularité extraordinaire, et aujourd'hui retiré du toreo, il s'est vu offrir la députation. Il est actuellement conseiller municipal de Madrid et premier adjoint du maire de la capitale. Aristocrate de naissance et de manières, *Don Luis Mazzantini*, est une des figures les plus originales de la tauromachie.

Voilà les trois espadas que certains ont cru pouvoir mettre en vedette auprès de *Rafaël Guerra*. *Guerrita* s'est retiré le 17 octobre 1899, en pleine force, en pleine gloire, sans avoir donné de *despedida*.

Guerrita eut un élève particulièrement brillant : *Antonio de Dios (Conejito)* ; mais une blessure priva ce diestro de ses moyens et il dut se retirer au moment où il prenait nettement la tête de la *toreria*.

On songea à *Antonio Fuentes*, pour remplacer le maître disparu et qui n'a pas encore été égalé ; mais *Fuentès*, si élégant et classique qu'il fut dans sa bonne époque, n'a jamais été qu'un matador insuffisant.

D'autre part, bien des jeunes qui faisaient pressentir une maëstria future, moururent ou périrent sous la corne, avant d'avoir donné toute leur mesure : *Fabrilo*, les deux *Pepete*, *Antonio Montès*, *Dominguin*, et quelques autres diestros tués en ces dernières années ; *Chicuelo*, *Lagartijo-Chico*, terrassés par la terrible tuberculose...

La succession de *Rafaël Guerra* est encore ouverte. La tauromachie moderne souffre d'un malaise, produit par le modernisme qui a porté des coups rudes à l'art classique. Cependant les corridas se répandent de plus en plus dans le monde latin d'Europe et d'Amérique. Mais l'aficion, anxieuse, attend le Messie.

PL.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	I
-------------------	---

LA CORRIDA ESPAGNOLE

CHAPITRE PREMIER. — Les éléments de la corrida. — Toros y Toreros. — L'alternative. — La cuadrilla. — Préliminaires. — Le paseo.....	1
--	---

La Cape

CHAPITRE II. — La cape. — Différentes suertes. — Les grands capeadors.....	17
CHAPITRE III. — Le peon de brega.....	29
CHAPITRE IV. — Des caractères du toro. — Comment on combat les toros à la cape.....	33

La Pique

CHAPITRE V. — La pique. — Considérations générales. — Picadors célèbres.....	43
CHAPITRE VI. — Différentes suertes de vara. — Les erreurs du public. — La pique sans citron.....	49
CHAPITRE VII. — La cavalerie taurine. — La prueba. — De l'entrée du toro dans le redondel. — Comment se font les quites aujourd'hui. — Comment on doit les faire. — Anecdote héroïque.....	55

Les Banderilles

CHAPITRE VIII. — La banderille. — But. — Mission du banderillero.....	67
CHAPITRE IX. — Considérations générales. — Suertes diverses. — Banderilleros célèbres.....	71
CHAPITRE X. — Banderillas cambiando los terrenos. — La suppression des banderilles à feu.....	81

La Muleta

CHAPITRE XI. — La muleta. — Son rôle.....	87
CHAPITRE XII. — Les passes de muleta. — La naturelle et ses dérivées.....	93

CHAPITRE XIII. — La passe de poitrine et ses dérivées. — Autres suertes. — Muleteros célèbres..	99
CHAPITRE XIV. — La passe de muleta avec la main droite. — Faut-il lier la muleta avant d'entrer à matar ?.....	105

La Mort

CHAPITRE XV. — Où l'épée doit pénétrer pour amener la mort du toro. — Différentes estocades.....	111
CHAPITRE XVI. — Des divers modes de porter le coup d'épée. — Recibir, volapié, suertes qui en découlent. — Matadors célèbres.....	115
CHAPITRE XVII. — Opinion sur le recibir et le volapié.	125
CHAPITRE XVIII. — Faire la croix (hacer la cruz). — Le paso atras.....	129
CHAPITRE XIX. — Le coup de grâce. — Descabello et puntilla. — L'arrastre.....	135

Annexes

CHAPITRE XX. — Les philistins de la corrida.....	139
CHAPITRE XXI. — Les toros querenciados.....	143
CHAPITRE XXII. — La temporada 1911 (statistiques diverses et renseignements utiles).....	147
CHAPITRE XXIII. — La présidence de la corrida. — Droits et devoirs.....	155
CHAPITRE XXIV. — Matadors d'alternative de Madrid en activité en 1912. — Les victimes du toro ou les toreros professionnels tués depuis 1726.....	157

LA CORRIDA PORTUGAISE

CHAPITRE XXV. — La course portugaise. — Jeux divers. — Suerte de rejonear. — Caballeros en plaza célèbres.....	163
--	-----

LES COURSES EN FRANCE

CHAPITRE XXVI. — Les courses de taureaux en France. — Historique. — Genres divers de spectacles.....	169
CHAPITRE XXVII. — Course provençale. — Sauts français et sauts espagnols. — Jeux des toréadors. — Principaux quadrilles. — Principales manades.	175
CHAPITRE XXVIII. — Course hispano-française ou capea. — Toros neufs et toros courus. — Cuadrillas principales. — Les toreros ont-ils le droit de refuser de combattre ? — La question du simulacre.....	181

CHAPITRE XXIX. — La course libre. — Cocardes, razeurs. — Pays des courses libres.....	189
CHAPITRE XXX. — La course landaise. — Comparaison avec la corrida espagnole. — Les vaches. — La corde. — Les écarts et les sauts. — Anecdotes. — Costume et quadrilles. — Ecarteurs, sauteurs et teneurs de corde célèbres.....	193
CHAPITRE XXXI. — <i>Les courses de taureaux à Madagascar.</i> — Jeux malgaches.....	199
CHAPITRE XXXII. — VOCABULAIRE de la langue taurine : 1° Expressions techniques ; 2° Cornes des toros ; 3° Robes et particularités des toros..	203
CHAPITRE XXXIII. — GANADERIAS d'Espagne. (Ce qu'elles ont donné en 1911).....	251
CHAPITRE XXXIV. — HISTOIRE. — Origines du toreo. — Histoire de la tauromachie moderne espagnole.....	253

TABLE DES ILLUSTRATIONS

DE L'OUVRAGE

Toros au corral.....	2
Torero dans l'ancienne tenue de ville.....	7
Torero à pied, en costume de plaza.....	11
Premier capotazo (Fuentès).....	35
Demi-véronique.....	39
Une véronique de R. Bombita.....	41
Une pique.....	45
Une chute.....	59
Cocherito aux banderilles.....	69
Barquero sortant de suerte.....	77
Fuentès à la muleta.....	89
M. Bombita à la muleta.....	95
Une passe de la droite.....	97
Manolete dans une passe.....	101
Vicente Pastor au volapié.....	119
Mazzantinito au volapié.....	121
Dernière estocade de Lagartijo-Chico.....	123
Conejito au descabello.....	136

L'arrastre.....	138
Le caballero portugais Bento de Araujo.....	165
Après la pose du rejon.....	166
Le toréador français Bayard.....	179
Le matador français Pouly fils.....	184
Course libre. — Un razet.....	190
Ferrade.....	191
Saut landais.....	195
A Madagascar.....	201
Apprentissage de futurs diestros.....	259

N.-B. — *La plupart des photographies de ce volume, ont été fournies gracieusement par l'aimable et excellent aficionado, M. Teulon, de Nîmes. Les autres ont été données par M. Bédouin, du Photo-Nîmes ; M. Carminati, photographe à Cette ; M. Chanut, aficionado tarasconnais, à qui nous adressons nos plus vifs remerciements.*



MARQUES DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOTECA

	Pesetas
Número. <u>527</u>	Precio de la obra
Estante . <u>2</u>	Precio de adquisición
Tabla . . <u>4</u>	Valoración actual
Número de tomos.	

